

Evolène¹
Roman

par Yves Navarre

pour Christiane

témoignage d'affection et d'estime.

« Tu as besoin d'écrire ce livre. Alors, arrête tout. Ecris-le. Et à bientôt. »

I

Un peu d'eau froide sur le bout du nez.

On croit que je ne vois rien et ne comprends rien. Mais j'observe tout et je comprends tout. J'ai sept ans, et le monde entier m'appartient. Du moins ce que j'en vois.

Mon histoire se passe après une guerre. Ce genre d'histoire se passe toujours après une guerre, ce truc qui chamboule tout, cette impression de berceau froid, ce goût de lait allongé. Et pas de jouet, pas de jouet, pas de jouet.

Alors vient l'été de la Libération. Les parents retrouvent leurs amis d'avant-guerre. Ils laissent leur enfant dans un coin, et ils célèbrent la Liberté. Ils parlent de Demain et de la Cité. - Jeanne, dis-moi Jeanne, qu'est-ce que c'est que la Cité ? - C'est la ville, David, la ville où tous les hommes seront enfin heureux. - Heureux ? Jeanne réfléchit. Son fils la regarde intensément. Il attend l'autre réponse, la vraie, celle qui vient toujours après. - C'est la ville où les hommes cesseraient de pleurer sur leur bonheur. - Bonheur ?

Alors, Jeanne murmure, comme si elle se parlait à elle-même, pour elle-même, et David l'entend, David comprend. - C'est un rêve ... Alors vient l'été de la Libération. Les parents célèbrent la Liberté avec leurs amis. Et s'ils n'ont qu'un enfant, ils le laissent seul, dans un coin d'Hôtel. Un coin d'Hôtel, en Suisse. - Mais il sait très bien jouer seul, dit Jeanne pour s'excuser.

Et le soir, elle vient me border dans mon lit. Et l'odeur des draps blancs m'envahit. Je sens que je vais m'envoler. Voler au-dessus du Cervin. Cette nuit, j'irai faire un tour en Italie. Que je ne connais pas. C'est tellement agréable de passer ses vacances en Suisse. A une nuit de rêve de tout.

Saas Fee, c'est beau, c'est perdu dans la montagne. On y accède à dos d'âne. La grand-route n'est pas achevée. Pierre a l'air de regretter ces travaux. Pierre, c'est mon père. Et il dit à Jeanne quelque chose d'acidulé comme « C'est dommage ... » ou bien, « C'est la dernière année ... » et chaque fois que le sentier des ânes se rapproche du chantier, coulée de macadam, serpent s'attaquant à la montagne géante, Pierre regarde de l'autre côté. Du côté du ravin, ou plus haut, du côté du Cervin. Il fait semblant de ne pas entendre le bruit des bulldozers. Il fait semblant. Et Jeanne s'agrippe aux rênes : elle se sent prise de vertiges. Moi, je me tiens tout droit. Tout droit

¹ Ce roman, le deuxième de l'auteur, a été édité par Flammarion en 1972, puis est sorti en Livre de poche en 1982. Il n'a pas été réédité depuis (note du 23 août 2007).

sur mon âne, et je lui parle. « Je t'aime. C'est beau, beau. » Et l'âne a l'air de comprendre ce que je lui dis. Evidemment, il faut que je lui dise des choses très simples comme ça. Mais il me comprend et me répond avec ses oreilles.

Là-bas, tout en bas, dans la vallée, nous avons laissé la voiture. La voiture, une ville, et la pluie. Le moment le plus exaltant fut la traversée des nuages. Leur douceur. Leur caresse. Et la joie franche, éclatante de surgir au soleil. A ce moment précis, Pierre montre d'un geste large de la main droite la surface des nuages, et dit en riant qu'il est « propriétaire de ça ... ». Alors je ris parce qu'il rit. Mais au fond de moi-même, je me dis que cela est très grave: Pierre sait donc marcher sur les nuages. Et si Jeanne le suivait? Et si Jeanne passait à travers ? Le papa marche, la maman tombe.

Saas Fee : un village dans un cirque de pics et de glaciers, un village dans la paume de la main de la montagne. Notre Hôtel s'appelle Alphubel². Jeanne prononce Alfoubel. Je suis ravi de me trouver dans un endroit où il y a tant de fous et tant de fées. Je me sens chez moi. Je caresse mon âne. Mon.

On me donne une chambre pour moi tout seul. Une chambre avec un grand lit et deux tables de nuit. Un lit avec un édredon en forme d'énorme chausson aux pommes. «C'est un gâteau, Jeanne, n'est-ce pas ? » « Pardon ? » « C'est un gâteau, ça, un grand gâteau. » « Je ne te comprends pas, David. Et puis, ne montre jamais rien du doigt. Défait ta valise. » Voilà. Ça aussi, c'est grave. Moi, je comprends tout. Et eux ne comprennent rien. Quel manque d'humour. Quel manque d'amour. Humour, amour, ça doit être la même chose. Je suis sûr que ces deux mots-là doivent s'aimer en cachette. Comme deux frères, avant le mariage.

David prospecte l'univers des mots, ce désert des grandes personnes. Cette monnaie d'échange dont il faut à tout prix devenir expert. Cette monnaie dont il faut devenir l'usurier, le juif. Juif ? A la question, Jeanne a répondu « qu'on avait fait une guerre pour tous les tuer et que c'était dommage. » Guerre ? Dommage ? « Tu me poses trop de questions. Ecoute ce qui se dit autour de toi, c'est tout. » Ecouter ? David s'appelle David. « David, c'est juif », avait dit un camarade de collègue. David, quelle drôle d'idée, quand on a des parents qui s'appellent Jeanne et Pierre, qu'on ne dit pas Papa et Maman, qu'on les appelle Jeanne et Pierre, comme s'ils n'étaient que les autres enfants d'un grand jeu cruel. Les jeux d'enfants sont toujours cruels. Et lorsque les grands se mettent à raconter des histoires d'enfants, cela paraît bien suspect. Et lorsque les souvenirs sont tellement distincts, on finit par confondre les mots « humour » et « amour », « âne » et « haine ». Pourquoi déteste-t-on les ânes ? David leur parle bien sur le chemin de Saas Fee. Et Pierre parle bien avec humour de cette plaine de nuages dont il se croit le propriétaire. Et Jeanne se cramponne à l'encolure de l'âne comme si la vallée avec ses pluies, ses villes et ses voitures sous la pluie l'attiraient. La vallée qui n'arrive pas à se défaire du manteau vert de la guerre. La guerre verte. Dans ce pays qui n'a pas connu la guerre. La guerre ? Dans ce pays qui n'a pas connu quoi, mais quoi donc ? Dans ce pays où l'on boit le vin du soleil et le vin de l'aigle. Dans ce pays où l'on mange du pain blanc. David est seul dans une chambre pour lui tout seul. Pour la première fois.

² Il existe bien un hôtel de ce nom à Saas Fee.

Jeanne referme la porte. Elle dit quelque chose comme « Tu es grand maintenant. Nous ne reviendrons jamais dans ta chambre. Tu ne viendras jamais dans la nôtre. A chacun son royaume. » Je crois qu'elle sourit en me disant cela. Elle croit me parler comme dans un conte de fées. Elle caresse mes cheveux. Elle joue à la poupée avec moi. C'est gênant. Enfin, je ne dis rien : elle a eu si peur sur son âne. Comme si vraiment je ne pouvais pas comprendre que Pierre et Jeanne aient envie de rester seuls. Amour-humour : ensemble. Comme si je n'étais pas heureux, moi, de rester seul, avec moi-même. Moi. En attendant.

Pendant la guerre, on ne m'appelle pas David. On dit « L'enfant ». Jeanne dit « Mon enfant », « Où est mon enfant ». Pierre, parfois, dit « Mon fils ».

Pierre, mon père.

C'est un jeu, n'est-ce pas ? Oui. Un jeu d'enfant. Un vrai. C'est bon, l'odeur de prairie fraîchement fauchée, l'odeur de foin choyé par le soleil, le parfum de bois sec de ces grands chalets. Pin sec. Alphubel, prononcer Alfoubel.

Cette chambre est mon royaume : Jeanne l'a dit! Assis sur le rebord du lit, jambes ballantes, jambes nues, culottes courtes en drap bleu, je regarde mes galoches et leurs collerettes de chaussettes blanches. « Remonte tes chaussettes, nous arrivons à l'Hôtel. » « Attention, ne tombe pas de l'âne. » Pierre nous devance. Comme s'il avait un rendez-vous extraordinaire. Dans la voiture, il parlait de Joseph X, son père, mon grand-père, mort bien longtemps avant ma naissance. Pierre parlait de son père comme si nous allions passer nos vacances avec lui. Etait-ce possible ? Et cet ami de Joseph X, Elie, était-il mort lui aussi? Serait-il au rendez-vous lui aussi ? Et pourquoi Pierre semblait-il douter des rapports d'amitié liant Joseph X à Elie, Elie à Joseph X ? Jeanne écoutait distraitement. Moi, en cachette, je ne perdais pas un mot de ce qui se disait.

Moi aussi, j'ai un rendez-vous extraordinaire. Je baisse la tête. Je regarde, vers le bas, mes pieds de bonhomme, haut comme quatre pommes. Quatre pommes! Je regarde mes pieds gantés de cuir fin, bien astiqué : les chaussures à tiges montantes, les chaussures de la Libération. « En chevreau. » Des chaussures neuves pour l'été. Cet été-là, le premier, avec mes parents. Avant de quitter la chambre, Jeanne me pose sur le lit, dans le chausson aux plumes. Douces. Elle caresse mes cheveux, mais une fois encore, c'est une caresse qu'elle se fait à elle-même. Je ne suis pas dupe. Je comprends bien ces choses-là, moi. On ne peut pas être dans deux chambres à la fois. Et je ne suis pas de ces gens que les enfants trop intelligents effarouchent. Intelligent ? Moi ? Non, j'écoute, c'est tout. Puisque c'est tout ce que j'ai le droit de faire. Je suis comme un autre. Comme tous les autres. Et si je réprime mes larmes, c'est tout à la fois par amertume et par joie. Je suis seul. Seul, avec ma valise.

Tac, je saute du lit. Les vacances commencent. C'est quoi, les vacances ? Je défais les lanières de cuir de la valise, je joue avec les serrures dorées, j'ouvre mon trésor de vêtements, étrange cercueil, de draps bleus et de draps blonds, tissus qui vous scient les cuisses au-dessus des genoux, les poignets et les tours de cou quand il y a du vent et qu'on vous donne l'ordre de fermer le col du blouson. On n'a rien sans rien. Il faut exécuter les ordres des parents heureux qui s'aiment comme des enfants, deux mots côte à côte, pour avoir le droit de suivre en vacances ces parents heureux qui s'aiment comme des enfants. Et les pensées, comme mes sentiments, font

dans ma tête un mouvement de manège qui tourne, et tourne, au son de la même ritournelle, toujours la même chanson suave : où vas-tu Basile, cerisiers roses et pommiers blancs. Toupie.

Sous les vêtements de drap, il y a les chemises blanches, des gilets de peau et les slips. Et côte à côte, comme une rangée de petits lits blancs, les chaussettes qu'il faut remonter quand elles tombent. Dès qu'elles tombent. Et puis, il y a les boîtes de crayons de couleur, la trousse d'écolier avec les taille-crayons bien affûtés. Les montagnes n'ont plus qu'à se faire belles. Et je les croquerai (croquis-croquer, papa-maman) sans gomme (ce n'est pas bien de gommer) et sans règle (on n'a pas le droit de tirer une ligne droite, avec une règle. Il faut le faire comme ça, d'un geste, et la ligne est vraiment droite. D'ailleurs, que d'histoires pour rien : il n'y a pas de ligne droite dans la nature). Et en caressant mes crayons de couleur, c'est l'éventail de la nature que je caresse, tout un versant de mes rêves, l'autre versant de ce cirque de montagnes qui m'entoure. Je n'aime pas cet endroit. Je n'aime pas Saas Fee. Je me sens prisonnier. Je n'aime pas cette pluie dans la vallée, notre voiture abandonnée, cette chambre que l'on me donne, et la sagesse de cette valise où je retrouve tout plié, rangé, dompté. Douillet.

Tac, j'ouvre la fenêtre. Je me mets sur la pointe des pieds. Je vois les ânes, qui attendent côte à côte. Je vois la terrasse de l'Hôtel, déserte, avec des transats bleus, jaunes et verts, des transats aux couleurs défraîchies. Un chien pisse sur un parasol. Le soleil a l'air de se foutre de tout. Un soleil de foin. Du foin de feu. Un soleil qui a une bonne odeur de soleil. Un soleil qui descend des glaciers : glissade. Attention, il va trouer le fond de sa culotte! Ça, c'est drôle ! Les ânes attendent côte à côte. Le chien revient et renifle le socle du parasol : lui aussi doit être seul. Ça doit être ça, être seul. Ça. Ça. Je dis « ça » parce que Jeanne ne m'écoute pas penser. Parce que Jeanne n'entend pas ce que je pense. Ce que je pense n'appartient qu'à moi. Ce que je pense n'appartient qu'à ceux qui entreront dans ma vie, avec leur vie. Leur vie à l'état brut. Une vie comme une terrasse d'hôtel déserte, avec des transats qui ont l'air de bien connaître le soleil, et un soleil qui fait des glissades. Sitôt en bas, sitôt en haut : il ne prend pas le téléphérique, lui. Le chien s'est couché près du parasol, le corps au soleil, la gueule à l'ombre. Il regarde les ânes qui eux se regardent entre eux. Et je respire l'air vif. L'air qui plonge en moi comme un canif. J'abandonne mon poste : j'en ai assez de me tenir sur la pointe des pieds.

La valise me semble alors moins triste. Le soleil m'attend. L'air m'attend. Le chien et les ânes donnent l'impression d'attendre quelque chose, aussi. Ça doit être ça, les coulisses d'un théâtre, avec des toiles peintes, et des montagnes attachées aux cintres. Et un souffleur, dans les caves de l'Hôtel, le fou de l'Hôtel Alphubel, pour distribuer les rôles au dernier moment, glisser la réplique qui amusera Pierre, qui amusera Jeanne, et qui fera passer le temps.

On m'a dit que la mer, c'était plat, sans fin, qu'on ne savait plus très bien où finissait la mer, où commençait le ciel, et qu'on se posait, allongé sur le sable, à longueur de journée, toujours la même question. Cette même question : la terre est-elle ronde ? Elle tourne sur elle-même ! Et Pierre explique . « Qu'il n'aime pas la mer », que « Nous n'irons jamais au bord de la mer ». Ses amis demandent des explications. Il confie « Au bord de la mer, le temps passe, tout devient inutile, je ne m'appartiens pas. » Et il précise « Seuls les gens futiles vont au bord de la mer. Des gens absents y rencontrent des gens absents. » Rires. Et moi j'écoute, puisque Jeanne m'a dit d'écouter. Et je ne pose pas de questions puisque je ne dois pas en poser. Je remarque simplement que les mots inutile et futile ont une curieuse manière de regarder vaguement ailleurs, ailleurs : comme les ânes.

Sur la table, devant l'autre fenêtre (celle qui doit rester fermée pour qu'il n'y ait pas de courant d'air), je dispose les crayons, les taille-crayons, les fusains et les feuilles blanches, tout un herbier de feuilles vierges. Comment se fait-il qu'à sept ans la passion de cet herbier-là se soit déjà emparée de moi? Je me vois, amoureux, disposant les feuillets par piles rectilignes et propres, châteaux des rêves à venir : c'est mon jeu de construction à moi. Je me vois, collectionneur d'images préparant mes filets, aiguisant mes armes. Pierre a dû vouloir dire que la montagne condamne à l'effort, donc à la présence. On est obligé de regarder la montagne, de vivre avec elle. Mais la présence est-elle bien le contraire de l'absence ? Et peu lui importe la paresse du temps qui passe, la caresse de l'infini et de l'horizon linéaire et pur. C'est sans doute pour ça, également, qu'il n'y a pas de tire-ligne dans mon plumier. J'ai encore beaucoup de choses à apprendre. Beaucoup. Et les feuilles blanches que je dispose par tailles, par piles, sur ma table, sont autant d'invitations à cette étrange rencontre. Et je ne sais rien. Et je ne possède pas le langage des grands. Je vais entrer en scène, et je ne sais pas mon rôle. Et tout le monde ricane en coulisses. Ou bien, tout le monde fait semblant de me faire confiance, et c'est pire encore. A moins que je n'existe pas pour eux. Pas. Comme le chien qui attend sur la terrasse déserte. Comme les ânes à qui je parlais. « Comment t'appelles-tu ? », « Que fais-tu pendant l'hiver? » Les autres ne posent pas de questions. Pierre parle en propriétaire. Et Jeanne a peur de tomber. Et Pierre et Jeanne sont mes montagnes à moi. Et je ne devine derrière eux aucun horizon. Aucun. Etrange face à face : ils m'éduquent.

Que faire ? Prospector.

L'odeur de l'Hôtel. Le parfum de l'Hôtel. Une odeur de vieux jouet, une odeur de boîte de Nain Jaune offerte par Joseph X à son fils Pierre, un soir de Noël. Odeur de grenier du passé. L'odeur de quelque chose qui est resté fermé pendant longtemps. De longues années. Et que l'on ouvre un jour d'été. Et que l'on redécouvre avec des couleurs évanouies. Des rires lointains. Des confidences indistinctes. Le bruit du passé. Une sorte de vacarme gentil. Et le jouet devient refuge, et l'Hôtel a l'odeur vive de ce qui a vécu, de ce qui a vibré ? Oui, je tiens dans les paumes de mes mains un oiseau qui n'est pas mort. Son cœur bat encore. Si j'attends, si je ne l'effraie pas, il va s'envoler de nouveau. J'entends battre les volets de l'Hôtel Alphubel : premiers jours de juillet, les clients reviennent après la guerre, le piano est un peu désaccordé, on a sorti la literie dans les prés, au soleil, tout un jour, et Madame Plemeure, la propriétaire, a acheté un cahier de comptes neuf. Le cahier craque. Les volets claquent. Les domestiques sont revenus. Le portier aussi. Les ânes s'en foutent. Un jeune chien s'est fait adopter par les cuisines. Les clients peuvent arriver. L'odeur de l'Hôtel a retrouvé son écrin et sa vie. Le bois s'est remis à chanter. Le parquet dans l'escalier. Le bois des portes et des lits. Le bois des pins et des sapins : et l'odeur devient parfum. Un parfum sec et subtil. Quelque chose qui ne se dessine pas. Ou bien, qui se dessine en cachette sinon Pierre demanderait : « Qu'est-ce que tu as fait là ? » Les grandes personnes ne comprennent rien aux taches. Même lorsqu'elles rêvent de présence. Même lorsqu'elles veulent saisir le temps. L'odeur de l'Hôtel m'offre ses parfums et ses rêves. Je vis. Le vrai monde m'appartient : il m'offre encore ce qu'il cache. Et je vis de jour ce que je vis surtout la nuit : l'envol, et le survol de ce qui est beau. De ce qui est vrai. Et la nuit j'arrive à voir d'en haut pour mieux voir. Pour mieux embrasser ce qui m'est offert. L'Hôtel Alphubel me fait l'offrande de ses parfums cachés. Et mes chaussettes peuvent bien tomber : je ne les remonterai pas. Je vis seul, dans ma chambre, un étrange abandon. Comme si tout le beau monde des sensations se faisait une fête de voir sur la table mes crayons de torture, et ces feuilles blanches qui devraient en principe livrer leur beauté. Et qui la livreront. J'irai jusqu'au bout de cette tentation. J'accepte l'offrande. J'ouvre les deux fenêtres. Le courant d'air me parle des glaciers et des pics, des neiges

éternelles qui font un drôle de collier au ciel. Etrange parure qui me fait cligner les yeux. Et le courant d'air m'invite à la balade et à la fuite. Quelques feuilles blanches s'envolent. Le chien remarque ma présence à la fenêtre et remue la queue. Un âne se met à braire. Madame Plemeure, un cahier noir sous le bras, se tient toute droite devant la porte de son hôtel. Ce qui s'est dit à notre arrivée : « Dis bonjour à Madame Plemeure. « Bonjour, Madame Plemeure. » « Qu'il est mignon, et il sait très bien parler. » Quelle bande de cons.

Oui, je connais le mot con. C'est un mot sans importance. Tout juste une ponctuation.

Je dessine le vent avec un chapeau de paille. Un gribouillis. La mine du crayon jaune s'est cassée. Mauvais début, mauvais signe : une mine ne doit jamais se casser. Il faut savoir dompter le crayon tout en le caressant, le tenir tout en le lâchant afin qu'il soit libre de suivre mon regard, la dictée de mon regard. Halala, c'est tout un art de dessiner sans que les mines se cassent. David, maîtrise-toi.

Le vent passe d'une fenêtre à l'autre, le chien s'envole, il va faire une descente de glacier avec le soleil : je dessine ce que je vois. En principe, on doit mettre beaucoup de temps pour défaire sa valise. Aussi, je dois passer beaucoup de temps, dans la chambre. Vraiment quelle perte de temps ! Alors, je dessine. Une feuille, deux feuilles : j'ai dans la main un bouquet de fleurs de crayons de toutes les couleurs. Et je tire la langue en dessinant. Et je me penche comme une sorcière sur ses chaudrons. J'apprends à voir. J'apprends à vivre. J'apprends à saisir. Dictier. Transcrire. Je transcris ce que je vois. Quelque chose me dit que très bientôt je ne verrai plus ce que je vois. Quelque chose me dit que les grands voient de moins en moins et parlent de plus en plus. Ecoutent de moins en moins et posent de plus en plus de questions. Quelque chose me dit de dessiner puisque je ne sais pas très bien écrire, d'exprimer l'inexprimable puisque je ne peux ni ne puis encore exprimer l'exprimable. Je suis un savant. Un sage. Tout vole et s'envole autour de moi. Le lit est-il un bon lit ? Volera-t-il bien ? Volera-t-il vite ? La nuit, cet immense aéroport de mes rêves. La nuit qui n'a plus de frontières. Je dessine une Terre sans frontières : page gâchée. Un rond, qu'est-ce que ça veut dire un rond, tout rond, sans rien ? Quelque chose me dit que c'est « maintenant, ou jamais ». Quelque chose, pas quelqu'un. Le vent, par exemple. Le vent décoiffe mes cheveux blonds.

Blonds. J'ai la peau blanche et pâle. Madame Plemeure a dit que j'avais « de beaux yeux bleus ». Pierre a des yeux noirs. Jeanne aussi. Jeanne a dû me mettre au monde en regardant le ciel. En plein air. Dans un fossé. Pendant l'exode. Il y a toujours un exode avant une guerre. Un moment où l'on fuit. La guerre est derrière et l'absence de guerre devant. Autre absence. Et une absence de guerre, pour la première fois, dans ma vie, c'est aujourd'hui, l'odeur de cet Hôtel, une odeur neuve qui n'est que le réveil d'une odeur d'avant-guerre, une odeur qui se réveille comme une princesse endormie. Et je viens la chercher. Je vais l'emmener avec moi et nous ferons beaucoup de dessins. Et nous aurons beaucoup de chiens qui volent, d'ânes qui volent, de prairies de nuages, et de glaciers-glissades, et des pics pour nous rattraper au dernier moment et nous empêcher de tomber dans les crevasses. Je dessine une crevasse : je déchire la feuille, la montagne s'est fendue, elle s'ouvre comme un fruit. J'ai cassé une mine de crayon, j'ai déchiré une feuille : il faut arrêter. Ce n'est pas sérieux. Je manque de maîtrise et les dessins n'aiment pas ça. J'ai des cheveux fous qui caressent mon front et me chatouillent. Je tire la langue. J'ai la langue sèche. Je la rentre. Rentrez, Madame ma langue, dans votre maison.

Cheveux blonds et bouclés. J'ai la tête d'un Pierrot en culottes courtes. Un Pierrot qui aurait d'un bout à l'autre de l'année un genou gauche avec un bobo et un bleu au coude droit. Sans parler des égratignures au visage (le bonjour des aubépines pas en fleurs, en hiver, quand on va ramasser des marrons et du gui dans les bois, autour de la Ville). Il fait gris, il fait plat et triste, et les hommes ont l'air, ces jours-là, de pleurer sur leur bonheur, sniff, sniff. Moi, je cours, et les aubépines me disent bonjour, bonjour le visage de David. Et je garde sur mes joues l'empreinte de leurs doigts. Pierre me regarde étrangement. « Vraiment, notre fils se blesse continuellement. » C'est tout ce qu'il trouve à dire. Je ne me blesse pas par plaisir, mais par bonjour. Oui, j'ai des cheveux blonds, longs et bouclés, un teint de poudre de riz et plein de petites taches de lutte sur le corps qui sont autant de preuves-amies. Je cours dans un sentier, je tombe, j'ai le genou gauche blessé. Le sang coule. Je suis heureux: j'ai tenu la terre de près, un instant. Dans mes bras, violemment. Puis, dans la paume de mes mains, le temps de la sentir pleine et vibrante : déchirante. La cloche sonne. C'est la récréation. Je suis le premier à quitter la classe. Je file le long des murs. Je m'offre le spectacle de la cour du Collège, encore vide. Je cours. J'attrape le ciel. Je bondis. Je trébuche. Je tombe à plat ventre. Je me blesse le coude droit. La manche du blouson de drap bleu outremer est un peu arrachée. J'aurai un bleu. Outremer. Les mots sont des invitations au voyage.

Le chien me guette. Il s'est assis sur son derrière. Il ne quitte pas du regard les fenêtres ouvertes de ma chambre. Je me montre, puis je me cache, le temps de lire sa joie. Son amusement. Un frémissement des oreilles. Quelque chose dans la manière de relever le museau. Je me montre puis je me cache. Il est là. Il m'attend.

Je l'appelle TU. Je lui dis « Viens-tu ? » Et il vient. « Que regardes-tu ? » Et il me regarde pour m'expliquer ce qu'il vient de voir. Il a tout de suite compris. Nous faisons une fête autour des ânes impassibles. Tu s'éloigne de moi. Puis Tu revient en courant et Tu s'arrête net, à mes pieds. Et Tu me lèche les mains. Tu est mon ami. Tu.

Pierre s'est endormi. Jeanne défait les valises. Elle a ouvert la porte-fenêtre sur le balcon. Les parents ont toujours des chambres avec des balcons. Elle voit au loin David s'enfuir, courir avec un chien. Elle pense un instant aller vérifier si la chambre de l'enfant est bien rangée. Puis elle se ravise. Elle s'éduque. Elle s'impose de ne plus rien faire. David a sept ans et il est temps que le fils de Pierre se débrouille. Et elle regarde Pierre, allongé sur le dos, les mains croisées sur l'abdomen, la tête cambrée dans l'oreiller comme si une lumière l'attirait dans le sommeil. Et il est temps aussi qu'elle se débrouille avec Pierre, qu'elle ne se contente plus de le suivre et qu'elle commence à l'accompagner. Il la devance. Qu'elle le rattrape. Mais il marche à pas de géant. Et il a une manière de tendre le bras droit dès que le paysage devient grandiose, une manière de faire face, seul. Sans elle. Elle, Jeanne. Son élève, son amie, sa maîtresse, sa femme, puis la mère de son fils David. Le professeur séduit l'élève. L'élève devient l'épouse. L'enfant naît. Pierre se cache pendant la guerre avec ses nouveaux élèves physiciens dans une autre ville de province. Puis Pierre revient. David a six ans. « Nous prendrons l'an prochain nos premières vacances ensemble. Nous reviendrons la-haut. La vie est banale. Le bonheur est simple. Jeanne se défait de sa robe, une robe qui se boutonne et se déboutonne de haut en bas, par-devant, une robe qui pourrait devenir obscène dans un film qui prétendrait ne pas l'être. Une robe légère et frémissante qui tombe à terre comme un pétale. Jeanne s'allonge nue contre Pierre et Pierre la prend dans ses bras de géant. Là-haut.

Je regarde l'Hôtel. Je me demande où est la chambre de mes parents. Au second étage, une porte-fenêtre est ouverte sur un balcon. C'est là. Le vent joue avec un des deux battants de la porte. C'est étonnant que ni Jeanne ni Pierre n'apparaissent dans l'embrasure, ne calent le battant, ne referment la porte-fenêtre. Il y a tant de négations dans ce battant qui bat au vent. Ils dorment. C'est sûr, ils dorment. Ou bien, ils s'aiment. Jeanne n'est que l'édredon de Pierre. Et l'amour doit être quelque chose comme un chausson aux pommes. Encore chaud. Chaud.

Tu me regarde et me dit tu. Le regard de Tu me tutoie. Je joue avec Tu. Tu joue avec moi. Je te caresse et Tu me lèche. Tu vois, mes parents ont la chambre, là-haut, avec le balcon. Il faut les attendre.

Les mains de Pierre empoignent. Saisissent. Laissent leurs empreintes comme une lumière trop vive, droit dans les yeux. Pierre ne va pas vers Jeanne. Jeanne vient vers lui. Jeanne le rejoint, un instant. Puis, il l'abandonne de nouveau pour toutes ces autres villes de province de l'esprit auxquelles la menace d'une guerre, de toutes les sortes de guerres, donne la vocation d'obligatoires refuges. Jeanne a peur. Peur de la joie d'une robe abandonnée, d'une lumière vive, d'un soleil pur et d'un retour dans ces montagnes bordées de ravins. Pierre voit les pics. Jeanne ne voit que les ravins. Et ils s'aiment quand même.

Et ils s'aiment, tu sais ? Evidemment, tu ne comprends pas. Et tu trouves drôle que je me moque de toi. Sois sérieux. Sérieux ! Voilà. Non non, ne me donne pas la patte. Ce n'est pas la peine. Un jour, je dessinerai un bonbon acidulé. Pas le bonbon : l'acidulé. Ce qui en principe ne se dessine pas. Le goût dans la bouche. Un goût qui se répand dans la tête et dans le corps. Une sorte d'amertume qui vous envahit. On suce et, bientôt, on se sent bonbon acidulé soi-même. Tout acidulé de haut en bas, jusqu'au bout des doigts de pieds. On se sent alors enrobé de papier qui craque et qui crisse chaque fois que l'on s'adresse à vous, que l'on s'occupe de vous. Que l'on vous tend la main, par exemple. « Mais il a les yeux bleus. » Tout prend l'allure de reproches, tout devient moquerie, agression : laissez-moi seul dans ces cas-là. Un jour, je dessinerai un bonbon acidulé. Pas le bonbon : moi. Un moi tout seul, tout nu (enfin, jambes nues), allongé dans un pré, là-haut (là-haut, le rendez-vous de mes parents) avec le ciel pour miroir et le soleil pour m'inviter à jouer. Mais dans les cas acidulés je ne joue pas. Ne me touchez pas : je craque et je crisse. Ne vous approchez pas de moi. Tu me comprends, n'est-ce pas ? Tu ? Réponds-moi !

C'est facile de faire du facile, du joli et du bonbon. Au Collège, je suis toujours dernier en dessin. Je n'imite pas. Je dépasse. Je fais comme papa. Je mets ses bottes de quatre lieues et les montagnes ne sont qu'un petit jardin où je pose tout juste, précautionneusement, les pieds. J'aime. Le battant de la fenêtre, c'est un mur qui bat. Pierre caresse le corps qu'il aime, le corps de cette femme qui ferme les yeux en se faisant aimer. Les couvertures sont tombées à terre. Le cratère du lit s'est ouvert comme une étrange fleur blanche et froissée. Bang, fait le battant, bang. Et le vent n'ose plus s'arrêter de jouer de peur de se faire surprendre. Le vent, ce voyeur. David murmure : « Si j'étais le vent, ah si j'étais le vent. » Le chien le regarde. Le clocher du village carillonne une heure, un fracas de dinggs et de donggs cristallins qui se font écho dans le cirque de monts et de pics. C'est malin de faire des dinggs et des donggs. « Un jour, je serai le vent. Et je prendrai ma revanche. » Ce dernier mot n'a pas l'air de plaire au chien. Comprend-il donc le langage des humains ? « Un jour, je serai le vent, j'y arriverai, et je verrai, je verrai tout ce qu'il faut voir pour comprendre. » Drôle d'histoire. Cul-de-sac. « Un jour, je dessinerai un battant de porte-fenêtre et je me cacherai derrière mon dessin. Viens. » Et Tu me suit.

David s'éloigne. Il grimpe. Il tape du pied à chaque pas, du bout des galoches de cuir fin. Dans l'herbe fine. Une odeur vibrante monte des prés et l'invite à monter plus haut, toujours plus haut, sans regarder derrière lui le village, l'hôtel, le clocher. Les mains dans les poches, il hausse les épaules. Il tire la langue. « Vraiment, si c'est ça, les vacances. » Tu le devance et le guide. Voici l'orée d'un bois, un sous-bois, des fraises sauvages près d'un sapin déraciné. Un serpent qui se cache entre deux rochers. David a peur. Il pousse un cri. Il ne cueillera pas les fraises : les fraises sauvages sont toujours gardées à vue par des serpents sauvages. David reste debout, les mains plantées dans les poches, poings serrés. Tu aboie. Tu veut jouer. Ce n'est pas le moment. Il faut comprendre ces choses-là quand on veut gagner une amitié. Comprendre. Gagner. Amitié.

Lorsque Jeanne pense aux premiers jours de son amour pour Pierre, elle voit des marronniers. Des jardins de banlieue. Une université toute neuve et déjà grise. Un blockhaus des années 35 avec des fenêtres comme des yeux crevés dans du béton. Un jeune homme en blouse blanche. Un jeune professeur au regard noir et aux cheveux fous. Ce qu'elle remarque en premier : les lèvres, charnues et pincées. Une manière volontaire de saisir chaque mot. Une manière presque sensuelle de violer chacune de ses propres pensées. Le physicien se croit poète. Il est poète, géographe, géologue : la blouse blanche fait de lui un chirurgien de la nature. Seul l'obstacle l'attire, le relief ou la profondeur, l'escalade ou la plongée. « La surface est un mensonge », avoue-t-il le premier jour à ses étudiants. Tout à l'heure, après le premier cours, Jeanne parlera à son professeur. Ils marcheront le long d'un boulevard triste avec des marronniers aux feuilles jaunies, un parterre de feuilles mortes que le sol ternit, et des bancs pour s'asseoir, pour s'embrasser. A bas les histoires méandreuses, les flirts interminables, minables simulacres, gestuelle d'un amour fou qui existe quelques secondes. C'est ainsi que Jeanne ressent ces premiers baisers, pas volés, donnés, échangés, parfaits. L'amour fou n'est qu'une invention de romans séniles. C'était en 38, tout simplement. Le premier jour. Comme si Pierre avait toujours attendu Jeanne et Jeanne, élue, eut l'impression d'emblée d'avoir toujours été la compagne de cet homme-enfant, de cet enfant-homme aux larges mains faites pour soulever d'un seul coup la Terre entière, ronde et mystérieuse, stratifiée de bonheurs, crevassée, tailladée de fiertés, perpétuellement inachevée, vivante. « La terre vit, il suffit de l'écouter. De l'observer. » Certains étudiants rigolent dans leur coin. Ils ne joueront pas le jeu. Ils ont passé leur bac. Ils ont donc tout acquis. Tout. Ils savent tout. La Terre s'est arrêtée de tourner, en eux. Ils vont faire une Carrière. Quelle vanité ! Pierre caresse les cheveux de Jeanne. Il lui dit des choses bêtes comme il est bon parfois d'en dire. Des « Tu es belle », des « Je t'attendais ». Jeanne ne répond pas. Elle regarde fixement les lèvres de son compagnon. Une feuille morte se pose sur l'épaule de Pierre. Jeanne la saisit sans rien dire. Pierre embrasse Jeanne.

L'arbre déraciné s'est couché en amont. Il indique le chemin des alpages et des neiges. En se couchant au sol, il a eu la simplicité de ne pas s'abandonner à la pente et à la chute. David comprend confusément qu'il y a là une invitation à la découverte, à la curiosité. « Ce qui distingue un être humain d'un animal, c'est la curiosité », avait expliqué Pierre un jour. « L'être humain se tient debout. Il veut voir loin. Il veut voir mieux. Sa curiosité est tout à la fois une défense et un risque. Une défense car il voit plus vite son ennemi. Un risque car il s'offre l'inconnu. » David voudrait bien savoir ce qu'est « l'inconnu ». Mais il n'a pas le droit de poser de question. Il prend Tu par les pattes avant. « Tiens-toi debout, comme ça, fais comme moi. » Le chien mordille les mains de David. Puis il les lèche. David lâche prise. « C'est dommage, nous aurions fait deux vrais compagnons. » Silence. « Comme eux. » Silence. « En bas. »

Deux corps entrelacés. Deux mains d'homme, à plat, sur les draps froissés. « Où est David » « Je l'ai vu courir vers le Bois avec un chien. » C'est tout. Une planète s'est détachée d'une planète. Un satellite autour d'un couple. Il s'est détaché. Il gravite. C'est tout. L'un observe l'autre et il y a dans cette mutualité un amour vrai. Présent. Je ne l'oublierai pas.

Qui parle ? Quand ? Et comment ? Les histoires vraies ont toujours le masque de l'idéal. La simplicité cache trop souvent des vanités. Allons donc ! L'amour serait quelque chose de minéral, un choix de plis hercyniens, de moraines frontales et de grands fonds marins. Loin des villes et des blockhaus aux yeux crevés. Jeanne a conservé la feuille, seul et unique fétiche de cet amour, de cette association assumée et inégale, avec un mâle et une femelle, un être dominateur et une personne dominée, appartenue, qui consent au mariage et aux désirs, désordre d'inégalités, retard qu'on ne rattrape jamais, l'un sur l'autre, l'un contre l'autre, paradoxe de la vie, étonnant avant-propos qui devient sans cesse l'avant-propos d'un avant-propos comme si toute chose, au lieu de s'achever, ne faisait en fait que remonter le temps, aspirer à la genèse. La rencontre. Un banc. Une banlieue. Un jour. Une feuille qui tombe sur l'épaule d'un homme. Une main de femme qui saisit la feuille. Deux visages qui s'offrent la douceur insolente d'un baiser. Des cheveux bruns qui se caressent. Deux grandes mains d'homme qui couvrent, recouvrent et font disparaître dans leur architecture de traits, de lignes et de surfaces lisses deux mains de femme jointes pour mieux pénétrer cet autre sexe. Il y a parfois dans les rencontres de deux êtres d'étranges escalades : la vie ne s'enroule plus mais se déroule vers un merveilleux début. Le contraire d'un roman. L'envers.

David tire un canif de la poche de son blouson bleu. Un canif suisse, à treize lames, avec une croix dessus et des initiales. P.J.D. Pierre, Jeanne et David. Un cadeau offert à un enfant par ses parents, au passage de la frontière. Premières vacances. Libération. « Ce n'est pas une arme, mais un outil. » David fait le tour du parterre de fraisiers. Le serpent a disparu. Le chien s'est allongé dans l'herbe, le long du tronc déraciné, à l'ombre. Il s'est allongé, mais il ne quitte pas son maître du regard. David sculpte dans l'écorce une porte à deux battants, une porte ouverte sur des couches de bois tendre. Il se gratte le genou gauche (c'est toujours le genou gauche et le coude droit): un taon l'a piqué. Un taon saoulé d'effluves d'herbes fraîchement coupées. Un taon qui ne savait plus ce qu'il faisait. C'est évident. Il ne faut pas lui en vouloir.

Un arbre mort ne saigne pas. Un arbre mort vit entre les doigts d'un enfant seul. A cheval sur le tronc gigantesque, David regarde les cimes. La tête lui tourne un peu. Vertige délicieux, prélude à un autre rêve. Le soleil perd de son ardeur. L'ombre se fait plus fraîche. Le vent parle de manière plus cassante et rigoureuse. Le chien se lève et se secoue, sac à puces. Chien de berger. Il faut rentrer. En passant, David vole une fraise sauvage, une fraise empoisonnée, piquée par le serpent. David ne la croque pas. Il l'écrase sur ses lèvres. C'est une fraise amère et parfumée, un autre goût d'acidulé qu'il faudra dessiner.

« Voilà David. » L'enfant dévale la pente. Le chien aboie, tournoie autour de lui. Et David lève les bras, comme s'il allait s'envoler. « Regarde-le. » Jeanne est nue. Pierre se tient derrière elle. Jeanne d'un pied retient le battant de la porte-fenêtre. Le monde entier retient sa respiration. On n'entend plus aucun mur battre : David fait des galipettes dans l'herbe comme s'il essayait d'enrouler autour de lui le drap d'herbe de la montagne. Le clocher carillonne encore une autre heure. Comme le temps passe et se fait écho, d'une prairie à l'autre, en surplomb au-dessus du village, vagues de son s'arrêtant net à l'orée des bois, col roulé des montagnes qui s'habillent de

lumière glacée. Le soleil a disparu du côté de la France, là-bas, très loin. David roule sur la terre. Et la terre est tenace et dure. Et la terre le meurtrit. Et Tu, le chien Tu, trouve ça très drôle. L'Hôtel, l'herbe, le ciel, l'Hôtel, l'herbe, le ciel, et ainsi de suite jusqu'au prochain sentier, jusqu'au prochain muret de pierre. On se remet sur les deux pattes arrière (curieux ! curieux !), on est pris de vertiges, on voit le village, les chalets, l'Hôtel, deux, trois lumières aux fenêtres, déjà, très vite. On se sent très désagréablement habillé de brindilles. On garde sur les lèvres le goût d'un fruit sauvage. Et puis on recommence, un peu plus bas. On se donne à la pente. On se donne.

Ce soir, en s'endormant, David enjambra le tronc déraciné, fera le projet d'un nouveau voyage vers des livres d'images: l'Europe en 1 000 photos, la Chaussée des Géants, les Fjords du Grand Nord, le Stromboli et les Jardins de Gascogne. Autant d'obstacles aux vertus rampantes, aux sagesse ennuyeuses. Autant de preuves de joie. Je suis curieux. Je suis debout. Et l'arbre déraciné, véhicule de mes rêves, supplantera le lit-avion, cet autre vaisseau du ciel. Et l'arbre déraciné sera un prolongement de mon corps, tatoué d'une porte à deux battants qui battent sourdement. Tout ce qui vit me rend jaloux. Tout ce qui me rend jaloux me fait vivre. J'ai sept ans. Sept. Et oui, mais oui, le monde entier m'appartient. Je suis le fils de Pierre. Et le rôle de Jeanne, c'est d'avoir la peau douce. Et elle croit qu'elle a le grand rôle.

« Entre. » Le chien reste devant la porte de l'Hôtel. . « Viens. » Le chien s'est assis près du parasol qui a replié ses ailes pour la nuit. « Viens vite. » Le chien ne bronche pas. David se retourne : Madame Plemeure, assise derrière son bureau, sous le tableau des clés de l'Hôtel, observe le petit Français. David s'assied sur une chaise, près du vestiaire-araignée, tout près de la porte qu'il vient de refermer. Et il regarde à travers la vitre son ami qui le regarde. Madame Plemeure sourit. David hausse les épaules, croise les mains sur ses genoux, fait le dos rond et baisse les yeux. Quelle idiote, cette bonne femme. Tout se passait très bien. De temps en temps, David jette un regard oblique, un regard caché. L'ami ne quitte pas son poste. Une porte les sépare.

« Où Tu va-t-il dormir ? » « Pardon ? » « Où va-t- il dormir ? » « Qui ? » « Le chien, c'est mon ami. » « Ne pose pas de questions. » La salle à manger est vide. On nous a donné la table près de la porte de l'entrée de l'Hôtel. Une lampe poussiéreuse éclaire faiblement notre coin. Abat-jour : papillon mort. « A quoi penses-tu ? » demande Jeanne. « Je ne pose pas de questions, alors je ne dirai pas ce à quoi je pense ! » Pierre sourit. Pierre est à côté de moi. Jeanne fait face à Pierre. En face de moi, j'ai un couvert vide, une chaise vide. Joseph X ? Elie ? Il y a même sur l'assiette une serviette en forme de bonnet d'âne. Pauvres ânes. Et où vont-ils dormir, les ânes ? Avec la voiture, dans la vallée ? Jeanne n'a pas changé de robe. Le dernier bouton, en haut, tout près de sa gorge, est déboutonné. Quelle légèreté. Quelle élégance. Suis-je donc rentré trop tôt ? Pourtant, au moment même où j'ai refermé la porte, la nuit est tombée d'un coup d'un seul, comme un grand drap noir qu'on aurait jeté sur l'Hôtel. De mon ami Tu je ne distinguais plus que le regard, deux petites lueurs dans la nuit. Se changerait-il en loup, la nuit, pour me défendre? Ce chien de bergers. Mais où sont les bergers ? Ce chien au poil poivre et fou. Ce petit fou. Je me caresse la main gauche : il m'a mordu en jouant. « David, il faut terminer ce potage. » Les cuillères font un drôle de bruit clair et dur, un bruit comme je ne les aime pas. Et les sourires que Pierre et Jeanne s'échangent en se regardant après m'avoir regardé, je ne les aime pas non plus. Pour qui me prennent-ils ? Et que veut dire ce couvert vide, en face de moi. C'est une provocation. Je ne baisserai pas les yeux. Je ne ferai pas semblant de penser à autre chose. Je regarderai droit, devant moi. Et je me tiendrai droit, tout droit, comme une grande personne qui n'a rien à dire, qui est

polie. Qui n'a absolument rien à dire. Rien du tout. Mais je ne tiens pas très longtemps mon sérieux. Je regarde mes parents, et tous trois, nous pouffons de rire. Pierre met son bras gauche autour de mon épaule et me serre contre lui. Ma serviette tombe par terre. Jeanne met les mains jointes sur son visage. Je crois qu'elle pleure en riant. La guerre est finie. La guerre ?

Madame Plemeure n'est pas contente. Elle croit que nous nous moquons du repas. Elle se tient toute roide, menaçante, en bout de table. Pierre se charge de lui dire des choses gentilles. Jeanne et elle échangent des souvenirs d'une grande banalité : l'été 39, il faisait beau « cet été-là ». Moi, je regarde le couvert vide, en face de moi. J'attends que la gardienne de Zoo s'en aille, cette concierge de conte de fées. Cette grosse qui n'aime pas les chiens. Elle part. Pierre me reprend dans ses bras. Jeanne me tend sa main droite que je baise. Une main qui a une odeur de main, peau douce, une main qui n'est pas parfumée. Une main qui sent la main. Ma maman ne se parfume pas. Mon théâtre d'enfant est grandiose. Pierre et Jeanne me raccompagnent à la porte de ma chambre. « Bonsoir, Monsieur. » « Bonsoir Pierre, bonsoir Jeanne. » Je les embrasse. Comme s'ils avaient besoin de mes baisers !

Les fenêtres sont restées ouvertes. Il fait froid. Très froid. Les feuilles blanches se sont envolées et jonchent le parquet. Un crayon rouge a roulé sur le bureau, est tombé au sol. Il doit être tout cassé à l'intérieur. Je me déshabille dans l'obscurité. Je me gratte les jambes et les bras : herbe coupée. Je revois la montagne s'enrouler autour de moi. La tête me tourne. Je m'approche de la fenêtre. Tu n'est plus là. Il a donc une maison. J'espère qu'il a une maison.

La porte-fenêtre est restée ouverte. Il fait très froid. Le lit est défait. Les draps blancs jonchent le parquet. Jeanne se rend compte qu'elle a oublié de boutonner le dernier bouton de sa robe. Pierre sourit. Ils se déshabillent dans l'obscurité. Pierre prend Jeanne de dos et la serre dans ses bras. Propriétaire de tant de douceur. Juste. Le vent est tombé. Le battant ne bat plus. David glisse sous son édredon. Pierre et Jeanne s'allongent l'un contre l'autre. Et l'arbre déraciné s'envole. Avec la vipère et les fraises. Avec Tu qui a du mal à tenir sur ses pattes et qui n'aime pas trop ce voyage. David le serre contre lui pour le rassurer. Un drôle de voyage pour un chien de bergers qui en principe ne doit pas quitter sa vallée. « Regarde, regarde, ma ville, ma maison, la voiture de Pierre. Regarde Jeanne dans le jardin. Autrefois, c'était le jardin de Joseph X, mon grand-père. Il était poète. Un poète pas comme les autres. Il cherchait des langages, c'est Pierre qui me l'a dit. Et il les trouvait. Ça, je l'ai deviné. Et je n'en suis pas sûr. La seule chose certaine, c'est que mon grand-père n'a jamais rien publié, ne voulait pas publier et signait du nom de Joseph X. Regarde, regarde la pelouse, les fleurs et le tas de sable. Regarde le jardin. A la mort de Joseph X, c'est devenu le jardin de Pierre. Plus tard, ce sera mon jardin. Regarde, Jeanne ramasse une tortue qui vient de passer l'hiver sous terre. Tout l'hiver, tu te rends compte. Regarde : Jeanne embrasse la tortue, comme si une tortue pouvait apprécier un tel baiser. Mais si, mais si, on me l'a dit. Les tortues savent quand on les embrasse. » Et l'arbre déraciné, élagué, l'arbre-avion devient guide de l'inconnu. Il entre brusquement dans le monde des livres feuilletés les jours de pluie. Le ciel s'obscurcit. Un orage ? « Tiens bon, ne bouge pas. » Des éclairs ? « Regarde comme tout est beau, une fraction de seconde. » Puis tout s'apaise et redevient clair, lumineux. Voici une île. Un paquebot. Avec des gens qui dorment, allongés sur des transats, des plaids de couleur sur les jambes. C'est la terrasse de l'Hôtel. Nous sommes de retour. Le voyage fut vraiment très court. Cet arbre déraciné est vite fatigué. « Des deux vies, laquelle préfères-tu, celle du jour ou celle de la nuit ? »

Une voix derrière la porte de ma chambre. « Lève-toi vite, nous t'attendons. » Je saute du lit. Tout nu. J'ai perdu mon pyjama en dormant. Ou bien ai-je oublié de le mettre. Je rougis. Au fond du lit, je le retrouve tout fripé, comme une torche. Je le secoue, je le plie. Je ramasse les feuilles blanches, je les remets en pile. Je ferme les fenêtres et je fais la toilette du chat, celle que je préfère. Je me brosse les dents et je me débarbouille. C'est tout. Un peu d'eau froide sur le bout du nez.

Que c'est beau la vie, le matin. Les vêtements sont frais. Tout a l'air propre, nettoyé, purifié. Des lambeaux de brumes s'accrochent aux pics. Le soleil va se lever. Le village et le cirque de prairies et de bois couronnant les prairies, pour une nuit, sont devenus glaciers d'obscurité. Que c'est beau la vie, les bises du matin, le couvert vide, en face de moi : quelqu'un va venir. Nous attendons quelqu'un. Je ne poserai pas de questions. Madame Plemeure n'a pas l'air très contente. « Toujourrrs matinal », dit-elle avec un sourire crispé. Mon père se contente de répondre que « la journée sera belle ». Madame Plemeure a une manière de rouler les rrrr qui ne me plaît pas. Et puis, peu importe, je décide une fois pour toutes que je n'aimerai pas Madame Plemeure. Cette grosse qui parle mal. Et qui dit des choses incompréhensibles à la serveuse. Chrewayne, ziwerts, aztrouk, boum. Quel langage.

J'ai des chaussures de montagne. De grosses chaussures à clous. Et de grosses chaussettes. Pierre dit que nous allons marcher toute la journée. Culotte courte, chemise blanche : Jeanne noue mon blouson autour de ma taille et m'aide à endosser le ruck-sack. Pierre, en plus grand, porte la même tenue que moi. C'est la première fois que je le vois en culottes courtes. Il a l'air ridicule. Mais je ne le dis pas. Dans mon ruck-sack, je transporte le repas. Dans son ruck-sack, il transporte les vêtements de pluie, les appareils photo et toute une pharmacie dans une boîte grise avec une croix rouge, dessus, le tout tenu par un élastique très large (je voudrais tant avoir un élastique comme ça pour mes crayons). « Allons. » J'ai froid. Mais Jeanne me dit que très vite le soleil nous rejoindra. Nous traversons le village. Les gens ont l'air étonnés de nous voir passer si tôt. Sur la place de l'église, près de la fontaine, Tu m'attend. Je savais bien qu'il m'attendait quelque part. Je savais bien qu'il viendrait avec nous. Il me lèche les mains, me fait la fête. Pour moi. Pour moi tout seul. Pierre et Jeanne, pour Tu, n'existent pas. Je pense même que Pierre lui fait peur. Pierre est à gauche, Tu reste à droite et inversement. Et puis mes parents ne me posent pas de question au sujet du chien. C'est normal : j'ai des parents intelligents. L'intelligence est irritante. Et trop d'intelligence, c'est trop. Mais c'est vrai. Que c'est beau la vie, le matin, quand tout est vrai, vraiment vrai. La fraîcheur de l'air, le ciel bleu qui devient de plus en plus bleu, et la frange du soleil levant qui petit à petit descend vers nous. Le cirque de montagnes se vide de la nuit et se remplit de lumière. Ce bain dans lequel nous allons nous plonger vers le haut... Pierre nous devance déjà : Jeanne sourit.

Le chemin devient sentier. Puis le sentier s'efface. Il ne faut pas parler. La montagne est maintenant nue, au soleil. J'ai chaud. Jeanne me fait signe de ne rien dire. Je dois garder le blouson autour de ma taille. Et de pas en pas, je me rends compte que ce poids et cette gêne, à hauteur de mes coudes, me donnent de l'équilibre, une assurance qui me guide. J'entends bientôt mon cœur battre comme un tambour, vivement, sèchement. Et d'en haut, près de la forêt, nous entendons de plus en plus clairement le fracas du torrent qui cisaille la moraine et tombe à pic dans la vallée, chute vertigineuse que les touristes viennent photographier de la ville, en bas. Les touristes. En bas. C'est du moins ce que Pierre avait dit, hier, avec un certain mépris, au moment où nous choissions nos ânes. Il pleuvait. Nous ne pouvions rien voir. Rien entendre. Des brumes de pluie donnaient à la vallée l'allure d'un intérieur de pantoufle. Les pantoufles fourrées du

Docteur Suisse. Les brumes du matin ont laissé leur empreinte. Une fraîcheur. Et une odeur. Une odeur forte de granit, de sapins et de glaces. Une odeur tranchante qui vous monte la tête et vous gifle. Le soleil brille. La fraîcheur livre un dernier combat. L'odeur de jour nouveau se fait de plus en plus pesante, puis très vite franchement sèche. Nous entrons dans le bois. Pierre fait signe : nous nous arrêtons.

Il se défait de son ruck-sack, je me défais du mien. Il dénoue son blouson, je dénoue le mien. J'ai peur de faire ce qui ne se fait pas. Tu tire la langue. Il me regarde : il lève les yeux. Pour lui, je suis très grand.

Ce matin-là, j'écoute mon premier silence. Un silence immense. Je me sens suspendu entre terre et ciel, à guetter de l'oreille cet enchevêtrement de sons fluides, de glissements d'eaux glacées et de vents froids, dernières écharpes de la nuit, premiers murmures d'un matin clair. Je me suis assis dans l'herbe devant Pierre, Jeanne et mon ami. Je suis seul, face au paysage aérien. A peine sorti d'un rêve, en voici un autre étrange, complet, continu. Le village des Fées et l'Hôtel des Fous semblent posés, en bas, dans les prés, comme des jouets d'enfant. Cela ne me concerne plus. Cela ne m'intéresse plus. Je n'ai d'ailleurs jamais eu de jouets. J'ai toujours dessiné. Dessiné. Et ce que je vois maintenant est indessinable. Ce que je ressens est à la fois gigantesque et profond. Le silence a une manière très douce de couler en moi jusqu'au bout des doigts, de tourmoyer, de tourbillonner en moi, puis de resurgir. Je me sens effacé, envahi, emporté. Je vole. J'écoute. La montagne vit. La montagne fait sa grande toilette du matin. Une toilette d'eaux pures et d'eaux vraies. Une toilette de vents purs et de vents vrais pour lisser l'architecture de ses forêts, les rondeurs de ses alpages et de ses neiges, le chaos de ses pics et de ses glaciers, doigts tendus vers le ciel. La nature fait donc ce que je n'ai pas le droit de faire. La montagne vit et je vis le silence de la montagne. Elle me parle. C'est son langage. Pierre et Jeanne viennent de m'offrir le premier matin de ma vie. C'est banal, n'est-ce pas ? Le premier silence que l'on prend dans ses bras. Et jamais, jamais je ne vivrai d'instant plus fort et plus entier. La fierté de mes parents est une condamnation. Je suis devant eux. Coupé d'eux. Même le chien a compris que j'étais perdu.

Oui, je dessinerai le Cirque de Saas Fee avec des clowns. Vraiment. Il ne manquait plus que des clowns pour déparer ce qui se pare de vérité. Comment cette pensée peut-elle m'effleurer ? La fausse gaieté m'ennuie à pleurer. Je suis un instant distrait par ce projet fantasque. Je n'arrive plus à écouter ce qui me pénètre de part en part. Je me concentre. Je ferme les yeux. La tête me tourne à l'idée de cet inconnu de pentes et de précipices qui m'entoure. Je me concentre de nouveau et j'entends le matin qui frémit, la montagne qui jaillit et respire de tous côtés, le soleil qui caresse mes bras nus, mes jambes nues. Tu s'approche de moi. Sans doute a-t-il eu peur de me voir fermer les yeux. Je le sens contre moi. Il pose la tête sur mes genoux. Il a peur que je l'abandonne. Comme ça. Rien qu'en fermant les yeux. « David ! » Nous repartons.

Dans les bois, il y a des serpents, d'autres serpents, dans les éboulis de rochers, sous les plans de myrtilles, et près des points d'eau. Des serpents qui piquent, qui piquent et qui tuent. Comme des crayons pointus. Pierre aurait-il le temps d'ouvrir la boîte de secours et de me faire une piqûre de sérum ? Je ne suis pas sûr. Cette fois, je suis content : il ouvre le chemin. Il écarte la mort. Il court un danger, pour nous. Un étrange silence chemine avec nous, un silence plus sourd, et plus sombre. Nous nous sentons, Jeanne et moi, menacés à chaque pas. « Et attention aux vipèrrres », avait dit Madame Plemeure de derrière son bureau, en nous voyant partir. « Nous n'avons eu personne ici, depuis cinq ans. Elles en ont prrrrofité pour procrrrrer. » Pierre avait souri. Mais

maintenant, il se tait, lui aussi. Il fait attention, lui aussi. Je vois ses jambes nues, ses mollets nus, de dos. Une peau imberbe, des muscles qui se tendent à chaque pas, des veines qui se gonflent et qui soulignent d'un trait le galbe de ses jambes. J'imagine un serpent s'enroulant autour de ces arbres jeunes, cette forêt en marche dans la forêt : mon père. Et le silence que nous écoutons et partageons est devenu domestique et civilisé. Un silence fait de peur stupide. Nous traversons des buissons de fougères. Le sentier est à peine déchiffrable. De temps en temps, une pancarte délavée par le temps, clouée à un sapin, nous indique le chemin du Refuge du Lac Bleu. Je compte mes pas. Si au bout de mille pas nous n'avons pas quitté la forêt, je suis perdu. Je tomberai. Une vipère me piquera. Et tout se terminera. Je regarde Jeanne. Je suis sûr qu'elle compte, elle aussi. Elle me tend la main. Nous marchons côte à côte. Tu nous devance, puis revient. Il fait deux fois, quatre fois le chemin. Il est heureux. Il ne se rend pas compte. Mais c'est un chien, et un chien ne craint rien.

L'hiver dernier, dans les bois de Vastance, à l'ouverture de la chasse, je fermais les yeux à chaque coup de feu. Les chasseurs disaient aussi que toutes ces bêtes « avaient procréé pendant la guerre ». La guerre ? N'étais-je pas né, moi aussi, pendant la guerre ? Au début, au tout début ? Pierre avouait chasser par obligation. Mais il chassait, et il tirait. Et il tuait. Je ne comprenais plus rien. Je m'étais fait une amie, Vestale, la chienne de chasse d'un gros monsieur rougeaud qui mâchait des cigares en marmonnant des mots qui faisaient rire tout le monde, et que je ne comprenais pas. Vestale venait d'avoir des enfants, sept enfants d'un seul coup. « Et ils sont tous beaux, vous les verriez, tous des ogres. » Je regardais le ventre de mon amie et toutes ces tétines comme un collier qu'elle se serait collé au ventre. Brusquement, attirée par le lait de la chienne, une vipère mord Vestale. Et Vestale meurt. De la bave sort de sa gueule, vite, très vite. Le monsieur crache son cigare. Achève la bête. Un autre silence s'installe. Tragique. Comme je ne les aime pas. Un silence d'hommes, fait de reproches et d'impuissances. Un silence entaché de mauvaise conscience. Mord et mort. Etrange coïncidence.

« A quoi penses-tu, David ? » Je serre très fort la main de Jeanne. « C'est ça, tiens-moi bien la main. » Pierre s'est retourné. D'un regard, il nous reproche d'avoir parlé. Très loin devant nous, Tu nous montre le chemin. « Allons, dépêchez-vous ! » Cinq cent soixante-dix-sept pas : la forêt s'éclaircit. Le silence s'élargit et s'anime. Les arbres nous couvrent de moins en moins. Nous quittons le repaire des vipères, ces brigands qui piquent et qui tuent. Petit h petit, la main de Jeanne se fait plus lâche. Je reprends ma place devant ma mère. Le soleil nous fait une fête. Voici les grands alpages et la montagne éblouissante. Vue de près.

Cette fois, nous sommes isolés. La forêt, derrière nous, fait frontière aux prairies, au village et à la vallée. Nous devons faire face, seuls. J'ai soif, mais je sais qu'il ne faut pas boire. Nous ne boirons qu'en haut, au bord du Lac. Sinon, nous aurions les jambes coupées. Coupées. Quelle idée. La connaissance et l'expérience de Pierre nous réservent bien des cruautés. Nous faisons une pause, une petite pause, sans nous défaire de nos ruck-sacks, assis en rond, autour du chien qui nous accueille chez lui. De temps en temps, il lève la gueule, hume l'air vif en fermant les yeux. Pierre et Jeanne sourient. Moi, je suis fier. Je reçois mes parents chez mon ami.

Chez eux, c'est « là-haut ». Chez nous, c'est encore plus haut. En bas, c'est sale et il pleut. Et la voiture se demande pourquoi on l'a laissée seule. Elle se demande, ce dragon, si nous l'avons oubliée. Et les sièges de cuir se rident et se lassent de n'entendre que le tic-tac de la montre du

tableau de bord qui n'en finit pas de faire le moulin à vent avec sa grande et sa petite aiguille, lentement, lentement.

Je suis fou de moi-même et c'est la dernière chose qui me reste à faire. Déjà. L'amour des autres est une question qu'il ne faut pas poser, un « à quoi penses-tu » qu'il ne faut pas prononcer. L'amour des autres est un château. Sans pont-levis, avec un fossé regorgeant de crocodiles affamés et de grenouilles qui coassent. Drôle de musique amère et sombre. Je dessinerai un château. Oh, puis non. Encore! J'en ai dessiné des milliers. Et je n'ai jamais bâti avec mes crayons pointus (ces autres canifs) sur les feuilles blanches (écorce des écorces) le château que j'aurais voulu détruire, puisque personne ne m'y laisse entrer. Je suis fou de moi-même. Moi David-le-malingre. David-les-bleus-partout, David aux genoux qui saignent, au nez qui saigne. David qui tire la langue pour lécher le sang qui coule: c'est chaud, c'est doux, c'est sirupeux, épais et sans goût. Ça pourrait durer longtemps. Jeanne me regarde. Elle se demande à quoi je pense. Il n'y a pas de fierté dans son regard. Ni d'inquiétude. C'est juste, tout juste le regard d'un dialogue interrompu. Un faux dialogue. Un dialogue parlé. C'est dur d'apprendre à vivre dans ces conditions-là. Pierre nettoie les objectifs de son appareil photo. Quelle idée de nous photographier, nous, maintenant. Nous, sa propriété privée avec un grand mur médian et moi, de l'autre côté du mur, dans ce jardin pour moi tout seul où il faut en principe apprendre à tout faire. Pierre va-t-il voler le regard que Jeanne m'adresse et que je supporte ? Même le chien trouve ça indécent. C'est évident. Clic clac, ça y est. Pas même un instant de mise en scène. Un mot. Un signe. Une invitation au sourire. Rien. Au dernier moment, j'ai tiré la langue, très vite, nettement. Je tire toujours la langue sur toutes les photos. Je n'aime pas les photos. Quand on est courageux, on dessine. Pierre ne comprendra jamais des choses aussi élémentaires. Jamais. Il a encore beaucoup de choses à apprendre. Comme moi. Le regard de Jeanne s'est durci. Elle s'allonge dans l'herbe, les bras le long du corps, le visage penché vers nous trois. Ses longs cheveux bruns, dénoués, auréolent son visage. Elle sourit imperceptiblement. Elle porte une robe bleue délicatement relevée au-dessus des genoux qu'elle tient pliés, tournés vers nous trois comme le visage. Autre visage. Des genoux sans blessure, ces genoux lisses qui ne tombent jamais à terre. Ces genoux que les caresses de Pierre protègent de tout. Il a bien raison d'en profiter. « Allons ! »

J'aime ces haltes et ces nouveaux départs. Une leçon que j'apprends vite par coeur. Une leçon qui ne s'oublie pas : la vie. Toujours plus haut, la belle histoire. Un vrai chant de louveteaux. Me voilà donc embarqué pour cette étrange destination, ce port lointain dont on parle toujours dans les contes d'enfants et qui en principe n'existe pas. Et pourtant. La mort est là. C'est la balade. Chantons. Une colline en cache une autre. Un bois cache une prairie, qui cache de nouveau un obstacle. L'escalade vers le Lac Bleu que nous devons atteindre avant midi, est une suite d'efforts. Un effort en cache un autre. Un relief en cache un autre. L'herbe se fait rare. Les éboulis et les cônes de déjection vous forcent à plus d'attention à chaque pas. Et le soleil qui tout à l'heure caressait, vous met à l'épreuve d'une joie qu'il faut redécouvrir chaque fois qu'on arrive en haut. Il y a toujours un horizon plus haut. Plus aride. Pierre peine un peu. Jeanne me fait signe de l'attendre. Elle me demande même à voix basse de passer derrière elle. Tu ne comprend pas cette lenteur, cette manière que nous avons tous trois de baisser la tête, de veiller à chacun de nos pas, à chacun de nos équilibres sur cette terre que nous gagnons, sur ce rocher qui nous mutile, sur cette joie qui nous porte et nous élève. Je suis. Je suis David, fils de Pierre, le monsieur qui marche devant moi. Ma réplique en grand. J'ai le corps de Pierre et la peau de Jeanne. Je suis. Je suis David, le dernier d'une cordée sans corde. Et la vallée pourrait bien, si elle le voulait, me faire tomber vers elle en m'attrapant par le bout de la culotte.

Cinq, six fois, je crois que nous sommes arrivés. Et les années passeront. Et les murs du jardin dans lequel ils m'ont enfermé s'élèveront. Ils deviendront muraille, prison. Et il ne me restera plus qu'à rêver à ce premier jour, le silence de ce premier matin. Le soleil qu'il faut porter sur ses épaules. Midi, l'heure du plus grand poids. La balade est un combat. Cinq, six fois, je découvre la joie de l'arrivée et simultanément la joie du départ. C'est encore plus haut. Mon ami trouve ça drôle. Nous nous arrêtons un instant. Pierre regarde devant lui, toujours devant lui. Il décide le chemin. C'est notre physicien : il mesure tout. Et nous ne devons pas traîner. Nous lui tenons compagnie. Mon ami Tu remue la queue. N'oublions pas que nous sommes chez lui. Je le caresse. Chez nous.

Pierre marche les mains sur les hanches, les coudes à l'équerre. Il a déboutonné sa chemise. Ses cheveux bruns, courts et bouclés, se plaquent sur sa nuque, il transpire. Et de temps en temps, il respire très profondément. Il inspire sur deux pas, expire sur deux pas et se penche en avant puis de nouveau regarde les cimes. Mon ami aboie. Il a trouvé la première plaque de neige. Un lambeau de drap blanc accroché à la montagne. Comme si la montagne avait des épines. Il y a quelque chose de violent dans cette plaque qui a une forme de continent. Mon ami se roule dans la neige, bondit, aboie, nous invite. Nous marchons. Alors, il revient vers nous tout mouillé, il tourne autour de nous et repart comme une flèche vers son jardin de lumière. Et il bondit de nouveau et se roule de plus belle et les quatre pattes tendues il se plante dans la neige et nous observe longuement, très longuement. Nous ne comprenons rien. Il faut marcher. Pierre ne s'arrête pas. Il ne faut pas s'arrêter. Il faut aller, aller. Les années passeront, la mort mettra des robes de mariée pour tromper tout le monde, des bouts de robes déchirées s'il le faut, mais elle jouera la comédie. Et il faudra passer devant la fête triste, la fête joyeuse (quelle différence y a-t-il entre les deux ?).

Mon coeur bat tellement fort que je ne l'entends plus battre. Mes chaussures cloutées me pèsent tellement que je les trouve légères. Je marche, je grimpe sur les nuages de mes chaussettes de laine. Nous arrivons ? Non. Je n'ai pas le droit de me dire des mensonges. Je n'ai pas le droit de tuer une joie avant d'être sûr de la saisir. Mon ami est très loin derrière nous, sur sa plaque de neige. Je ne me retourne pas. Il nous rejoindra plus vite.

Jeanne se dit que David a tiré la langue au dernier moment, quand Pierre a pris la photo. Jeanne se dit que Pierre endormi ne se tourne jamais vers elle. Elle s'accroche à lui. Elle le prend par la taille. Jeanne se dit que David est un autre Pierre. Ils se refusent tous deux pour mieux se donner.

La terre a fait un immense effort sur elle-même. Et des montagnes sont sorties de la terre. Et la terre s'est habillée de lumières, et la terre s'est poignardée de sources, et les sources sont devenues nuages, et les nuages neige pour habiller les montagnes que la terre venait de s'offrir. Il n'y a rien au-dessus de la terre. Il n'y a que le centre de la terre. Un point. Un point dans l'espace. Un point, un poing, et la volonté de tous ces accidents et de tous ces murmures qui ont fait la nature d'aujourd'hui. Le spectacle de ce matin. Etrange alchimie de la beauté. Pierre porte la main à son front. Puis, il se caresse la nuque. Théorie indéfendable. Il expliquait pourtant cela à Jeanne, l'été d'avant la guerre, cet autre accident provoqué par les hommes jaloux de la terre, de sa puissance et de ses splendeurs. Pierre écarte les bras. C'est comme un fils qui tire la langue, un père qui écarte les bras devant une vallée blanche, un Lac Bleu et un refuge, volets clos : nous sommes arrivés.

Pierre prend David dans ses bras et lui dit: « C'est bien. » C'est tout. Et le visage de David colle à la peau de Pierre dans l'échancrure de la chemise, découverte d'une odeur subtilement âcre et présente. Tendresse qui a cette odeur lancinante. David entend battre le coeur de son père. Son visage tient tout entier dans les mains du géant. Jeanne s'est approchée de Pierre, se serre de dos contre celui qu'elle aime. Aime ? Et ses mains, caressant les hanches de Pierre, rejoignent et se joignent par-devant à celles de David. Le Lac Bleu est bleu.

Des instants comme ça durent quelques secondes. On se dit qu'on « ne l'oubliera jamais ». On n'y croit pas en se le disant. Et puis, les années passent, on n'oublie pas. On. On. Le ventre d'un père qui glisse comme un savon, glacier de mon visage. Les mains d'une mère qui vous entraînent dans une ronde immobile autour du totem, le père. Père et Pierre, c'est la même chose. Et le Lac Bleu n'est que le miroir opaque du ciel. Et le ciel n'est que le miroir transparent d'un bonheur qui se gagne en escaladant. Et mon coeur bat plus vite que le coeur de Pierre. Deux tambours cherchent à s'accorder. Je prendrai ma revanche. Dans la poche gauche de ma culotte courte il y a le canif dont j'userai s'il le faut, en dernier ressort, pour dessiner sur moi des plaies apparentes, les crevasses sans lesquelles il n'y a pas de reliefs, les sources sans lesquelles il n'y a pas de silences. J'ai des fourmis dans les jambes : je me dégage de leur emprise. Mon ami est revenu. Il est là. Derrière moi. Je l'invite à faire le tour du Lac, avec moi. Son Lac. Le Lac de Tu.

Mains dans les poches, cheveux au vent: je siffle. J'envoie des coups de pied dans les cailloux. Mon ami me les rapporte. Il croit que c'est un jeu. Les amis ne comprennent pas toujours très bien ce qui vous arrive. Alors, j'envoie des pierres sur les volets clos du refuge abandonné. Cela fait un drôle de bruit sec et creux. Et cela devrait inquiéter les deux autres. Mais non, ils s'embrassent. Dans mon dos. Quelle aubaine : David va faire un petit tour. David nous laisse seuls. Profitons-en. Et ils en profitent. Je crois même que Pierre s'est mis torse nu. Alors, je me mets torse nu. J'ai la chair de poule. Je cours en brandissant ma chemise blanche comme un étendard. Le Lac devient une place forte: Tu et moi l'investissons. Je pousse des cris aigus qui en écho deviennent de plus en plus purs, qui montent de plus en plus haut, le long des parois abruptes des pics granitiques, glissant d'abord par vagues sur les pentes neigeuses. Des cris, pas des mots. Des sons. Badaboum, badaboum, je suis le cheval à chaussures cloutées qui emporte le chevalier David, David-le-Solitaire, David-l'anti-louveteau.

Malheur aux jouets qui ne m'amuse pas. Malheur à ceux qui ne m'en ont pas donné sous prétexte qu'il fallait donner autre chose. ! Malheur à ceux qui ont bien fait de ne pas m'en donner. Malheur à ceux par qui le scandale n'arrive pas (j'écoute ce qu'on dit à la messe, moi, et je le retiens, et je l'apprends par coeur, et je le mets dans mes compositions françaises et je ne suis jamais premier : on voudrait toujours que j'écrive l'histoire du petit garçon riche qui jette une brioche à peine grignotée, dans le grand bassin du parc Royal, devant un petit garçon pauvre qui a faim...). Malheur ceux qui s'aiment juste ce qu'il faut, et qui vous aiment juste ce qu'il faut. Malheur, malheur : j'en ai mal au pied gauche (genou gauche, blessure) de taper dans ces cailloux. Mon ami ne va même plus les chercher. Malheur, malheur, il comprend que je parle de malheur. Il comprend aussi que mon histoire est banale, terriblement banale. Derrière le masque d'un enfant, qu'il soit celui-ci ou celui-là, il y a toujours le même Carnaval, de plus ou moins près. Moi, je suis au coeur de la fanfare, je lui donne le ton et le rythme. Je fais un pas, deux pas : les chars fleuris se mettent en branle. C'est lourd à traîner tout ça, tous ces rêves de pacotille, tous ces mensonges ; le couple qui s'embrasse là-bas est un couple de traîtres. Parlent-ils en s'embrassant ?

Echangent- ils des mots que je n'entends pas ? Leur amour est un complot dont je serai la victime. Le voilà prononcé. le mot, le grand mot. Tous les enfants sont des victimes. Victimes de tout. Victimes de tous. Abandonnés. Avec la vie qui en principe doit vous donner des leçons. Je ne veux pas de ces leçons-là. Pierre et Jeanne se parlent, je le sais. Que me reste-t-il si je n'ai que le droit d'écouter ce qu'ils disent. Cette fois, il n'y a plus de porte-fenêtre et de battant qui bat. Ils m'ont fait venir ici pour me montrer ça. La nature. C'est naturel. Le baiser d'un père à une mère, ça fait partie aussi d'une éducation saine. Présente. Nous n'irons plus au bord de la mer, les lauriers sont coupés. Attention, c'est toi qui devras être le chat. Et il te faudra courir et te percher bien haut si tu ne veux pas être attrapé. Et ça durera des années et des années. Jusqu'à ce que tu en crèves. Je m'arrête. Je me mets à genoux. Je caresse mon ami. Il me lèche le visage et les lèvres. Je ferme les yeux. Ça me chatouille. Je ris. Nous jouons ensemble. Nous faisons comme eux, là-bas, de l'autre côté du Lac Bleu.

Pour Pierre et Jeanne, l'enfant joue, c'est tout.

Il y a des dragons en carton qui se cachent dans les grottes, à la base des pics. Il y a des Malins et des gnomes qui scient des arbres dans la forêt pour nous barrer le chemin du retour. Il y a des Fées, en bas, à l'Hôtel, qui sourient en prenant le thé et des Fous, dans les cuisines, qui mettent du poison dans le thé pour empoisonner les Fées, et prendre la direction de l'Hôtel. Il y a un couvert vide qui ne veut toujours rien dire et des portes-fenêtres ouvertes sur tous les balcons avec des battants qui battent et battent et applaudissent au spectacle grandiose qui se joue en haut. Quatre personnages. Des neiges éternelles et un soleil fou qui se fout de l'action, qui se contente d'éclairer. Lampion. C'est la retraite de Midi pour un drôle d'anniversaire. Vraiment, il n'y a pas de quoi rigoler. Tu joue le rôle de l'espion. Les oiseaux font les transmissions. C'est la guerre. « David ! »

Je contourne le Lac. Je les rejoins. Le déjeuner sur les rochers commence. Pierre parle de moi. Il dit des phrases sans intérêt. Il est question d'un petit « bonhomme courageux » qui l'aurait suivi toute une matinée « sans rien dire et sans se plaindre. Bravo! » Il a dit bravo. Pierre parle rarement de moi, devant moi. Et dans ce cas extraordinaire, j'ai toujours l'impression qu'il parle d'un autre. D'un nain. D'un nabot d'une cour grotesque qui serait toujours en retard sur les modes et sur les tortures. (Il y a des prisonniers dans cette montagne, il faut les libérer. Montagne, ouvre-toi, et laisse-les passer. Il y a assez de place à l'Hôtel et on pourra leur donner à manger. Madame Plemeure fera des spaghetti pour tout le monde. Il y a des prisonniers dans cette montagne : je les entends sous le lac, taper à la paroi de verre. Je vais les voir.) « Où vas-tu ? »

« David ! »

Quand on commence à se poser des questions, à s'appeler, quand il y a des points d'interrogation et des points d'exclamation dans la conversation, rien ne va plus. J'essaie de voir le fond du Lac, et je ne vois que mon image. J'essaie d'éviter mon image, et mon image me suit. J'ai beau me pencher à droite, à gauche : je me fais toujours rempart. Quelque chose me dit qu'il y a vraiment des prisonniers et que je pourrais les sauver. Si seulement mon image pouvait s'effacer, je saurais la vérité. Je pourrais agir. Je me mets à genoux, je plonge la main droite (bleus au coude) dans l'eau glacée qui de près, de très près, devient encore plus opaque et mystérieuse. « Reviens, David ! »

Les mains dans les poches, je souris. Je me donne un air heureux pour ne pas les inquiéter. Je reviens vers eux en regardant distraitemment ces grandes dames les montagnes qui finalement ont l'air de vieilles douairières pétrifiées. Je possède un secret. Le secret d'une guerre. Une autre. Il n'y a que les guerres de surface qui aient une fin, des vainqueurs et des vaincus. Mais en dessous, il y a beaucoup de guerres. D'autres guerres. Aujourd'hui, je comprends tout. Enfin, pour être honnête, je me dis chaque jour la même chose et je ne comprends jamais deux fois la même chose. C'est tellement plus confortable.

J'aurais pu déchirer les eaux du Lac avec le canif, le bleu du Lac avec la grande lame. J'ai oublié. Je ne sais pas encore me servir de mes armes.

Pierre donne à manger à Tu. Un morceau de pain blanc, un bout de fromage. Mais cette amitié ne durera pas longtemps. Jeanne a relevé les pans de sa robe jusqu'à la taille. Je vois son slip blanc. Le même blanc que celui de ma chemise. Jeanne taille tout dans la même batiste. Une habitude de guerre. Guerre ?

Peut-être, un jour, aurai-je le courage de tout dessiner. Du blanc, ça se dessine. Du blanc aussi blanc que le slip de maman, ce mouchoir qu'elle porte sur cet endroit où il n'y a rien à voir. Et dans le ventre de la montagne, il y a d'autres prisonniers. Et dans le Lac, on ne peut rien voir.

Pierre se lève, s'approche de la porte du Refuge, regarde par le trou de la serrure, puis par les coeurs taillés au milieu de chaque volet. Lui aussi ne voit rien. S'il me parlait, je saurais peut-être qu'il cherche lui aussi des prisonniers et nous pourrions agir ensemble. Libérer ensemble. Et puis, il parle un peu toutes les langues et cela pourrait me servir. Si on m'accusait, je pourrais me défendre. Et je pourrais toujours servir d'interprète au Secrétariat du Camp de Concentration. Ce serait ma dernière chance. Il dirait « J'ai besoin de lui », et je serais sauvé avec lui. Avant d'être des vainqueurs, les vainqueurs sont des vaincus, c'est connu. L'important, c'est de ne pas se faire tuer au début. Dialogue de guerre : « Où est papa ? » « Pierre ? » « Oui, où est Pierre ? » « Il se cache. Il se cache pour toi. Pour toi et pour moi. » Silence. « Mais ne pose pas de question. » Jeanne, à cette époque-là, porte une robe bleue, toujours la même robe. Elle l'a tricotée elle-même. La laine était en écheveaux. Il fallait la mettre en pelote. Chaque soir, avant de m'endormir, nous « faisons une pelote ». Elle tendait l'écheveau entre ses deux mains, bras tendus vers moi. Et je tenais dans mes mains la balle de laine qui devenait de plus en plus grande, de plus en plus moelleuse. Cette douceur m'endormait. Je tenais dans mes mains un soleil bleu sombre qui allait devenir la robe de ma mère. Tricotée serré-serré. Une robe collante qui habillait Jeanne comme un gant. Une robe qui s'ouvrait par-devant, de haut en bas. Dix-sept boutons. Je me souviens, je les ai comptés. J'ai appris à compter sur ces boutons. Des boutons noirs, et ronds, comme des yeux de chouette, la nuit, au balcon de la chambre, de ma mère. Jeanne voudrait bien savoir ce à quoi je pense maintenant. Mais elle ne le saura jamais. Pierre, de l'autre côté du Lac, au-dessus du Lac, se frotte le visage avec de la neige. Vierge.

« Tiens, voilà un edelweiss. »

Chacun de nous a une montagne en lui. Prisonnière. Avec des beautés et des silences. Prisonniers. Et des gens, parqués dans les entrailles de la montagne, qui attendent qu'on les extermine. Prisonniers. Et des prisonniers qui chantent et qui font de la musique en attendant qu'on vienne les chercher. Merveilleux orchestre sorti tout droit de la baguette d'une fée. Il faudra bien que j'aie réveillé le piano désaccordé que j'ai entrevu dans le salon de l'Hôtel Alphubel. Même si ça

ne plaît pas à Madame Plemeure. Elle pense que je ne suis bon qu'à jouer avec les chiens vagabonds. Tu entends, Tu ? Voilà ce que Madame Plemeure pense de toi ! Chacun de nous a un refuge. comme une verrue, sur la montagne profonde et verticale de ses rêves. Un refuge ferme où l'on ne peut même pas entrer, s'asseoir, s'attabler, écouter le feu craquer dans la cheminée, boire une soupe épaisse et grasse, avec du pain dedans. Du pain blanc comme on le prépare en Suisse et en Suisse seulement. Du pain tendre. On trouve la tendresse uniquement là où on la place, la porte. Soi-même. On peut mettre de la tendresse dans n'importe quoi. Ça marche. Ça fait plaisir. Ça fait oublier le reste. Surtout l'amour des autres. Surtout lorsque l'amour des autres a l'air partagé. Quelle insolence ! Et c'est lourd, le monde entier, la Terre entière, à sept ans, quand il faut la prendre dans ses bras, d'un coup d'un seul.

« Regarde, c'est ton premier edelweiss, Pierre l'a cueilli pour toi. »

« Pour moi ? » Les prisonniers au fond du Lac me voient et je ne les vois pas. Ils nous observent par-dessus les volets du Refuge et Pierre ne les voit pas. Qu'est-ce que c'est que ce Carnaval ? Et ce bleu, tout ce bleu, et ce blanc, tout ce blanc qui se ride et se crevasse, au-dessus de nos têtes à l'endroit précis où les glaciers se jettent dans le vide.

« Regarde, on l'appelle aussi l'immortelle des neiges. »

Quelle fleur banale avec des oreilles de velours, un petit lapin gris, un champignon de poussière, une vieille dame opiniâtre, habillée de demi-deuil. On me demande d'écouter et je n'écoute plus. On me demande de regarder et je vois autre chose. Et j'entends des cris. Je ne peux rien faire. Qui pourrait faire quelque chose, là, maintenant, à ma place ? Qui pourra les sauver, un jour ? Oh ! tout juste vider le lac, briser le fond de verre d'un coup de pied et dégringoler dans les grottes où ils se terrent. Ils portent de grandes barbes. Les femmes ont des enfants aveugles et les animaux sont au fond, tout au fond, bien au chaud. Et ils font des petits, eux aussi, en attendant la Libération. « Qu'as-tu, David, parle. » « Je n'ai rien à dire. »

Evidemment tout ceci se passe entre moi et moi. Et je me le répète car j'ai peur de me trahir. Ma force réside et résidera toujours en ce qui m'appartient et que les autres ne voient pas. N'entendent pas. Ce que je suis hors d'eux, rejeté par eux. Ils marchent à côté de moi, devant moi avec leur paysage. Moi, j'ai le mien. C'est mon théâtre ambulante. Mon cirque.

Pierre et Jeanne pensent que David est impressionné par la fleur. Ils avaient dit, dans la voiture, au passage de la frontière, des choses plates et souriantes : « Nous entrons dans le pays des edelweiss », « C'est la fleur qui pousse le plus près du ciel », « C'est une fleur qui est toujours en fleur ».

C'est une fleur qui est toujours en manteau de fourrure. Et puis pourquoi l'avoir cueillie ? Qu'est-ce que je vais en faire maintenant ? Je n'en ai pas besoin. Une fleur coupée, dans la paume de mes mains jointes, une fleur bête, coupée, quelle cruauté.

« Allons ! » Jeanne reboutonne sa robe, attache son anorak autour de la taille. Pierre remet sa chemise, empoigne le ruck-sack. « Allons ! » Nous sommes arrivés il y a un jour, à la même heure. La boucle est bouclée. Je sais désormais ce que dure un jour, ici, en haut, avec eux. Les amoureux. Et mon ami, la queue basse, nous montre le chemin du retour. Adieu le Lac Bleu. Je

préfère ne plus penser à tous ceux que nous laissons là-haut. On passe. On bouffe. On admire une fleur admirable de courage. Et on s'en va. Le coeur léger. Apparemment. Le papa a embrassé la maman. Le chien a mendié et s'est roulé dans la neige. Je tape du pied. Je tape tellement fort que ça me fait mal aux dents. Le monde a l'air beau, mais il est vraiment mal fait. Le monde est une prison. Pierre fait de grands pas. J'ai du mal à le suivre. Je me fais glisser dans les éboulis. Je cours, je m'envole. Jeanne a du mal à nous suivre. Ça n'amuse même pas mon ami : la journée est finie. Le soleil descend, lui aussi. C'est à celui qui ira le plus vite. Nous traversons la forêt sans regarder où nous mettons les pieds. D'ailleurs, nous faisons de grandes enjambées. Et les serpents se couchent tôt, c'est connu. Alors, pas de danger. Au surgir du bois, nous ne trouvons rien, plus rien qu'une immense plaine de nuages. « Eh bien, dit Pierre en souriant, nous sommes perdus. » Silence. « Dépêchons-nous, nous avons trop rêvé, là-haut. » Voici une pancarte, le chemin profond, le long sentier à flanc de prés : je reconnais cette source qui chantait ce matin et qui ne parle plus ce soir. Jeanne s'est rapprochée de moi. Elle est essoufflée. Elle a enfilé son anorak sans s'arrêter. Elle a trébuché. Je l'ai rattrapée par le coude. « Merci, tu es mon petit bâton. » Et plusieurs pas plus loin, elle murmure : « Si je ne t'avais pas ... »

Raisonnons. Si Jeanne ne m'avait pas : c'est stupide puisqu'elle m'a ! Et si elle ne m'avait pas ? Ne pense pas, David. Marche !

Nous avons laissé le soleil au-dessus des nuages. Tu ne fait plus de va-et-vient : il va, c'est tout, devant nous, très loin devant nous. Et les brumes montent et nous enveloppent. Je sens sur mes lèvres une étrange fraîcheur, une buée, un voile d'eau. Des gouttelettes sur mon front. J'ai chaud. Ces nuages ne sont que le gros édreon de la vallée. Je suis déjà dans mon lit. Les rêves m'attendent. Une autre journée va commencer. Il va falloir comploter avec l'arbre déraciné pour sauver les prisonniers. Madame Plemeure commençait à s'inquiéter. La nuit tombe net au moment où je ferme la porte de l'Hôtel. Ça devient une habitude. Mon ami s'est assis à côté de son parasol, oiseau de nuit. Et moi, je ne me retourne pas. Je ne veux pas lui faire de la peine. Bonsoir, Tu. Merci, Tu. Mon ami m'attendra. Dehors. A demain³.

³ Fait suite le deuxième chapitre intitulé : un oiseau ivre sur un chapeau.

Yves Navarre

Évolène¹

II

Un oiseau ivre sur un chapeau

Il pleut. De nouveaux pensionnaires sont arrivés. Ils parlent une drôle de langue. Jeanne a dit « Ces perroquets viennent d'Angleterre. » J'en ai conclu qu'ils avaient un bateau, accroché à leur voiture, en bas, dans leur vallée. Vraiment, quelle idée de voyager avec un bateau. Les amoureux de la montagne emporteraient n'importe quoi, avec eux : je hausse les épaules. Au petit déjeuner, le couvert, en face de moi, est toujours vide. Elie arrive aujourd'hui. C'est Pierre qui l'a dit.

Ce sont les perroquets qui ont apporté la pluie avec eux. Ou bien avaient-ils accroché des nuages derrière leur voiture, avec le bateau. Ils ont donc toujours peur de se sentir trop loin de leur île. Et puis ces Anglais n'ont pas d'enfants : ils ne s'aiment pas. Deux hommes et deux femmes qui ne s'aiment pas. Pierre et Jeanne les saluent poliment. A distance. Un sourire esquissé, un léger mouvement en avant de la tête. Et le tour est joué. Moi, je n'ai pas bronché. Je ne comprends pas ce qu'ils disent. Je ne peux même pas les écouter. Ils ne me serviront à rien. Alors, je ne salue pas. Elie arrive aujourd'hui. Elie ? « Un grand ami de ton grand-père. »

Pas de balade. Journée libre. « Débrouille-toi. » Sur la terrasse de l'Hôtel, j'ouvre le parasol qui devient parapluie. Sur la table ronde, A l'abri, je dispose des feuilles blanches, ainsi qu'une sélection de crayons bleus et de crayons noirs : je vais dessiner. Debout. En tirant la langue. Les coudes posés sur le métal verdâtre de la table. Debout sur un pied. Le gauche, bien entendu. Et mon pied droit relevé prend mon genou gauche, par-derrrière comme un monsieur tiendrait une dame par la taille. Je bascule en avant, le poids sur les coudes, les épaules relevées : le trait de mes dessins est plus ferme et plus franc. Je dessine des montagnes noires, un ciel bleu et un Lac Bleu². Le reste, le blanc, c'est la neige. Les glaciers. La bonne mine de la montagne. Du bout du doigt mouillé (l'index de la main gauche), je crée des ombres et des reliefs. Un doigt est toujours assez sale pour faire des ombres. Mais quel est cet enfant qui dessine avec ses doigts ? Une dame anglaise m'observe de derrière la fenêtre de sa chambre. Fenêtre fermée. Son mari ne doit pas l'aimer du tout, du tout. D'ailleurs, c'est une dame toute sèche et toute laide. Une bique. Une vieille bique. Oui, Madame, je dessine avec mes doigts. Et vous ne verrez pas ce que je fais. Je croise les bras sur mon dessin. Elle quitte son poste d'observation. Gagné!

Pierre se rase. Jeanne l'observe. Pierre sent que Jeanne l'observe. Il se coupe. « Allons, bon ! » Jeanne se lève. Il y a dans l'armoire une pile de mouchoirs. Des mouchoirs de batiste marqués P & J. Et le signe & ressemble à un cœur. Autre volet d'un autre Refuge³. Mais qui parle ? Jeanne s'approche de Pierre, essuie la blessure. Pierre n'aime pas cette tendresse. Pierre aime

¹ Voir <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Evolene.htm> pour le chapitre I et les explications sur l'ouvrage.

² Peut-être le Stausee.

³ L'édition de 1982 est probablement fautive : *Autre volet d'un Refuge*.

plutôt se dire qu'il n'aime pas cette tendresse ! Artifice ? En fait, c'est simple, quand il pleut, tout le monde s'observe et se blesse⁴.

Mon ami s'est couché sous la table. Pataud. Penaud. Il n'aime pas la pluie. Mais il sait que je suis sorti pour lui. Et il me tient compagnie. Il guette les intrus qui voudraient bien voir mes dessins. Il guette Madame Plemeure qui est persuadée que je vais attraper froid. Il sait que tout ce beau monde n'a que de bonnes raisons de nous séparer. Je dessine une montagne cassée en deux avec des gens qui fuient en courant. Je ne sais pas dessiner les gens, mais ça viendra. Pour le moment, je fais des têtes avec des jambes et des nuages de silences pour cacher le tout : je broie un peu de mine de plomb, je frotte du bout du doigt sur une autre feuille et quand le gris se fait léger, léger, je le pose et l'étale sur le dessin. Après, je me lèche le doigt, et je recommence si on voit que mes « gens » ne ressemblent toujours pas beaucoup à des « gens ». Il faut les cacher. Ils se sauvent. Cacher leur fuite.

L'excuse : c'était la guerre. Chaque fois que Jeanne me donnait quelque chose, elle laissait supposer qu'elle aurait pu faire mieux. « C'est la guerre », murmurait-elle. La guerre ? Chaque fois que je réclamais Pierre, elle me disait : « Il n'est pas là, c'est la guerre. » La guerre ? Nous vivons loin du centre de la ville. Devant la maison, il y a un jardin. Les murs qui l'entourent sont couverts de lierre. Et il paraît que notre voisine fait du savon avec du lierre. Elle voulait couper le nôtre. Jeanne a dit « non ». Puis elle a refermé le portail du jardin. La voisine criait : « C'est la guerre, pourtant, vous semblez l'oublier, Madame ... » Des cris. La guerre ? Et la guerre parce que des gens un peu partout. Des gens beaucoup plus malheureux que nous. Des « gens ». Et la guerre cache mon père. « Ne pleure pas, David, murmure Jeanne, un jour, nous reviendrons à Evolène. » Je ne pleure pas. C'est elle qui pleure. Enfin, je ne lui en veux pas. Je l'excuse : c'est la guerre ! Evolène ?

Elie, professeur et ami. Ami de Joseph X. Ami de Pierre. Ami du père, puis du fils. Professeur de vie. 1932. Pierre accompagne Joseph X, son père, homme de lettres, poète, helléniste distingué, provincial et veuf de surcroît. Pierre ne se souvient pas très bien de sa mère morte très jeune un jour d'été 1913. Voilà des dates. Peu importe les dates. L'homme marche : il fait un pas, il lève le pied gauche, le projette en avant, le pose devant lui, puis recommence avec l'autre pied. Et ainsi de suite. Chaque pas est une création. Un risque. Un déséquilibre suivi d'un équilibre. Chaque génération fait de la vie une perpétuelle récréation. C'est ainsi que procède la réincarnation. Pierre s'est fait une obligation d'accompagner son père Joseph X, ce poète ignoré de tous, en France. Ce vieillard à barbe sombre qui n'a écrit pendant toute la Grande Guerre que des textes indéchiffrables, dédaigneux de toute réalité, loin des sentiers patriotiques, des ordres académiques. En parlant de lui, devant David, Pierre avait dit un jour à de jeunes étudiants en visite dominicale dans la maison de banlieue : « Mon père était un parasite. Il vivait en dehors de tout. » Silence. « Et je l'aimais, et l'aime toujours parce qu'il n'écrivait pas pour lui. Je le sentais. Et parlait toujours d'un langage neuf. Dépouillé de toutes subjectivités et de tous mensonges. Il pensait que ce langage pourrait sauver les hommes. » Silence. « Et il n'a rien trouvé. Il ne trouvait rien. Il le disait. Mais il cherchait. » Silence. « Il vivait oublié, ici. C'est lui qui a planté ce lierre et ces arbres. C'est lui qui a semé cette pelouse. Une seule et unique pelouse tapissant ce jardin. Il m'a appris à détester les allées, les massifs. Il écrivait sur cette table en rotin. Les oiseaux se posaient sur la table. Un merle venait souvent se poser sur son chapeau de paille. Il riait. » Silence. « C'est lui, Joseph X, qui m'a appris à ne pas poser de questions. Avec lui, enfant, j'ai perdu toute spontanéité. Et c'est tant mieux. » Silence. « Tant mieux. » Jeanne écoute Pierre. David ne comprend pas très bien

⁴ Voir la pièce de théâtre *Il pleut, si on tuait papa-maman*.

car il n'a jamais connu son grand-père. Il sait seulement que Jeanne vient d'entendre certaines « choses » pour la première fois. Il se passe un long moment avant qu'elle ne se lève pour demander aux étudiants s'ils veulent un peu plus d'orangeade. David, assis par terre, se fait tout petit-petit. Il voudrait bien qu'on l'oublie complètement, que les confidences continuent. Il se promet de faire un dessin : un merle sur un chapeau de paille. Avec une grande barbe sous le chapeau. Un Monsieur qu'il n'a jamais connu. Joseph X.

1932. La Société des Belles-Lettres de Suisse Romande invite ce poète français que personne ne connaît. Un jeune étudiant physicien et géologue accompagne son père: c'est Pierre. Elie, président de la Société de Bellettriens, rencontre le fils du poète. Une amitié naît. « Nous ne nous écrirons pas, dit-il à Pierre le jour où ils se séparèrent pour la première fois, mais nous nous retrouverons si vous le voulez bien, chaque année quelque part, en haut, là-haut, chez nous. » Et il montrait d'un geste large les montagnes qui entourent le Lac de Constance⁵. « Nous lirons la nature ensemble. » Pierre revint chaque année, fidèle au rendez-vous. En 1937, Pierre apportait, dans ses bagages, les dix-sept cahiers manuscrits, oeuvres complètes de Joseph X, le père assassin de toute spontanéité, mort de crise cardiaque à sa table de rotin, le premier jour du printemps : un oiseau noir étonné n'osait plus se poser sur le chapeau de paille. C'est beau. C'est beau. Mais que la vie est belle quand on sait la regarder. Sans se poser de questions. Joseph X léguait donc ses oeuvres aux seuls bellettriens qui, un jour, dans sa vie, l'avaient convié à parler de ses recherches, de son amour, et avaient su l'aimer un peu. Dix-sept cahiers : une écriture fine et noire, soixante-treize poèmes calligraphiés, un seul poème la mémoire d'une jeune femme, très jeune femme, épousée alors qu'il se sentait déjà un vieillard et qui lui avait donné un fils. Son fils Pierre. Ce messager de la mort. Celui qui remettrait les cahiers non point en lieu sûr mais en lieu vrai. Auprès d'Elie. Pas de photos. Pas de dessins. Rien. Les cahiers. C'est tout.

En 1938, Elie et Pierre se retrouvèrent à Champeix⁶. Sitôt descendu du car, ils partirent en balade, et de Refuge en Refuge, ils passèrent un mois en haut, ensemble. Elie donnait des signes de fatigue. Pierre s'inquiéta. Cet homme grand, mince, sec, cachait à peine sa souffrance. On devait l'opérer d'un mal dont il taisait la nature. L'hiver suivant, Pierre reçut une lettre. Pierre mon ami, je me sens mieux. L'opération s'est bien déroulée. Je vous donne rendez-vous, cette année, à Evolène⁷. »

1939. Jeanne porte une robe bleue. Bleu sombre. Elie embrasse la compagne de Pierre, qu'il rencontre pour la première fois. Il les prend tous deux par la nuque et les serre contre lui. « Allons ! » Silence. « Maintenant, plus rien ne peut nous séparer. »

La guerre passe.

Elie arrive aujourd'hui. Jeanne porte une autre robe bleu sombre, tricotée serré-serré. « Allons ! » D'où viens-tu, Tu ? Que fais-tu, la nuit ? Où dors-tu ? Quand je serre mon oreiller contre moi, c'est toi que je serre. Il n'y a pas de portes dans mes rêves. Et les chiens sont comme les êtres humains avec la fidélité en plus. Je te regarde : tu es heureux. Je suis triste: tu es inquiet. Et tu n'as pas besoin de regarder mes dessins pour les aimer. J'aime cette pluie qui nous réunit ainsi sous les ailes du parasol oiseau de nuit. Regarde son bec : c'est un paratonnerre. Il nous

⁵ Il s'agit plutôt du lac Léman, partagé avec la France. Le Lac de Constance est aussi partagé avec un autre pays : l'Allemagne.

⁶ Plutôt Champex, près de Martigny (Valais). Il existe deux Champeix en France, dans la Creuse et le Puy-de-Dôme.

⁷ Egalement en Valais, près d'Hérémence. L'édition du Livre de poche ne montre ainsi pas une photographie d'Evolène sur sa page de couverture, puisqu'on y voit un lac, le lac Léman (?) dans le fond.

protège. Et je dessine sur ses jupons de fer. Métal. Jupons froids et rigides. C'est un oiseau empaillé qui déploie ses ailes une dernière fois. A la pluie, cette fois. Il est heureux. Madame Plemeure s'est approchée de nous, sous un parapluie noir. Elle disait des choses comme : « Strowaine, verbtoanne, zoinzoin. » J'ai haussé les épaules, et j'ai tiré la langue. « Malo educato ! » Elle a crié. Cette fois, j'ai compris. Quel chic de changer de langue pour injurier. Les Anglaises se sont approchées d'une fenêtre. Elles portent des robes A fleurs. Jeanne a dit qu'elles avaient décroché leurs rideaux. Pierre a souri. Les rideaux et le bateau, derrière la voiture, c'est trop. Madame Plemeure reste un long moment face à moi. Elle veut me prendre par la main pour me faire rentrer. Je la pique avec un crayon pointu. Elle part, furieuse.

« Madame Plemeure, je vous prie de m'excuser. » L'idiote trône derrière son bureau, un pansement à la main gauche. Elle est allée se plaindre auprès de Pierre. Pierre s'est contenté de me dire : « Tu sais ce que tu as à faire. » Silence. « Ce n'est pas drôle, mais il faut le faire. » « Madame Plemeure, je vous prie de m'excuser. » Elle tend la main vers moi pour que je la lui baise. Vraiment, qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour vivre tranquillement, dessiner tranquillement. Et il pleut. Il pluvine, il crachote de la pluie. De la buée. Des nuages comme des ouates d'une gigantesque boîte dans laquelle on ne trouverait jamais le cadeau promis. Je baise la main, et je m'en vais. Ma grand-mère serait devenue comme ça, si elle avait vécu. Et je ne regrette vraiment pas de ne pas l'avoir connue, cette maman de papa qui m'aurait arraché mes crayons de couleur et qui se serait fait piquer les doigts. On a des crayons pointus ou on n'en a pas. La vie, c'est une question de taille-crayon.

Je reviens à mon poste et à mon ami penaud, pataud. Les dessins sont mouillés. Madame Plemeure a replié le parasol et a tout laissé sur la table. Représailles. Les crayons sont couverts de gouttelettes. Mon ami est resté à son poste. gardien de mes biens. Je lève la tête : la porte fenêtre de la chambre de mes parents est entrouverte. Le battant se met à battre. Le vent se lève. Les nuages tourbillonnent. Le vent les aspire. Grande respiration. Inspiration. Le soleil se met à pointer, à percer. Le ciel se dégage. Les montagnes entrent en scène. Toutes parées de lumières avec des costumes de neige tout neufs. Je suis trempé. La pluie a traversé mes vêtements. Bang, bang, le battant de la porte-fenêtre n'en finit pas de battre. Ils ne voient pas ça, eux, là-haut, toujours là-haut, chez eux, dans leur chambre. A bas les robes bleues que j'aime et que mon visage pétrit quand je suis malheureux. Et ça n'arrive pas souvent. On ne se sent malheureux que si l'on a envie de mentir. Je suis trempé, les mains dans les poches de mes culottes courtes. Mon visage dégouline de pluie fine. De la bonne eau qu'il faut lécher du bout de la langue. Madame Plemeure, si elle me regarde encore, doit penser que je tire la langue aux montagnes. Elle se dit « Il est anormal. ce petit, d'ailleurs, il est pâle et il a une grosse tête. » Elle se dit ça dans sa langue naturellement « Grossen truboum drebenne verziel. » C'est vrai, j'ai une grosse tête et je suis pâle. Et j'ai de longs cheveux blonds. Et je suis David. Et je lèche l'eau qui me vient du ciel, et de ses habitants, seigneurs de granit et de glaciers qui m'offrent le spectacle de leur naissance, celle de ce jour. Eblouissante. Je cligne les yeux. Mon ami me lèche les mains. Il me dit « Viens te promener. » Non. Non. Car Elie va arriver.

Midi. Elie. Le voici. Il marche à côté de l'âne. Il est grand, sec, et maigre. Un visage en lame de couteau. Des joues creuses. Des lèvres fines : un trait vigoureux.

Pour bien dessiner, il ne faut pas appuyer. Le crayon blesse vite le papier et le déchire. Le trait appuyé ne veut plus rien dire. Il faut tenir fermement le crayon, et laisser glisser.

Midi ; voici Elie. Je l'ai vu en premier. Je ne quitte pas mon poste. D'une main longue et blanche il caresse la croupe de l'âne. Je ne vois pas ses yeux : il porte un large chapeau de paille sable. Sable. La mer ? Pour bien dessiner, il faut oublier que l'on veut dessiner et il faut se jeter dans l'abîme de la feuille blanche sans penser à ce que les autres pourraient y voir. Pour bien dessiner, il faut regarder sa main, la paume de sa main et se dire qu'elle va guider, dresser des plans graphiques, créer des apparences corrigées par des transparences. « Regardez ces montagnes, dira un jour Elie à Jeanne, un vrai géologue est un poète, il regarde l'apparence et il voit les transparences et les profondeurs. » David ne comprendra pas. Il retiendra seulement « Pierre est un poète. Ah, si Pierre pouvait être un poète. » Mais Pierre marche en premier. Elie est essoufflé. Jeanne a le vertige. Pierre n'écoute pas. Il sait tout. Quel ennui.

La main d'Elie caresse la croupe de l'âne. Lentement. Amicalement. Une main qui frémit. Une main gantée de lumière, éblouissante comme les glaciers qui viennent d'enlever leurs masques de pluies. Des mains blanches, au soleil, caressantes, étrange va-et-vient de la main sur la croupe de la bête.

Pour bien dessiner, il faut s'abandonner sans se poser de questions. Et les gens qui regardent les dessins se posent et posent toujours des questions. Ils doutent de la sincérité de l'auteur et devraient s'interroger sur la leur. David cache ses dessins.

David irait bien frapper à la porte de la chambre de ses parents pour leur annoncer l'arrivée d'Elie. Mais c'est interdit. Il se contente d'essuyer ses crayons (rosée de pluie) et de classer ses dessins (auréoles du ciel, mensonges de la lumière ou bien, franchises du ciel). Voilà.

« Bonjour, Monsieur. » La main blanche me caresse la nuque, soulève mes cheveux blonds et me saisit le cou. A distance. « C'est toi ... David. » « Oui, Monsieur. Pierre et Jeanne dorment. » Elie sourit de mon aplomb. « Alors, il ne faut pas les réveiller, n'est-ce pas ? » « Oui, Monsieur. » Silence. Un autre genre de silence : silence pointu. « Tu leur ressembles beaucoup. » Pointu. « Bonjour, Madame Plemeure. » Celle-là, elle arrive toujours quand il ne faut pas.

La nuit, je me réveille. Mon kiki est devenu un bâton, le mât d'un navire qui brave tout. Moi, je ne pisse pas au lit.

Retour en arrière : j'hésite. Vais-je m'approcher d'Elie. Lui parler. Lui dire que ses amis sont là-haut, chez eux. Ses amis, mes parents et amis. Personnages d'un autre univers. Clos. Là-haut, dans cette chambre qui devient leur château. Et ces couloirs qui sont autant de douves, de remparts et de barricades. Il n'y a pas d'assaut possible. Mon ami le chien se lève. Il me regarde. Il regarde cet étranger qui marche à côté de son âne, l'ânier qui mâchonne une branche de sureau, et l'autre âne derrière tout ce beau monde, qui transporte les bagages : deux sacs de cuir fripé, ridé, décoloré. Et un ruck-sack, un autre, d'un vert délavé. L'âne qui transporte les bagages marche tout seul, tête basse. Il connaît le chemin. Les préposés aux bagages n'ont jamais besoin de guides. On les laisse seuls. Salut, Elie, monsieur sec, l'ami, j'espère que vous n'avez pas oublié la clé du château. Il doit bien y avoir des souterrains qui débouchent dans les plaines, au milieu d'un champ de blé. Un chêne. Un point d'eau. Un fourré. On croit à un accident du paysage, à un signe de la terre qui voudrait se grandir à l'ombre du château fort, à l'horizon, à flanc de coteau, méandres d'un fleuve qui s'encastre brusquement dans la plaine, crée des accidents pour mieux dévaler vers la mer. Je n'ai pas vu la mer ? Qu'est-ce que la mer ? C'est plat. Une histoire d'ombrelles, de robes blanches et de

tournois de tennis à Saint-Adresse qui m'a l'air bien ennuyeuse. Salut, Elie. Je vous prie d'excuser, vous, Monsieur-joues-creuses-et-visage-pâle, je vous prie d'excuser le fait que je vais rougir en vous parlant, baisser les yeux en vous parlant. Je vous prie d'excuser l'audace de ma trahison. Avez-vous la clé de ce château dans lequel on m'interdit de pénétrer? Moi, fils de Seigneurs. Vous me direz que tous les enfants sont tous des fils de Seigneurs qui cherchent des clés. Facile, facile. Et pourtant. Vous savez que moi, moi David, le gosse à la grosse tête qui cache toujours ses dessins, je ne m'arrêterai pas en chemin. Je trouverai la passe, l'entrée secrète, le couloir profond, et je ferai sauter les portes de plomb s'il le faut, et je piétinerai les grilles qui protègent la superbe des personnages de ma vie. C'est beau, dit comme ça. Mais c'est. Et ce « mais » est restrictif, je le sais. Les belles histoires sont toujours très simples. Et quand on ne les aime pas, on dit qu'elles ne sont que chant de Narcisse. Quel imbécile, celui-là. Je ne me regarde pas, moi : je vous regarde. Je viendrai vous parler. Vous. Je vous vouvoie. Je me laisse emporter par le vent des mots. Salut, Elie, je vous offre une montagne toute neuve. Une montagne qui vient de faire sa toilette du matin. Elle se devait d'être belle pour votre arrivée. Vous, le monsieur-tronc, le monsieur-chêne, le monsieur planté, solide, et je sens vos longues mains saisir ma nuque, me serrer contre vous. Je peux détailler l'empreinte de chacun de vos doigts longs, ces branchages, cet arbre qui m'écrase et j'entends votre coeur battre. Tac, tac, un bruit sourd. Un bruit sombre, régulier et apaisant. C'était qui, Joseph X ? Parlez-moi de son chapeau ? Parlez-moi de son jardin du temps où le lierre n'avait pas encore envahi les murs ? Dites-moi un mot, un seul, et je serai sauvé. Parlez-moi de Joseph X, le papa de mon papa, que je n'ai pas connu. Vous a-t-il donné un message pour moi ?

Dessiner, c'est encercler les châteaux. Stratégie de l'assaut final. Et plus je dessine, plus je m'éloigne. Plus les dessins deviennent simples et sauvages. De moins en moins de traits, de plus en plus de taches. Je réponds à l'invitation des ombres et des lumières. Je m'éloigne mais tant pis. Je m'abandonne. Chaque dessin devient l'avant-propos d'un avant-propos. C'est ainsi et ainsi seulement que l'on s'achève. J'ai compris que pour fuir le château, il fallait lui faire face. « Ils sont là-haut. » Et je montre du doigt la porte-fenêtre et le battant qui fait bang bang, et le coeur du monsieur sec qui fait tac, tac. Deux rythmes qui ne s'accordent pas : je vis.

Habillé, je me sens encore nu. Sous mes vêtements je suis nu. Etrange sentiment que rien ne peut étayer. Rien. Si ce n'est cette joie vraie de n'appartenir encore à rien ni à personne. Sept ans, mais oui, j'ai sept ans. Et j'en sais des choses, à mon âge. Et je n'en saurai jamais autant. Et je ne verrai plus jamais le monde tel qu'il est. Sept ans, mais oui, j'ai sept ans, j'écoute, j'observe, j'offre: on me rejette. On ne m'écoute pas. Et je parle le langage du château pour que vous me compreniez. Vous, le Monsieur Sec ou bien toi Mon Ami le chien. Etranges majuscules de la vie. A Saas Fee⁸, on fauche l'herbe pour qu'elle pousse de plus belle. On abat les arbres trop vieux pour que les plus jeunes puissent se tendre vers la lumière, se tenir debout. Immense curiosité de la nature. Un jour, moi aussi, je serai premier de cordée, et je prendrai la montagne dans mes bras, en premier. Et derrière moi, je le sais déjà, je le vois déjà, il n'y aura personne. Un chien peut-être. Un autre. Qui n'aime pas les bêtes n'aime pas les humains. Mais non, mais non. Qui aime les bêtes ne peut plus aimer les humains, car les bêtes sont plus humaines que les humains. Elles se contentent d'observer, d'écouter, elles posent des questions, mais du regard seulement. Et leur présence est franche, fidèle et frôle la perfection. Il faut savoir la mériter. L'écouter. L'observer. Et à son tour, ne pas poser de questions. Allons, allons, je suis une bête, un chien, le berger du ciel, le gardien des prairies qui repousseront et reverdiront de plus belle. Et les fées de Saas Fee ne sont que des bigotes et des menteuses, des copines à Madame Plemeure, des ratonnes morbides qui vivent sous les

⁸ En Valais également.

combles de l'Hôtel-Chalet, volets fermés. Et les Fous, dans les cuisines, devraient une fois pour toutes empoisonner tout ce beau monde qui s'habille pour ne pas se sentir nu. Tout ce beau monde qui a peur de la nudité. Moi, habillé, je suis encore nu. Elie me voit nu. Je le sais. « Eh bien, nous allons attendre Pierre et Jeanne ensemble, veux-tu ? »

Ensemble. « Est-ce ton chien, David ? » Je souris. « Comment s'appelle-t-il ? » « Il s'appelle Tu. » Elie sourit à son tour.

Ensemble. Madame Plemeure s'est éloignée. J'ai gagné. Elie a été fort courtois et poli. Madame Plemeure croisait les mains sur son corsage de soie noire, mettant bien en évidence son pansement. De quelle monnaie use-t-elle? Tu se tenait à distance. Elie tendait le bras droit en avant, A Madame Plemeure, se courbant, se cassant en deux, à distance également. Et son sourire n'était que plaqué sur ses lèvres. Et pour mieux tromper cette ennemie, il lui parlait sa langue gutturale. « Strchoumpff » et la suite. Un oiseau viendra-t-il se poser sur le rebord du chapeau de paille sable du monsieur-ami qui vient d'arriver? Je l'attends. Je regarde. Un oiseau noir. Un choucas. Avec un bec jaune, pointu. Comme pour Joseph X, le papa de papa.

C'est David, le temps d'une guerre. Evolène! Elie regarde l'enfant, les jambes blanches, les taches de mercure au chrome aux genoux, les égratignures sur le dos de ses mains et sur la joue gauche. L'enfant aux yeux bleus et aux cheveux blonds. En frontispice de son premier cahier calligraphié, Joseph X avait collé une photo, une seule : une photo de lui en jeune hussard blond, aux yeux bleus. 1870. Quel âge avait-il au moment de cette défaite ? Joseph X avait écrit : « Cette défaite faite pour mieux écouter le monde : je l'écoute, je ne l'ai pas très bien comprise. J'observe. Je n'ai pas très bien transcrit. Mon nom est X, Joseph X. Voici la ballade de ma vie. Je dédie cet « impossible » à mon fils Pierre, à Séverine Guégan qui me donna ce fils et qui en mourut. Je donne cet « impossible » à Elie, mon ami, qui me fit boire le vin de l'Aigle et qui me fit croire un jour à la vanité illusoire des Gares d'Arrivée et des Hôtels Terminus. En Suisse. Oui, à mon fils Pierre qui usurpa devant moi la place de lecteur de l'Histoire du Soldat⁹ qui revenait à Elie. C'était à Evolène, n'est-ce pas? Le plus beau et le plus court poème de ma vie: Evolène. Un mot qui dit tout. Un nom qui indique tout. Je n'ai rien d'autre à dire. Je suis indigne de l'insigne d'Ami des Belles-Lettres que vous m'avez décerné, ou bien alors le seul vraiment digne de cette couronne. Ecoutez le chant du poète : « Fuir, là-bas fuir ! Je sens que les oiseaux sont ivres, D'être parmi l'écume inconnue et les cieux. »¹⁰ Que cette photo de moi, Joseph X, hussard de trente ans, vous dise le vrai poème de ma vie, celui d'un seul regard : la vanité des guerres et la vanité des victoires. Et la vanité de toutes les conquêtes, de toutes les escalades : il n'y a que l'instant, triomphant. Et un perpétuel inachèvement. Voici le tombeau de ma vie. Plus ouvert que le ciel lorsqu'il écarte les nuages pour voir ce qui se passe en bas. « Les oiseaux sont ivres, D'être parmi l'écume inconnue et les cieux. » Moi, je regarde là-haut. Joseph X. »

Madame Plemeure a apporté une chaise « de l'intérieur ». Mon ami Tu se tient à distance. « Va-t'en ! » Elle lui parle en français maintenant. Agression. Et si je brandissais un crayon pointu. Et si je la blessais de nouveau. Elle deviendrait un gigantesque pansement ambulante. Et je lui blesserais les jambes. On la pousserait dans un fauteuil à roulettes.

Mais oui Elie, c'est bien David. Petit-fils de hussard. Petit bonhomme qui a grandi, réceptacle du temps : condamnation. Elie se sent condamné. Blessé. Mercure au chrome. Voici le petit

⁹ Œuvre de Charles-Ferdinand Ramuz, mis en musique par Igor Stravinski. Elie Gagnebin en sera le récitant.

¹⁰ Poème de Stéphane Mallarmé intitulé, *Brise marine*.

gosse et son ami Tu. Après la présentation de Jeanne, voici la présentation de David. Huit ans plus tard. Le temps d'une guerre. Une autre guerre. Jeanne et David : les propriétés de Pierre.

Guerre ? Quel drôle de mot. L'absence de guerre, c'est la balade d'hier. Les silences. Le Lac Bleu. L'absence de guerre : c'est aujourd'hui, ce monsieur Elie qui m'observe sans rien dire. Il ne sourit plus. Il s'est assis sur la « chaise de l'intérieur ». Et moi, je me suis assis dans l'herbe mouillée, face à lui, par terre, en tailleur, les mains sur les blessures de mes genoux. Je tourne le dos aux montagnes. Lui fait face. Nous attendons.

Il veut me poser des questions. Mais il ne le fait pas. Il voudrait voir mes dessins, mais il ne le demande pas. Je me tiens droit. Tout droit. Ensemble. Une guerre remplace une autre guerre. Il n'y a que Séverine Guégan qui n'en ait jamais connu aucune. Joseph X avait déjà des cheveux blancs quand il l'épousa. Elle était jeune fille, jeune, très jeune, tellement plus jeune que lui. Elle écrivait, elle aussi. Des sonnets. Elle n'aimait pas les bêtes. Elle aimait les fleurs. Les fleurs séchées, les herbiers. Et Joseph la moquait: « Votre herbier n'est qu'un cercueil. » Et il l'embrassait d'une même confiance pour se faire pardonner : elle était enceinte. Belle comme une rose qui va perdre tous ses pétales d'un coup, d'un instant. Un bel instant, un matin. La lumière se pose sur le piano désaccordé. La fleur s'abandonne. Si vite. Juste le temps de donner le meilleur de sa beauté. Le plus diapré. Un fils. Un fils pour un jeune vieillard, ancien hussard, qui « ferait la guerre de 14-18 » au fond d'un ministère, au fond d'un bureau, cachant dans le tiroir central d'une table sombre des feuillets minutieusement coupés au carre portant les signes et les hiéroglyphes d'un art. Tout un art. Il n'y a que Séverine Guégan qui n'ait pas connu de guerre. Elie avait renoncé au projet d'une biographie de son ami Joseph X. Le vrai testament de Joseph X était son fils Pierre. Et aujourd'hui, David. Petit soldat. a »Tu n'as pas froid? » « Non. Je suis très bien. Je vous regarde. » Silence. « L'herbe est mouillée mais cela n'a aucune importance. Je vous regarde. » L'enfant sourit. Il hausse les épaules en souriant. Sept ans.

Elie croise les bras, mains à plat sur sa poitrine. Il est en nage, essoufflé encore. Il renverse son visage très légèrement en arrière. David peut voir ses yeux que le rebord du chapeau ne plonge plus dans l'ombre. Le regard d'Elie, au soleil. Le monsieur sec a aussi deux yeux bleus, deux lucarnes ouvertes en permanence sur le ciel avec des vols d'oiseaux fous. Comme le temps passe ! Elie sent dans son dos la plaie profonde qui le ronge. S'il avait le bras assez long il pourrait y plonger la main et soulager sa douleur, la caresser. La première opération chirurgicale n'a fait que prolonger l'agonie. L'enfant le regarde, c'est fini. Fini. Plus rien ne peut soulager la douleur permanente, lancinante. La convalescence d'une guerre entière fait volte-face. Juste le temps de revoir ses amis et puis bonsoir. Bonsoir, la vie du bellettrien. Adieu les insignes des Académies de Belles-Lettres et les confidences de la nature, plis hercyniens, moraines glaciaires, couloirs d'effondrement, affleurements tertiaires : il n'y a pas de vrai chaos. En fait, la nature a ordonné tout cela. Les mots ne sont que la surface des sentiments. Une rose se fane sur un piano désaccordé. Comment diable cette image a-t-elle pu une fois encore se glisser dans l'esprit d'Elie ? Et comment après tant d'années n'a-t-il pas pu l'oublier, l'effacer de sa mémoire, ce tableau noir ? L'union de Joseph et de Séverine était donc née d'un désaccord, d'une dissonance grinçante, caprice d'une jeune fille qui rêvait de devenir la veuve d'un poète inconnu. Mystérieuse. Habillée de noir. Paradant. Donnant des ordres à la domestique pour qu'elle n'oublie pas de cirer le bureau de Monsieur, des années après la mort de Monsieur. De remplir l'encrier de Monsieur, bien après la mort de Monsieur. Habillant son fils de vêtements taillés dans les manteaux de Monsieur. « Moi aussi je ne montrais jamais mes dessins », dit Elie avec aplomb, essayant d'imiter David. Silence. « Vous aviez raison », répond David.

Des bouffées de chaleur montent des prés. Le soleil roule dans les herbes fraîchement coupées. Des paysannes, hotte sur le dos, quittent le village, grimpent vers la forêt. Une heure sonne au clocher. Un coup, un seul, cristallin, aigu. Un seul coup qui se répercute et joute avec le soleil. Madame Plemeure s'est approchée d'Elie et a dit : « Peut-être pourrais-je aller prévenir vos amis de votre arrivée. » En français. Encore. Pour que je comprenne. Pour que je la pique et la plante du regard. « Je vous remercie, ne les dérangez pas. C'est bientôt l'heure du repas. Ils descendront. » Madame Plemeure s'en va. Dame en noir. Je me lève. Et je me jette dans les bras d'Elie. « Eh bien, allons, allons ! qu'est-ce qui te prend ? » Je me retourne : Tu a disparu. On perd un ami, on en retrouve un autre.

Un dessin, ça se lit en détail, et ça se regarde en bloc. En même temps : c'est tout un art de regarder un dessin. « Tiens, c'est toi, je t'imaginai comme ça. » Et David montre à Elie un dessin tout vert. Une couronne de lierre, un oiseau sur un chapeau et un monsieur qui écrit à une table. Une table sans parasol. Dans un jardin. Un de ces jardins où il fait bon vivre. Malgré tout. Encore. « Tu vois, il n'y a pas de graviers mais une pelouse. C'est chez moi. » Silence. « Mais c'est ton grand-père », remarque Elie.

« Elie ! » Jeanne court comme une petite fille et virevolte dans les bras du Monsieur-sec. Pierre reste un peu en arrière, chaleureux, distant. Puis Elie le prend dans ses bras et les deux hommes s'étreignent. David remarque même que Pierre ferme les yeux. Comme s'il allait pleurer. Des larmes ? Pierre ? Allons ! Le chien est parti. Les parents sont arrivés. Le charme est rompu. David se sent de nouveau tout petit, en dessous de tout ce qui se fait et se dit. Il évolue dans une sorte de strate inférieure qui n'affleurerait plus jamais en aucun lieu, à aucun instant. Le voilà condamné à l'observation muette. L'école. De nouveau l'école. Regarder, toujours regarder. Apprendre.

Deux hommes qui s'étreignent: les épaules se creusent, les visages se penchent, les bras deviennent d'immenses lianes. C'est ce qu'on appelle, je pense, une accolade. Un contact de deux corps, debout, enlacés. Debout pour mieux se voir, se mesurer, se toiser du regard. Les émotions se toisent aussi. Il y a beaucoup de fierté et d'orgueil dans ces corps qui se croisent et s'enchâssent, dans ces regards qui plongent l'un vers l'autre. Encore faut-il être à la hauteur de l'autre. Etre aussi grand que lui, aussi fort que lui. Aussi propriétaire de vie que lui. Quand on prend un enfant dans ses bras, on le broie. On le casse. On le poignarde de deux coups de grands bras qui lui donnent la mesure de sa petitesse. Les regards s'entrechoquent : cela dure une fraction de seconde. Puis Pierre se trahit : il ferme les yeux. Il est ému. Jeanne, heureuse, palpitante, vient de céder Elie à Pierre. Mais Pierre en fermant les yeux lui vole cet instant d'émotion qu'elle ne connut que le temps d'une feuille morte. Un jour. Avant la guerre. Et plus jamais ensuite. Comme si l'émotion était pauvre et bâtarde, vile et absente. « Comme si. » « Comme si. » La vie de Jeanne, les silences de Jeanne sont bâtis avec des « Comme si ». Et il ne s'agit pas de regrets. Il s'agit d'attente. Jeanne est une femme qui attend. Jeanne, heureuse, palpitante, prend David par les épaules. Elle se tient toute roide derrière lui. Souriante. Un sourire figé. Elle attend que les deux hommes se séparent. Elle ne sait pas très bien si Elie va sangloter ou bien rire aux éclats. Rire de joie. Comme ça. Elle attend.

Gongggggg ! Le repas. Bonjour aux Anglais, bonjour aux Anglaises. « Revedoudoudou ? » « Suni-Zentite ? » Les grands ont l'air d'être très contents de ce qu'ils se disent. Courbettes et sourires de commande. « Souris, David, souris. » Je tire la langue. Je hausse les épaules. Oh ! pas trop, juste un peu. Pour pouvoir me dire que j'ai eu le courage de le faire. De ne pas jouer

leurs jeux. Et ça ferme les yeux. Et ça se jalouse. Jeanne me faisait mal quand elle me tenait par les épaules. J'ai cru un instant que les deux hommes allaient s'embrasser sur la bouche.

Le déjeuner ne m'intéresse pas. Les conversations auxquelles je ne participe pas ne m'intéressent pas. Et tout à l'heure, j'ai eu la faiblesse de me jeter dans les bras d'Elie. Et je n'ai pas su attendre. Comme je suis faible ! Je viens de commettre une erreur. Une grave erreur. Je me suis donné comme Pierre, comme Jeanne. Bêtement. Ces effusions ne veulent rien dire. Qui est Elie? Qui est la guerre : une femme qui passe et qui tue ? Et des soldats qui tuent pour elle ? Et des femmes qui mettent au monde des papas, 1913, et qui crèvent dès que la guerre montre le bout du nez ? In memoriam Séverine Guégan. Qui est quoi? Et si je me donne, comme ça, pour un rien, un minable silence de quelques minutes, face à face, je ne saurai jamais rien, je n'apprendrai jamais rien. Dans les bras de quelqu'un d'autre, enfoui dans une pelisse en loden, on ne voit rien, rien. On sent l'autre: c'est tout. On l'entend vibrer : c'est tout. Mais il vous couve, vous dorlote, vous endort. Et le temps passe, l'air absent, se foutant bien du temps qui passe. Lui. Je ne comprends pas très bien les rapports que le temps peut avoir avec lui-même, mais je sais qu'il y a là une franchise, une objectivité dont on doit se faire don à soi-même. Condition de vie. Prendre le temps dans ses mains et le penser, à chaque instant. Qu'est-ce que je fais à cette table de restaurant, en compagnie de ces trois personnes qui parlent en dehors de moi, ailleurs ? Dialogue à trois. Et ils se sourient. Et ils s'aiment. Et ils se baisent les mains et se congratulent. Puis brusquement ils parlent bas, ils parlent grave (on entend alors les éclats de rire british de l'autre table). Ils parlent Joseph X, puis ils parlent clinique, opération, ablation, mort, conscience de la mort, guerre, privation. C'est insupportable. Ils parlent gravement, mais leurs visages sont détendus, heureux, presque souriants. Ils ont seulement opté pour le ton de la confidence. On se penche. On pose la cuillère à soupe à côté de l'assiette à soupe. On souligne un mot d'un geste. On oublie l'enfant qui est là sous prétexte qu'il est libre. Mais oui, je suis là. Moi aussi, j'ai posé la cuillère à soupe à côté de mon assiette à soupe. Je fais un geste de la main gauche vers les montagnes. Oh ! un petit geste, plat sur la table, tout près de l'assiette, ce grand champignon plat. Un signe de l'index. Je montre du doigt la Mort. Elle passe dans le ciel. Transparente, superbe, élancée. Puis elle vient s'asseoir à notre table en bonne sorcière qu'elle est. Inaperçue, souriante, confiante. L'un de nous n'en a plus pour longtemps. Je l'ai vue arriver, la Mort : elle est passée par là, là, et là (suivez mon index) et elle s'est assise derrière Elie, entre le rideau de la fenêtre et la table. Elle fume la pipe. La mort fume la pipe. Je fais une boulette de pain entre le pouce et l'index et je la bombarde. Tac dans l'œil, tac dans la bouche, tac en plein front. La mort est morte, net, sur le coup. Mais non, elle sourit. Elle suit la conversation des trois autres. Elle a même l'air de comprendre ce qu'ils disent. De temps en temps, elle avale une bouffée de fumée en suçant du bout des lèvres l'embout de la pipe. Ça doit certainement vouloir dire quelque chose, ces mouvements labiaux. Cette manière de sucer et de lécher légèrement le bout de la pipe. D'avalier la fumée et de rejeter le visage en arrière : expirer. L'enfance est donc une compagnie bien insupportable. Il ne faut pas sauter un mot. L'enfance voit la mort de face. Cruelle. Buccale. Implacable. Sorcière et star de film muet. Elie écoute ce qui se dit. Elle sait écouter, elle ! Mais oui, Madame, Madame la mort. Vieille put-oiseau, fausse jeune fille en fleur, prenez place : voulez-vous du sel ? du poivre ? une grande cuillère à soupe pour votre grande bouche ? Une louche ? Car vous mangez la soupe à la louche, la vie à la louche. Quel festin, Madame-transparence et fausse-blancheur. Sur quoi êtes-vous assise? Un baluchon ? Vos ailes repliées ? Ne perdez surtout pas votre sac à main plein de carnets de rendez-vous ? Vous avez tellement de rendez-vous, vous, tellement de gens à voir. Quelle corvée. Quelle joie. Vous avez des frais de représentation pour ça; on vous paie des robes, pour ça. Le Rectorat de l'International Physicians Association a bien offert une robe neuve à Jeanne, une robe et une étole de renard argenté, pour le grand Bal de la Session de réouverture

célébrant la Libération. Il y a deux mois, trois mois environ. Et Jeanne disait avec mépris en se regardant dans le miroir de sa chambre : « Je suis déguisée. Déguisée. » Pierre la regardait. Pas de question. Un sourire légèrement narquois. Mi-moquerie, mi-fierté d'avoir une femme « belle comme ça ». Propriétaire de cette vallée de nuages.

Restaurant: un signe de l'index et la Mort se sent visée, dévisagée. Elle m'observe durement. Elle croit que je vais baisser les yeux. « Tu ne manges pas », dit la voix lointaine de Jeanne. Je hausse les épaules. Entre eux et moi, le coude de mon bras droit, posé sur la table, forme rempart (c'est interdit) ainsi que mon visage soutenu par l'avant-bras, tourné vers la fenêtre. Quel culot, la gardienne de fenêtre, cette dame-pipi de la mort est venue à cette table de quatre où il n'y a pas de place pour cinq. Mais elle a l'air d'avoir l'habitude. Il faudra que j'en parle la nuit prochaine aux prisonniers de la montagne. Il y a peut-être un marché à conclure avec elle pour briser le Lac Bleu, ouvrir le Refuge, sauver définitivement. Ou condamner définitivement. Mais faire quelque chose de définitif. Un mot en if. Un mot tranchant. Un mot-poignard. La dame qui est assise en face de moi rit en découvrant toutes ses dents. Des dents en or, terribles; des dents comme celles de Monsieur Césari, au Collège, à la consigne du jeudi matin. Des dents de requin. Un lingot de dents. Une bouche entièrement refaite. Monsieur Césari a eu un grave accident. La Mort a eu un grave accident, elle aussi. On ne le dit pas mais elle a été entièrement refaite. Tout est faux. Faux. Et elle continue à donner des baisers, les derniers; à fumer la pipe, les dernières bouffées. Vraiment dès que j'entre dans cet Hôtel de Fous, je ne m'aime plus. Ma conduite est dictée. Mon esprit blessé. Les visions de toutes sortes s'entrechoquent et se télescopent. Je ne m'appartiens plus. Je deviens l'esclave de la Mort qu'ils ne voient pas; l'esclave des habitudes, bonjour ! bonjour ! vérizunitoudai ! Cet Hôtel de Fous me salit. Vivement que le déjeuner soit terminé : j'irai me baigner, dehors, dans la lumière. Et les trois autres parlent, parlent. Pour les laisser tranquilles, je mange, lentement, je mâche chaque bouchée consciencieusement, tête penchée vers la fenêtre du bel ailleurs, coude toujours posé sur la table entre eux et moi. Jeanne n'a même plus à me rappeler à l'ordre. Ils parlent grave. ils parlent gai. Ils parlent. Et je ne comprends plus. Je ne veux plus comprendre. Je veux être seul. Je veux être heureux.

« Tu ! » Je fais le tour de l'Hôtel. Il n'est pas là. « Tu ! Tu ! » Cri aigu. Soleil d'après-midi, paille tendre, fenaisons. Les femmes, en bordure de la forêt, font voler l'herbe coupée. Elles chantent. Une plainte monocorde, morne et distante. Un chant qui ne fait pas vibrer l'air, un chant qui ne se répand pas, ne s'amplifie pas. Un chant grave et heureux que l'on entend de loin, très loin. Un chant qui reste sur place. stable, honnête, enraciné. Brut. « Tu ! » Mon ami a disparu. Où est mon ami ? « Tu ! TU ! » Un homme, à la porte des cuisines de l'Hôtel. me fait signe de ne pas faire de bruit: c'est l'heure de la sieste. J'envoie de grands coups de pied dans l'herbe. J'enfonce mes poings au fond de mes poches. Fort. Très fort. A les faire crever. Crac ! plus de poches, ma peau. Ce coin de mon corps où tout se sépare en deux, s'ouvre et s'offre. Carrefour. C'est bon : je tuerai tout le monde. Tous. Et eux trois en premier.

Je retrouverai mon ami Tu. Et il m'aidera à creuser les trous, à enterrer les cadavres punis. Il fera comme les lapins, pattes avant : scratch, scratch, vite-fait-bien-fait. Terrier : lucarne de mort avec vue imprenable sur les prisonniers d'en bas. Les autres. Ceux que l'on fait semblant d'oublier.

Personne ne meurt. Personne. Ce n'est pas possible. La mort n'est qu'un autre sommeil. Et ils me racontent tous des histoires. Ils disent « c'est fini, le coeur s'arrête ». Ce n'est pas possible. La Terre tourne sur elle-même, il y a le matin, l'après-midi, le soir et la nuit, puis de nouveau le matin, l'après-midi : c'est la vie. Rien ne peut l'arrêter. Qu'est-ce que ça veut dire : finir ? Le

repas est terminé : voici le soleil et les prés. La nuit tombée: il faudra rêver. Le sapin déraciné m'attendra, avec ses fraises sauvages provision de voyage et son serpent: le danger, le risque qu'il faut toujours emporter avec soi. Epreuve du voyage. Vérité.

La voilà, mon histoire, tout entière dans cet herbier de mots. Fleurs fanées, fleurs séchées. Joseph X peut bien rigoler de Séverine et de ses collections en bas, là où on l'a enfermé. Avec ses chapeaux et le souvenir d'une oeuvre inachevée. Et du fond du Lac Bleu, il était le premier à regarder son fils, et la femme de son fils, et le fils de son fils, cet inconnu. Il était là, vieillard gâteux-gâteaux, au premier rang. Et il disait à ceux qui le portaient pour qu'il voie bien, au plus près : « C'est mon fils ! c'est lui ! je l'ai revu! Il ne dit rien mais il sait que je le regarde. Nous sommes venus une fois, une fois seulement, dans ce Refuge. La veille. La veille de ce jour passé à Evolène » Silence. « Evolène, le plus beau jour de ma vie. »

La voilà, la mort, vaniteuse, menteuse, inexistante. La mort qui ne peut rien contre la vie. La mort qui ne fait qu'imposer une punition. Oh ! pas le genre de punition imposée par Monsieur Césari, le jeudi matin, sous prétexte qu'on a bousculé un professeur ou qu'on a fait le moulin avec les bras, debout, sur un bureau d'écolier. Non. La mort : c'est la punition du dessous. On descend. Et puis c'est tout. Ce n'est pas fini. Rien ne s'arrête. Tout continue. Mais en bas. Au fond. Et plus on est puni, plus on descend « profond ». Et les poètes ne sont que les géologues de cette vérité-là. Ils appellent le peuple du Dedans, toute la force contenue de ce poing qu'est la Terre. Et je suis propriétaire de la Terre. Et le Monde entier m'appartient. Je suis un être humain. Les dents en or de l'ordre ou de la mort ne me font pas peur. Je suis. Je les ai quittés à la fin du repas. Je les ai regardés. J'ai souri. Et je suis parti. A chacun ses rendez-vous.

C'est décidé : je vais les supprimer, les punir. Les pousser dans une crevasse, demain, après-demain, dès que l'occasion se présentera. Un, deux, trois : tous les trois. Ils auront tout le temps qu'ils voudront pour parler ensemble. en bas. Et pour moi je ne me fais pas d'illusion, ça ne changera rien. Ça ne me libérera en rien. Coupé d'eux : je le suis avant, je le serai après. Je veux simplement clarifier la situation. Les crevasses sont là, portes d'entrée de l'autre royaume. Et j'irai leur rendre visite en bas, la nuit autre repas, interminable repas où l'on ne me parle même pas de temps en temps. La nuit, tout est possible.

Debout sur un tabouret, Joseph X regarde par l'un des trous en forme de coeur d'un volet du Refuge. D'autres petits vieux le poussent, le tiennent, le soutiennent. Les voix fusent : « Que voyez-vous, Joseph ? » « Ils sont là? Dites-nous ! » « Je les vois, ils arrivent. Pierre est grand et fort. Un hussard. Un vrai hussard. » « Parlez, Joseph, parlez. » « Je ne veux pas, je ne sais pas. » Les mains s'esquivent. Joseph X trébuche. « Non, ne faites pas cela. » Rires des hommes, rires des femmes, rires de la communauté du Bas. « Dépêchez-vous, nous n'avons pas le droit de rester ici. » On pousse Joseph X, il grimpe et s'agrippe à la fenêtre, nettoie la vitre du revers de son manteau noir pour mieux voir. Il souffle : wvvvvouah, et la buée essuyée, c'est son fils qu'il revoit, torse nu. Il embrasse cette femme brune. Solide. Plantureuse. « Parlez, Joseph. » Il la prend dans ses bras. Il l'embrasse. Dans le cou. Puis sur les lèvres. Le petit garçon, David, c'est David, fait le tour du lac avec un chien. Il donne des coups de pied dans les pierres. Il nous voit. Il essaie de nous voir. Il nous parle. L'entendez-vous ? » Rires francs, brutaux. « Non, non, je ne me trompe pas. Il s'approche du Lac, il essaie de nous regarder. David ! David, je suis là. » Rires. « Laissez-moi descendre. Vous vous moquez de moi. » Voilà le troupeau des manteaux noirs et des cache-col de laine pour ne pas attraper froid, en Bas, dans tous ces corridors, ces couloirs et ces salles qui n'en finissent pas. Un peu de lumière et beaucoup de nuit, voilà le programme de toute une vie, une vie qui n'en finit pas. On essaie de reconforter Joseph X. On lui fait remarquer qu'il a fait beaucoup de

chemin et de sacrifices pour pouvoir revoir son fils. « Il allait revenir au Refuge, je le savais. » « Allons, Joseph, nous ne rirons plus, c'est promis. Mais regardez, regardez pour nous. Vous seul pouvez voir ce qui vous appartient. » « M'appartient ? » Ils poussent le bonhomme de nouveau après avoir longuement parlementé. Joseph approche son visage très près de la vitre, juste en face du mur de lumière de l'autre côté: et c'est l'oeil de Pierre qu'il voit, le regard flou d'un homme qui ne voit rien, qui cherche à voir et ne voit que du noir. « Pierre ! Pierre ! Je suis là ! là ! » Silence. « Il est là, derrière le volet, il regarde. Il ne me voit pas. Pierre ! » La voix de Joseph X se fait douce, très légèrement plaintive. Les mains de Joseph X, à plat sur la vitre, essaient de saisir cette transparence.

« Cette histoire est vraie. » Une nuit, Joseph X a dit à David : « Ceux qui ne la croiront pas sont ceux qui ne savent pas voir sans poser de questions. L'amour est une évidence qui ne supporte pas les points d'interrogation. Tout juste la ponctuation. Et encore les regards ne sont que des lambeaux de phrases qui ne verront jamais le jour, l'encre, la feuille et la forme. Tout ce que j'aimais. »

Pierre, Elie et Jeanne prennent le café sur la terrasse. David fait le tour de l'hôtel une fois, deux fois. Et à chaque fois un tour plus large, plus rapide : il encercle. Il circonscrit. Quatre fois, cinq fois, il lui faut maintenant escalader les murets qui cloisonnent les prés, trébucher dans les fossés d'herbes folles et épineuses, croquer une mûre noire en passant. Courir, perdre haleine. Surveiller au centre des cercles concentriques de cette balade les trois personnes qui se parlent mais ne lui parlent pas. David s'arrête. Tire son couteau de la poche. Sort la grande lame. Et plante le couteau dans l'herbe tendre, la terre tendre. Une fois encore, le soleil bascule à l'horizon. Le chien n'est pas revenu. Madame Plemeure vient servir du thé, et des gâteaux secs. Elle tend même quelque chose à Elie qui doit être son manteau de loden. Il fait froid. Très vite. Très froid. David frissonne. Et de nouveau plante le couteau dans la terre. D'un coup d'un seul, violemment. Comme si cette violence devait lui réchauffer le coeur et le corps. Joseph X lui dira en rêve à la fin de la nuit, à l'heure où Jeanne frappera à la porte sans entrer, Joseph X lui dira « en poignardant la terre, ce n'est pas eux que tu poignardais, mais moi. Des millions de moi qui comme moi attendent la fin de cette punition ». Soupier. Caresse de la main-oreiller. « Je voudrais tant que tu me comprennes. » David se réveille brutalement. Jeanne dira derrière la porte de la chambre-royaume : « David, il fait beau. Habille-toi vite. Nous partons en balade. »

D'une chambre à l'autre. Jeanne vient de quitter celle de Pierre. N'est pas entrée dans celle de David. Elle revient maintenant dans la première. Laquelle est sa chambre ? A qui appartient-elle, elle ? Et que faisait David, où était David, hier, pendant tout ce temps où ils étaient restés tous trois sur la terrasse, au moment où le soleil se couchait derrière les montagnes ? Elle n'écoutait plus ce que les deux hommes se disaient. Elle avait peur pour David, n'osait pas l'avouer et se l'avouer. Par deux fois, elle se sentit blessée, comme si une arme venait de très loin se planter en elle : ils avaient tous trois oublié David. « Il joue, il est heureux », disait Pierre, à la cantonade. D'une chambre à l'autre ! Servile : voilà Pierre, de nouveau. Il est debout devant la table de toilette. Il verse de l'eau dans un bol. Il va se raser. Jeanne se tient contre la porte qu'elle vient de refermer. Mains à plat sur le bois. Du bout du doigt, elle caresse sa chemise de nuit. Batiste : la seule chose qu'elle ait sauvée de son enfance. Et qui était ce Joseph X, qui était-il vraiment, celui dont les deux hommes parlaient hier, sans relâche ? Cette ombre, cet inconnu, ce grand-père mythique, cet autre totem, cet incompris, l'artisan de ce curieux mariage entre un ami bellettrien et un fils physicien, tous deux géologues ? Qui était-il ? Qui était-il donc ? Et l'esprit de Jeanne se met à chanter. Elle ferme les yeux. Elle sourit. Elle se sent à l'écart. Ce sentiment est délicieux. La voici soumise,

dépendante de cette histoire. Suivante et confidente. La voici exactement à sa place : derrière, à l'écart. Elle est là pour le décor. Elle enchaîne les scènes, met au monde David, attend en coulisses pendant la guerre et rentre en scène, toujours derrière, au moment de la tirade des retrouvailles. Et les deux hommes devaient admettre que la seconde guerre mondiale n'avait rien changé au sens de leur vérité, à leurs aspirations et à leurs rêves, étranges catalyseurs de la vie vraie. La guerre, crise de nerfs collective, cruelle, destructrice, absolue en tout, toutes les erreurs, toutes les trahisons et toutes les mythologies des Résistances. Jeanne entendait les deux hommes parler des abus commis dans les deux camps, de l'art désespéré des revanches, de la violence qui viole les esprits les plus honnêtes et les plus pacifistes. Honnêtes ? Jeanne ne comprenait pas très bien ce que les deux hommes accrochaient encore d'actes et de volontés à ce mot, rien qu'un mot, mot-lambeau perdu dans l'esprit d'hommes d'un siècle poignardé. Par deux fois, deux, elle avait, la veille, senti se plonger en elle la souffrance du fils oublié, une après-midi, une seule, sacrifiant aux délices d'une rencontre chicane-à-la-mort qui avait différé de sept ou huit ans son rendez-vous avec Elie, et qui était là hier, encore là, aujourd'hui, impatiente, prête à tout. Jeanne se pare, robe bleue. Elle prend son temps. Elle donne en secret des instructions à Pierre. Pierre se rase. Pierre se coupe de nouveau. Jeanne connaît le scénario. Reprend la scène une nouvelle fois. le battant de la porte-fenêtre fait claquer de cinéma : superproduction d'un amour fou et raisonnable, raisonné ; chef-d'oeuvre des amours-esclaves. Un amour : Jeanne essuie le sang. Pose son visage sur l'épaule nue de Pierre qui, immobile, rasoir en l'air, regarde Jeanne dans le miroir jauni, piqué : photo jaunie, album de leur présent, désir continu, inespéré. Et la mort arpente les couloirs de l'Hôtel sur la pointe des pieds, toute prête pour l'excursion de la journée : elle va réveiller Elie. Elle ne le trouvera pas dans sa chambre. Il est descendu il y a deux heures déjà, sur la terrasse : le jour se levait, le ciel, comme un bouclier métallique se mettait lentement à scintiller. Galop lointain de la nuit, chevaliers d'orient, fracas de l'ombre qui coule dans la vallée, évier de noirceur : buanderie des hommes et des usines. Et Elie s'interrogeait sur l'intransigeance de sa pureté, la pureté de ses aspirations et de ses rêves vécus, au grand jour. Voici David. Il me dit bonjour, de très loin. Au dîner, hier soir, aussi, il ne disait rien. Il avait refusé d'embrasser ses parents et de lui tendre la main. David fait le tour de l'Hôtel. Il appelle son chien. D'une voix douce. Un murmure. Puis, l'enfant réapparaît de l'autre côté de l'Hôtel. Il baisse la tête. Il a les mains dans les poches. Il s'arrête. Immobile, il regarde le ciel. Il entend le soleil et ses lanciers qui s'attaquent à l'autre versant de la montagne. Il ferme les yeux. Il sourit. Ce sourire est son bouclier. Le jour se lève de toutes parts.

Le café est amer. Les pains frais sont encore tièdes. Madame Plemeure comme d'habitude est de fort mauvaise humeur. C'est la servante bossue, aujourd'hui, qui nous sert. On murmure que la servante des premiers jours a déjà rendu son tablier. « C'était la soeur de l'ânier, elle va se marier. » Quelle importance : le jour commence sur de drôles de confidences. Elie m'observe, s'interroge à mon sujet. Je brave son regard. Je souris. Je me dissimule derrière un sourire dont ils m'ont enseigné les vertus irrésistibles : défense d'entrer. Et derrière mon sourire, je complote. J'ai une grosse chose dure dans la poche gauche de ma culotte: mon couteau. La poche droite, elle, est déchirée. Comme ça, je peux me toucher. Les vrais hommes se touchent tout le temps. Ça se voit. C'est un signe. Et je suis un homme, moi, un vrai. Et j'ai tout pour vaincre. Tout.

Le café amer, c'est la nuit creuse, la nuit sans rêve, le rien. Le café amer me prend à la gorge et me tarabuste : je n'ai pas envie de ne pas vivre. Le café amer est un poison. Il vous tapisse de noir, et vous empêche de vivre et de voir. Je ne le boirai pas. « Un peu de lait, David. » « Non, merci. » « Alors, un peu plus de sucre. » « Merci, Jeanne, merci. » « Je ne comprends pas. Tu ne veux pas boire ton café », murmure Jeanne. Silence. « Ne lui pose pas de

question », ordonne Pierre. Et il demande à Elie qui recevra le prochain insigne de son Académie de Belles-Lettres. Il est question d'un Roumain qui manie diaboliquement la langue française. Diaboliquement ! Je quitte la table.

Il y avait un couvert vide en face de moi. Et c'était terrible. Il y a quelqu'un en face de moi, désormais. Et c'est encore plus terrible. Et ce quelqu'un me dévisage, essaie de me parler. Il me glisse quelques confidences, quelques questions du regard. Je ne me pardonnerai jamais assez mon premier élan. Ce don spontané. Mon ami Tu a très bien compris, lui. Il est parti. Parti. Je jouais leur jeu. Tu a toujours tout compris.

Qui parle, qui ? Dans la vie, qui dit « je », qui dit « il », qui sait quoi des autres ou de lui-même ? Il n'y a en fait de vanité que dans le refus des évidences, des visions de la vie, franches, telles quelles. Vraiment telles quelles. Sans les armatures de béton de la littérature blockhaus. Et nous sommes toujours à nous regarder nous-mêmes, que nous l'admettions ou ne l'admettions pas, et un roman n'est que la compagnie de l'enfant que nous sommes et que nous resterons, rejeté, face à la vie, pour une vie entière, face à la vie, en train de se demander comment prendre dans ses bras cette immense chose. Comme s'il fallait que David emportât avec lui ces montagnes qui se dénudent et se parent pour l'arrivée de leur berger de lumière et de profondeurs : Elie. Comme cela est bien dit. Comme cela est mal dit. Mais cela est dit.

Salut, matin. Salut. Troisième jour. Ciel pur. Ciel tranchant. Grand couteau du ciel. Epée de lumière, nous allons grimper vers toi. Et je respire. Et je m'enivre à l'idée de tout ce que nous allons entreprendre : la marche, pas à pas la conquête d'un obstacle, puis d'un espace. Le calcul des respirations, leur rythme, et le silence des haltes, quand tout le monde se regarde, se mesure, se réjouit. Salut, réalité enivrante, froidure grisante de l'air de la nuit que le soleil vainqueur va chasser à l'ombre, dans la vallée. Le voici, le Général du Jour, triomphant, Hannibal et ses éléphants (je connais bien l'Histoire, disons qu'il se serait perdu du côté du Cervin). Et les autres, les trois autres, sont encore « dedans ». Ils parlent. Ils perdent du temps. Ils ne viennent même pas voir ça. Le grand cirque de nos montagnes dresse sa tente de ciel bleu, son décor de pics et de glaciers, le grand théâtre de notre journée. Un jour : quel trésor ! Voici mon trésor. Je tends un bras en avant. Le soleil m'éblouit. « Sorry. » Les Anglais passent à côté de moi. Je suis sur le pas de la porte de l'Hôtel, mon ruck-sack entre les deux jambes, cartable de l'été, et je défie le géant de lumière, le fleuve de transparences, les silences qui m'attendent là-haut, plus haut, quand le village, derrière nous, se détachera définitivement de nous. A ce moment précis où la montagne se livre, dépouillée de tout, nue. Sauvage. Verticale. Symbole même de mon inspiration et de mes aspirations. Mon imagination : pauvre art lyrique. C'est bon pour les pauvres, ça, Madame.

Madame Plemeure s'est fait un pansement tout propre. Elle se tient debout, à côté de moi, sans rien dire. Mais je sais qu'elle est là pour me le faire remarquer, m'en faire le reproche. Et si je la poussais dans une crevasse, elle aussi, la crevasse la cracherait. Et si je l'enfermais dans le Refuge, le Refuge la chasserait ou bien Joseph X assassinerait cette faiseuse d'ordre, cette gérante de la mort, cette aspirateur-ponceuse-cireuse de la vie. Personne n'en veut, j'en suis sûr. Partout où elle passe, la vie trépassé. Effacée. Shlipp. Oui. Elle fait, en parlant, un bruit de chiffon à poussière sur une vitre usée à force d'être nettoyée. Un bruit grinçant. Crissant. Elle vient me montrer son pansement neuf. Pour qui me prend-elle ! Je ne suis qu'un enfant, moi, Madame. Laissez-moi tranquille. Retournez à votre bureau, à vos clés, et à vos employées bossues. Et laissez-moi seul, avec la montagne. Mon alliée. Ensemble, nous allons tuer. Punir. Et vous ne le savez pas. Il y a, dans ma tête, une ruche de frelons prêts à la bagarre. BZZZZZZZZZZZZZ !

Je dessinerai ça, un jour. Vu de l'intérieur. Les frelons prêts à l'attaque.

Poche gauche : c'est un couteau à treize lames. Quand toutes les lames sont défaites, le couteau ressemble à une araignée, avec de grosses pattes, et de petites pattes, des pattes pointues et des pattes larges, écrasées, plates et rutilantes. Une araignée qui aurait poussé un peu dans tous les sens, n'importe comment. Et qui taillerait n'importe comment. Et qui tuerait n'importe quoi, n'importe comment. Un cadeau de mes parents, acheté dans le premier magasin après la frontière ! Libération ! Les parents vous donnent la vie, une arme qui se retourne toujours contre eux. Elie se pose des questions : « Jeanne, vous me paraissez inquiète. » Jeanne sourit. Pierre la prend par les mains, sur la table. Pierre s'empare des mains de Jeanne, comme s'il avait peur de l'entendre parler, dire quelque chose comme une confiance, un aveu. L'esclave ne dira rien. Les mains de Jeanne sont prises dans les menottes des mains de l'amant de septembre. Une feuille morte sur une épaule dans une main qui froisse la feuille comme une dernière lettre d'amour, un premier instant d'amour: un baiser donné puis échangé passant d'une bouche à l'autre, d'une lèvre à l'autre, étrange contact de la vie, que la nuit enveloppe. emporte, enveloppera, emportera. Et le temps passera sur ce texte des lèvres. Les amants qui s'aiment ne ferment pas les yeux: ils se regardent. Et parfois même ils louchent : texte convergent. « Jeanne, parlez-moi de David. » Pierre sourit. Jeanne baisse les yeux. « Cette question vous importune. Eh bien, Pierre, parlez-moi de votre fils. » Pierre libère les mains de Jeanne. Tous deux s'observent. Elie les interroge du regard. « C'est un drôle de bonhomme », avoue Pierre. Silence. « Mais Jeanne et moi, nous avons confiance en lui. Il ne vit pas avec nous, mais à côté de nous. » « Vous le voulez ainsi. » « Oui, Elie, oui. » « Pourquoi ? » « Je n'ai rien à lui donner. Nous n'avons rien à lui donner. Que notre amour. Et notre amour le rejette. C'est évident. Et un drame se prépare. Nous pouvons vous le dire : Jeanne attend un enfant. Notre enfant de la Libération. (Sourire.) Il y en aura beaucoup comme lui, en France. Une autre génération. » « Parlez-moi de David. Regardez-le, il nous attend, les mains dans les poches, son ruck-sack entre les jambes. Nous le faisons attendre. Et il s'est mis là devant la porte de l'Hôtel car il sait que nous l'observons. » Silence. Pierre sourit. « Oui, notre fils sait tout. Ou plutôt, il saisit tout ce qui passe et se passe devant lui. Apparent. Ou transparent. » « Expliquez- vous. » « Il nous raconte ses rêves. A Jeanne surtout. Un vrai petit géologue de la vie. Il voit ce qui se passe derrière, dessous, au-delà. » « Vous exagérez. » « Non. Nous observons. Il est ainsi. Il ressemble à Joseph X. » Silence. « Mais cette fois il n'écrit plus, il dessine. Et nous n'avons pas le droit de voir ses dessins. » « Qu'allez-vous faire pour lui ? » « Rien. Vous savez qu'il n'y a rien à faire. C'est le moindre risque que nous puissions prendre. Paradoxalement. » « Mais, par exemple, il est couvert de blessures. » « Il joue, Elie, il joue. » « C'est tout ce que vous me répondez ? » « Oui, c'est tout. A moins que Jeanne n'ait changé son opinion. » Silence. « David sait que nous parlons de lui, murmure Jeanne. Ne le faisons plus attendre. »

Insupportables, truquées : toutes les cartes de la vie sont biseautées. Même les honnêtes sont des tricheurs. Et il faut jouer, jouer : gagner ou perdre. peu importe, mais jouer, abattre son jeu, carte après carte, d'année en année, de jour en jour. David attend. « Allons ! »

Le chien était là hier. Il n'est plus là aujourd'hui. Pierre est inquiet. Il va masquer son inquiétude lorsqu'il croise le regard de David. Et David lui dit : « Tu n'est pas là. » Et puis, un instant plus tard, « Tu est parti. Pourquoi ? » Alors, Pierre pousse le bonhomme en avant. Il lui dit : « David, aujourd'hui, c'est toi qui marcheras en premier. Montre-nous le chemin. » « Mais je ne le connais pas. » « Nous allons là, là-haut, tu vois. Et nous empruntons ce chemin. Là. Là. Et là. » David suit le geste de son père, un signe ascendant de la main qui

pointe en fin de course ce plateau basaltique qui, à l'ouest, surplombe la vallée. « Nous allons là. » David regarde son père. D'en bas. Ce géant souriant : hypocrite. « Et tu verras le plus beau glacier du monde. » Hypocrite. « Allons ! »

Je les traîne. Je les tire. Je les emporte. Et là-haut, d'un geste, je les pousserai tous trois. Ils tomberont dans la vallée, sur le capot des voitures. Ils n'auront même pas le droit d'accès au Royaume du Bas. Joseph X ne pourra même pas les accueillir, à l'entrée des égouts de la ville, bras ouverts, les serrer dans sa pelisse noire, leur tendre les vêtements de la nuit, cette nuit qui ne finit pas. Ils auraient eu le temps, tout le temps pour parler de moi. Se soucier de moi, par derrière. Dans cette boîte à malheurs de l'Hôtel, cette boîte pleine de tiroirs que sont les chambres. Tiroirs : discourtoisie. Cloisonnement. Non : ils tomberont, c'est tout. Sur les voitures : c'est tout. Crac. Et adieu. Et moi ? Et moi ? Que ferai-je, sans eux ? Mais je vivrai, voyons. J'ai un couteau : je me défendrai.

La balade : je les distance. Je ralentis. Ils se rapprochent de moi. Puis de nouveau, je reprends mon rythme. Pierre et Elie marchent côte à côte. Lentement. Elie a ramassé un bâton. Je m'éloigne. Puis je m'arrête. Je les observe en contrebas. Jeanne les suit de très près. Pierre semble soucieux de son ami Elie. Je décide une première halte. Nous sommes très loin encore des forêts plus sombres de l'ouest. Nous nous asseyons en rond, dans l'herbe. « Eh bien, dit Elie, reprenons notre souffle, et faisons un jeu. »

Quelqu'un dit un mot. Son voisin de droite dit tout de suite le mot que lui inspire ce premier mot. Et ainsi de suite. Pierre commencera. Puis Elie. Puis Jeanne. Puis moi. Et de nouveau Pierre. Pierre dit - Montagne. - Evolène. - David. - COUTEAU. - Cadeau. - Oiseaux ivres. - Lierre. - GUERRE. - Séparation. - Clinique. - Naissance. - LAC BLEU. (Pierre hésite un instant. Elie lui fait remarquer qu'il ne faut pas s'arrêter. Il me regarde et me fait de la bouche un petit signe de confiance. Il essaie de gagner mon amitié. C'est évident. Il croit que je vais me livrer facilement, comme hier, au risque de perdre tous mes amis. Il fait erreur. Pierre enchaîne ...)

Joseph X. - Chapeau. - Soleil. - HANNIBAL. - Eléphant. - Défense. - Libération. - MENSONGE. - Absence. - Blessure. - Couteau. - VIE ...

(Pierre proteste: on a dit deux fois couteau. On n'a pas le droit. Il en fait vivement le reproche à Jeanne. Elie sourit. « Allons, Pierre, à vous, soyez bon joueur. Il s'interroge « Vie ? » puis il enchaîne de nouveau ...)

Séverine. - Mythe. - Totem. - JE NE SAIS PAS CE QUE C'EST. (Tout le monde rit. Je précise ...)

RIEN. - Eutis. - Ulysse. - Voyage. - FRONTIERE. - Cloison. - Dialogue. - Bonheur. - CHUTE. - Ecume. - Torrent. - Passion. - DESSIN. - Mystère. - Terre. - Toit. - PRISON.

La suite ? La tête me tourne. Je note simple ment que la Terre est le Toit d'une Prison. Je ne me trompais pas.

« Allons ! » Voici la forêt sombre, effondrée, compliquée, enchevêtrée. Certainement la moins visitée et la plus hostile des forêts de Saas Fee. Un Christ en croix à l'embranchement de deux chemins. Il a perdu son bras droit et des lianes le prennent d'assaut. Bras de la Terre qui le supplient. Quelle bassesse! Un peu de dignité, voyons ! Il faudrait nettoyer tout ça. Le bras gauche signale le chemin du Bas. Celui qui se précipite vers la valide, corps profond. Torrent. Il nous reste à prendre le chemin du Haut. Et c'est à moi de faire peur aux serpents. Je siffle pour me donner du courage. Je fais de petits bruits de langue secs et impérieux. Mon pas devient lourd. Mes galoches font rouler des cailloux en contrebas, dans les herbes hautes. J'organise et provoque la fuite des reptiles, ces ennemis. Je n'ose même pas me retourner pour

surveiller la cordée, ma famille. Un instant d'inattention, et l'ennemi prendrait sa revanche. Piquerait. Allons. J'ai chaud. Je dénoue l'anorak et le fais tourner autour de moi, le faisant passer dans mon dos de la main droite à la main gauche. J'ouvre la voie, pour eux. Je suis l'artisan et l'artiste du spectacle radieux qui nous attend là-haut. La forêt est un obstacle que l'on porte en soi. Il faut le surmonter. Gagner ensuite l'escalade, la vraie, cet autre obstacle, hors de soi, qui vous élève, et vous transporte. Nous volerons tout à l'heure comme ces oiseaux ivres, au soleil. Je suis le premier. Suivez-moi. Allons, suivez-moi. Ayez confiance.

Un spectacle radieux. Mais oui. Voici la lumière. Le soleil. Voici le glacier d'Oberlungen¹¹. Je vous accueille chez moi: entrez ! Pierre me serre contre lui. Et, signe de fierté et de victoire, il me tend son appareil photo. Il me demande de le photographier. Il s'accroupit. Il sourit. Je regarde dans l'objectif. Le fils photographie le père. Clic, clac. J'ai un peu tremblé. « Recommence. » Clic, clac. Photo n° 7 : je n'ai pas oublié de passer à la photo suivante. Jeanne s'est approchée d'Elie qui lui tient la main. Elie respire, bouche entrouverte. Jeanne respire profondément, cligne des yeux. Elle a défait les deux premiers boutons du corsage de sa robe de laine. Elle s'assoit sur un rocher. Elie s'allonge auprès d'elle. Pierre les rejoint. Je les photographie tous trois. Clic, clac. Le temps pour eux s'est arrêté. Condamnation. Damnation. Danaïdes : le jeu continue. La vie n'est qu'un jeu. Un vrai jeu, A prendre, comme ça, avec ses lambeaux de tout. Et ses mots qui ont l'air parfois plus faibles que d'autres, ou bien plus forts que d'autres, gigantesque inconfort. A prendre comme ça. Ou à laisser. Savoir continuer à caresser le chat qui ne ronronne pas. Savoir ne pas attendre à tout prix « quelque chose des autres ». « Allons ! »

La Terre n'est que le Toit d'une Prison. Et nous grimpons au faite du Toit. Suivez-moi, cortège de parents et d'amis. Sans Tu. Vous vivez vos derniers instants. Du haut de cette pyramide de granit et de basalte ... (je ne sais pas très bien, Elie donne une leçon, explique ci et ça, il emploie des mots-outils, des mots barbares, des mots qui se refusent et griffent l'esprit, des mots minéraux, pétris de silence. Il dessine d'un large geste de la main le mouvement de la nature qui cherche sa forme, toit qui se soulève, ciel qui cède la place, torrents souterrains de laves et de feux qui donnent à la Terre ses reliefs. En même temps que le creux et l'espace du Bas, Cité de la Nuit. L'autre. La vraie). Ah! si Elie savait dessiner, je pourrais comprendre. « Allons ! » Du haut de cette pyramide de granit et de basalte, je vous pousserai. C'est vous, ou moi. C'est la loi.

En haut, tout en haut, il ne se passera rien. Je suis un lâche. Brusquement je vous trouverai beaux, jeunes, désirables. Tous trois. Côte à côte. Avec cette manière altière et heureuse de provoquer le paysage, de vous tourner face au vent, puis face au nord puis face au soleil, dessinant dans le ciel des larges et circulaires mouvements de bras, de mains, et de doigts tendus vers telle ou telle cime. Le monde aussi vous appartient. Je ne suis pas le seul propriétaire. Elie et Pierre sont torse nu. Et c'est la vision de la blessure d'Elie qui poignarde mes rêves insensés. Cette blessure fait de moi un assassin assassiné. Ahah! Je grimpe un peu plus haut, à l'écart. Et je jette le couteau-cadeau, ce chef-d'oeuvre de ma poche, cette armée de lames traîtresses, d'un geste sec et violent, dans la vallée. Le surplomb est vertigineux. Jeanne avait peur de s'en approcher. Elle m'observe, de loin, elle est inquiète. « David, reviens. » Oui, j'ai jeté le couteau. Instrument de rêves évanouis. Je ne suis rien. Rien. Ni pour eux trois. Ni pour moi-même. Voilà. A moi le silence.

¹¹ Une carte de géographie s'impose. Il y a bien plusieurs glaciers autour de Sass Fee dont celui de Fee, mais aucun ne porte ce nom.

A gauche, le glacier d'Oberlungen, serpent de lumière se jetant en surplomb sur la vallée. A droite, la vallée sombre, cuvette des nuages, gouttière du ciel, poignardée. « Tu as jeté quelque chose, David. » « Une pierre. » « Où est ton couteau ? » « Je l'ai perdu. » « C'est un mensonge. » « Oui, Jeanne, c'est un mensonge. » Pierre fait signe à Jeanne de ne plus rien dire. Je me mets torse nu, comme les hommes. Je respire profondément. Je gonfle la poitrine. Je fais comme Popeye avec mes triceps. Pas de résultat. Je joue une petite comédie, vite, très vite pour faire oublier les questions mal venues et indiscretes. Pierre pouffe de rire. Elie me prend par les mains et me fait voltiger autour de lui. Je me retrouve à terre, toupie, vertige. C'est idiot. Idiot. Je ne peux même plus me lever et marcher. Attaquer, jouer, faire semblant de me battre. Et j'entends rire autour de moi. Rire. J'ai jeté le couteau.

Joseph X, au secours. Si tu me sauves, je te sauverai. Viens !

On rêve toujours de ce qu'on n'a pas. On vit toujours avec ceux que l'on a perdus. C'est classique. Classique. Elie me parle. « Tu vois, David, dans mille ans, il n'y aura plus de glacier. Chaque année, Oberlungen recule d'un mètre environ. Le glacier vit. Il fond. Tu vois, à la base, là, ce trou noir, ce filet d'eau qui se jette dans les rochers, là, là, et là, il saute dans la vallée, eh bien, c'est la vie du glacier. La Terre ne s'est pas installée dans sa forme ; tu me comprends, n'est-ce pas ? » Je fais un signe admiratif de la tête. Elie me serre contre lui. Il a froid. Je le réchauffe. « Eh bien, nous savons aussi bien ce qu'était ce glacier il y a mille ans que ce qu'il sera devenu dans mille ans. Et nous, maintenant, aujourd'hui, nous sommes tout petits, petits, comme toi, les années qui nous séparent ne sont rien, le temps de notre vie n'est rien, et nous ne pouvons faire qu'une chose : observer. » Silence. « La Terre vit. » Elie sourit et s'adresse à Pierre. « Je ne sais pas parler aux enfants. Je suis encore un enfant », avoue-t-il. Jeanne s'est allongée, pose la tête sur les jambes nues de Pierre. Elle s'endort. Lentement, très lentement. Je devine un relief dans son ventre. Elle me cache un enfant. Et je comprends que ce relief, tout autant que la blessure dans le dos d'Elie, m'ont fait renoncer à l'assassinat. Treize lames dans la vallée. Elle vit, elle aussi. « Et jamais, murmure Elie, je n'ai pu et ne pourrai ignorer, mépriser le bel élan, ce vertige que provoque en moi la saisie d'un paysage pétri de volonté, accidenté de volonté. Qu'est-ce qu'une année, trente ans, quarante ans ? Qu'est-ce qu'une vie lorsque nous nous donnons rendez-vous depuis des années, condamnés à la modestie, avec l'éternité. Ici. Ici ou en Face. En haut. Avec vous, Pierre. L'éternité, quel vilain mot, quelle sale idée. De quoi devenir panthéiste. » Panthéiste : je ne comprends plus. Je n'écoute plus. Je m'endors. Le glacier d'Oberlungen devient oreiller. Jeanne, ma compagne. Elie caresse doucement, très doucement mon visage. Je voyage.

Joseph X m'attend sous le glacier. Il veut me parler mais il préfère se taire. Il me le dit d'un sourire. Un autre sourire. Un vrai. Dans son Royaume, ni parade, ni Carnaval. Pour cette rencontre exceptionnelle, Joseph X s'est habillé de blanc. Tout de blanc. Et il me fait boire l'eau de la vie du glacier. Une eau simple. Une eau vraie : rêve déchu. D'un geste sur l'épaule, petite tape d'homme, affectueuse et virile, il me félicite de n'avoir rien fait. Assassin raté que je suis. Je voudrais voir son visage, mais je ne le vois pas. Je voudrais voir ses yeux, sa bouche et ses longs cheveux blonds. Il me caresse les cheveux doucement, très doucement. Au-dessus de nous, la voûte du glacier filtre les rayons du soleil qui se brisent en tous sens, désordres de lumières et de flèches, fracas de silences et de lances. L'armée est ici en déroute, vraie. Je vois son vrai visage : libre. Le glacier est caparaçonné de lumières.

Mon sommeil est bercé par le murmure des confidences des deux hommes, et les caresses de Joseph X que je ne vois pas. Je classe mes feuilles de papier à dessin, mes crayons de couleur tout neufs dans des boîtes de métal toutes neuves, rutilantes, boucliers me protégeant des

assauts du soleil. Et sur mes yeux fermés, Sombre des mains qui me caressent passe et repasse, périodiquement, sans jamais se lasser, de plus en plus douce et duveteuse. J'abandonne alors mes parents, mes crayons (à quoi bon dessiner quand on rêve ?) et je m'incruste dans les corps qui me serrent contre eux. Il n'y a que les rêves qui comptent et qui soient vrais. Même si on ne comprend pas très bien. Je ne cherche plus à très bien comprendre. Je me sens accueilli. Je participe au glacier, à sa vie, à sa lente, très lente fondaison, et dans mille ans, je me réveillerai au bord d'un ruisseau. Filet d'eau. Je me désaltérerai. Et je reprendrai ma route.

Comprendre, pourquoi comprendre ? A tout prix. « Allons ! » Il faut rentrer.

Nous rentrerons lentement. Le soleil nous accompagnera jusqu'à l'orée du Bois. Le soleil se couche, les nuages montent de la vallée : les journées ont un rythme et un rite. Tout cela est bien apaisant. Disons seulement que nous rentrons plus tôt car Elie ne veut pas se fatiguer. Face à nous, de l'autre côté du cirque, le Lac Bleu comme un point posé près du Refuge, ponctuation du paysage, loin, très loin sous des pans de neiges éternelles qui de près, courbes et verticales, se cambrant vers le ciel, me paraissaient bien raisonnables. Les voici de loin, flanquées sur les montagnes, tapissant l'horizon du Lac Bleu. Il y a beaucoup de sorties de secours dans cette montagne: le Refuge, le Glacier et les cuisines de l'Hôtel (il faut bien que les gens d'en Bas mangent. En attendant. Ils n'ont plus que ça à faire).

Le soleil descend avec nous. Passera-t-il de notre côté de la montagne ? Traversera-t-il avec nous les Bois Sombres balayant au passage le Christ-à-un-bras ? Attention, attention: passera, passera pas ? Il ne passe pas. Il va se coucher du côté de la France, banlieue, petits jardins, lierres et merles noirs. Un chapeau de paille est posé depuis bientôt dix ans sur un fauteuil de rotin dans l'entrée de la maison. Personne n'y touche. C'est le fauteuil de Joseph X. Et le soleil, ce majordome, va s'assurer de ce que rien n'ait changé de place. Le chapeau. Le fauteuil. Et la banlieue : fin juillet, il fait chaud, dans les cafés on sert des panachés « bien frais » et les femmes, toutes les femmes, portent des robes qui se boutonnent et se déboutonnent de haut en bas, de bas en haut. Elles ouvrent leurs robes comme des chandails, et s'offrent à ceux à qui elles appartiennent. Talons compensés. Talons hauts. Clac, clac : il fait chaud. La ville a soif.

Nous enfilons chemises et anoraks, ajustons nos ruck-sacks. Je suis toujours le premier. Je vais à la rencontre des ombres et des brumes. Près du Christ, j'écarte les herbes sauvages, je gratte les ronces du bout de mes galoches. Au diable les serpents : je trouverai ce bras. Le voici. Je le brandis. « Regardez, regardez ce que j'ai trouvé. » Ils se sont arrêtés, un peu gênés. Ils ne savent pas s'ils doivent rire. Ou bien proférer un reproche. D'ailleurs, que pensent-ils ? Qui c'est, ce bonhomme qui leur fait un peu peur, malgré tout ? Qui c'est, ce propriétaire d'églises, ce monsieur qui a des maisons partout ? Et ce n'est pas des nuages qu'il possède, comme mon père, mais bel et bien de la pierre et de la terre. Alors ? Je brandis le bras. Je brandis le bras de ce type qu'on voit 127 partout et toujours dans la même position. Cloué. Ils se sont arrêtés. Ma découverte ne leur plaît pas. Ils devraient m'expliquer pourquoi. Pourquoi ? Alors, je lâche le bras, et je reprends la route. Vivement la vie de la nuit : la vie de ce jour ne m'a pas plu du tout, du tout.

Et puis, je n'ai pas tenu les promesses que je m'étais faites. Et j'ai jeté mon couteau à treize lames. Je ne ferai jamais cadeau d'un couteau, moi.

A l'Hôtel, il y a de nouveaux pensionnaires. Ils parlent toutes les langues, sauf la mienne. Tant mieux. Je fais semblant de ne rien comprendre. En fait, je ne comprends vraiment rien. Mais cette simulation fait de moi quelqu'un d'important. Les autres enfants se disent : « Il parle toutes les langues, tu sais, mais il ne veut pas nous parler. Ses parents le lui défendent. » Les autres enfants sont bien habillés, mal élevés. ils pleurent tout le temps et se battent pour des jeux de dames, des jeux de cartes et des tartines au miel. Ils se les arrachent des doigts, les plaquent involontairement sur leurs vêtements, se font gifler par des nounous qui ont de gros seins. Ça ne m'intéresse pas. L'un d'eux, un petit garçon de mon âge, visiblement très en retard sur son âge, a voulu voir mes dessins, sans rien demander. Je lui ai envoyé un coup de pied dans les jambes. Il s'est mis à pleurer. Je l'ai poussé. Il est tombé. Emoi dans le salon de l'Hôtel Alphubel. Madame Plemeure ira expliquer à mon père que je suis méchant. J'ai l'ordre de rester dans ma chambre toute la journée. Quatrième jour : il pleut. Des trombes d'eau. Rien faire. A l'heure du repas, je ne descends pas. Je dessine le glacier : vu de l'intérieur. Je dessine Joseph : vu de dos, avec les cahiers de ses poèmes sous le bras. Et puis, je déchire mes dessins : tout ça, c'est entre moi et moi. Jeanne reste sur le pas de la porte. Je lui explique que je ne veux rien et que je n'ai pas faim. Je dessine, c'est tout. c »Tu as raison, il faut te moquer de ces enfants, dit-elle avec trop de douceur, ils sont gâtés, ils ne sont pas intéressants. Mais fais-le sans méchanceté. » Comment peut-elle considérer un coup de pied dans les jambes comme une preuve d'intérêt ? « Viens, embrasse-moi, tu vois, je n'entre pas dans ta chambre. » Il ne manquerait plus que ça. Je m'approche d'elle. Je l'embrasse. « Mieux que ça. » « Je ne sais pas. » « Petit menteur. » Et elle me frotte les oreilles en riant. Elle me chatouille. Je pisse un peu dans ma culotte et pour me libérer, je l'embrasse très fort, un gros baiser qui fait du bruit. Adieu, Madame.

J'ouvre la fenêtre : ça sent le nuage, c'est bon. D'où venez-vous, vous ? De quel pays ? Racontez-moi, la Sibérie, vous avez eu très froid, là-bas ? Et les Incas qui boivent le sang, avez-vous vu ça, dites-moi ? Je ferme les yeux. Je respire très fort les nuages : je les fais entrer en moi. Je verrai peut-être ce qu'ils ont vu, et je vivrai ce qu'ils ont vécu. Pas de chance, je ne sens rien, je ne vois rien. Les nuages ne veulent rien me montrer, rien me dire. Une autre fois, peut-être. Enfin. ils sont bien gentils. Ils sont là. Ils sont venus avec la pluie. Ils ne sont pas très drôles, mais ils « sont ». Je les accepte. Entrez, mes amis les nuages, vous, vous pouvez regarder mes dessins.

Je change de slip. L'autre n'était plus sec. Et les nuages m'ont vu tout nu. Quelle bande de voyous. Pofff, je me jette dans l'édredon, je plonge, je me noie dans la plume, puis je me relève, je saute du lit, glisse sur le parquet, me fais mal au derrière. Une écharde dans le pied gauche, vite une épingle. Quelle journée! Un petit coup de vent: les feuilles volent. Je les ramasse comme des feuilles mortes. Je vais dessiner. Dessus. Je vais les faire vibrer. Je vais les faire vivre. Je suis un magicien. Je suis David, le Faiseur de Dessins. Mes crayons sont mes baguettes magiques. Mon secret : je ne copie pas, je ne décalque pas, j'accepte simplement que ce qui sort de moi soit différent de ce qui entre en moi. Et tout ce qui est en moi est maladroit. Mais vrai. Je taille mes crayons, c'est tout. Je ne suis rien. Je ne vais même pas dans les églises, moi. Je passe devant. Jeanne me dit : « C'est la Maison de Dieu. » Mais comme je n'ai pas le droit de lui poser de questions, je ne dis rien. Dieu ? Poffff, je saute de nouveau dans l'édredon. C'est bon. Ils étaient tout de même bien gênés quand je leur ai montré le bras droit de Monsieur Christ, le cloué.

Un petit garçon nu entre deux fenêtres; que fait-il? Il va, il vient, il danse, il ne se cache pas : le ciel pousse ses nuages contre la façade de l'Hôtel. On ne voit même plus la terrasse de l'Hôtel, tout juste le bec des oiseaux-parasols. Feuilles blanches, petit garçon nu et crayons

pointus. Tout un été. Son dernier été. On devient très vite un traître et un lâche quand il faut se débrouiller.

Jeanne fait la sieste. Pierre s'est réfugié dans la chambre d'Elie. Porte-fenêtre. Balcon. Les deux hommes se sont installés face au rien des nuages, hydrophile, moiteur de l'air. Pierre tend ses jambes à l'horizontale, s'appuyant sur la rambarde. Il croise les mains sur son ventre, écoute Elie, visage penché. « Je suis, murmure le bellettrien, je suis condamné. C'est fini. Jeanne l'a deviné. David aussi. Je le sais. Mais je vous le dis, clair, net, ça me fait du bien. On ne voulait pas me laisser sortir de la Clinique Beau-Rivage. Le docteur m'a prévenu que c'était imprudent. Il a même dit fatal. Quel drôle de mot ! Je n'aime pas ça. » Pierre décroise les bras. « Non, Pierre, ne protesta pas. Ne me dites rien pour me consoler. Pas maintenant. Nous n'avons jamais eu ce genre de rapport. » Pierre se raidit. Il se met à regarder les nuages. « C'est ça, ne dites rien, comme ça. Mais vous comprendrez que je ne pouvais pas manquer ce rendez-vous. Je resterai avec vous jusqu'au 1^{er} août, notre Fête nationale, vous ne l'avez pas oublié, une grande fête pour moi, la montagne sera illuminée. Je partirai le 2 au matin. Je vous demanderai seulement d'avancer votre propre départ d'un jour, et de me raccompagner. Cela peut vous paraître frivole, mais je veux que vous soyez les derniers à me voir entrer à Beau-Rivage. Vous savez ce que cela veut dire. L'opération réussie m'a permis de survivre le temps de cette guerre. Et le temps, parfois, c'est longtemps. Si peu de temps pourtant, comparé à la vie d'un glacier. David était épaté, vous avez vu. Il écarquillait les yeux. » Silence.

Jeanne s'est allongée sur le dos. Les mains encerclant le ventre dur comme une pierre, profondément palpitant, déjà déformé, légèrement déformé. Le visage rejeté en arrière, cheveux épars sur les draps, elle respire profondément. Elle a arraché les couvertures. Le lit est comme déchiré. Sur la table de toilette, il y a une serviette avec quelques traînées de sang. Pierre a peur. David a deviné. Mais qui parlera à David ? Qui ?

« Beau-Rivage, c'est une histoire simple, un bâtiment simple, un cube posé au bord du Lac, à la sortie de Lausanne. Dans le parc, entre le lac et la route, il y a des bancs rutilants, peints en blanc. Et personne jamais ne s'y assoit. Cette blancheur-là fait peur. » Silence. « Je vous ai menti. Je n'ai quitté Beau-Rivage que quelques jours depuis six ans, sept ans. Je ne sais plus. » Pierre pose les pieds terre, fait basculer sa chaise en avant, tend ses mains vers les mains d'Elie. « Allons, Pierre, ne faites rien de ridicule. Rien. Je vous parle clair et franc, c'est tout. Allons. » Pierre croise les bras, se replie sur lui-même, tête baissée, renfrognée. « Vous ne pouvez plus rien faire pour moi. Quand je suis venu à Evolène, en 39, je m'étais déjà échappé. On me disait déjà que ce serait fatal. Je n'avais pas le droit de sortir. Ils croyaient que je ne pourrais pas vivre en dehors de Beau-Rivage. Mais je voulais voir Jeanne. » Silence. « Et j'ai attendu tout ce temps pour voir David. » Silence. « Sept ans. Sept ans de linoléum, de radio étrangère, de topinambours et de lectures. Il ne me restait plus que ça pour tromper mon attente. Toutes ces années sans aucune nouvelle de vous. Vous vous cachiez. Et ces lettres alarmantes de Jeanne qui me cachait tout. Son inquiétude. Son attente. » Silence. « Avant-hier aussi, je me suis sauvé. Officiellement. Je les ai prévenus. Ils m'ont fait signer des papiers. Ils m'ont donné de la morphine. La morphine de Beau-Rivage. Elle ne ressemble à aucune autre, croyez-moi. » Elie se met à rire. Un rire sec. « Nous vous aimons, Elie. » Elie se lève. Les deux hommes s'étreignent. Pierre sanglote. « Je suis venu, murmure Elie, vous rendre les cahiers de Joseph. » Les sanglots de Pierre sont sourds, profonds, rauques. Une sorte de grognement sans larmes. « Je vous l'avoue, les nouveaux bellettrien ont oublié votre père. Les autres aussi. J'ai réussi à faire publier deux poèmes dans notre Revue en 1942 mais l'imprimerie, à la frontière autrichienne, a été bombardée. Je n'ai même pas vu un seul exemplaire. Un seul. » Silence. « Je suis venu, dit Elie à haute voix, tenant Pierre à bout de

bras, vous rendre les cahiers de Joseph. C'est la dernière chose que j'avais à faire. A moins que. »¹²

¹² Suit le 3^e chapitre intitulé *Le rapt*.

Yves Navarre

Évolène¹

III

Le rapt

Sonatine de Schumann². Le morceau commence par une dissonance: un « do » et un « ré », côte à côte, au milieu du clavier, juste devant moi. Une touche pour chacun de mes pouces : je me penche. Je m'applique : il faut que ce soit beau. Elie et moi avons attendu très longtemps que le salon se vide, peu de temps avant le dîner. Les autres enfants se font débarbouiller dans leurs chambres, les mamans mettent des robes chics. la robe chic qu'elles ont emportée dans leurs bagages, au cas où un soir de jour de pluie, il faudrait s'habiller. Ecoute, Elie : do-ré ensemble, mes mains se déploient de chaque côté et de cette dissonance vont très loin, le plus loin possible, à la limite de mes petits doigts, chercher les arpèges et les mélodies. Ecoute cette chanson, c'est le plus beau morceau que je connaisse. Le plus difficile. Le plus audacieux. Do-ré ensemble, dénominateur commun de deux romances qui se font écho de la main gauche à la main droite : le piano se met à chanter, pour toi. Quand je pense que j'ai voulu te tuer. Quand je pense. Quand je pense. Quand je me mets à penser ma tête est lourde. J'ai une grosse tête. Et si on me le dit au Collège je cogne dur. Je tape. J'assomme. Et après, on me cafte. Monsieur Césari me colle le jeudi matin. Et il vient me l'annoncer debout, à côté de son bureau. Il me montre son clavier de dents en or. Vengeance. Et moi, il me faudra recopier servilement des poèmes de Marceline Desbordes-Valmore. Quelle conne !³

Ecoute, c'est pour toi que je joue. Lentement. Pas très bien. Mais le mur y est. Même si j'ai un peu le trac. Tu te tiens debout dans mon dos, au début. Puis tu viens t'asseoir sur un tabouret, la tête à la hauteur du clavier, à ma droite. Tu regardes mes mains: je fais une fausse note. Je continue. Je crois que tu es heureux. Tu vois, je te tutoie. C'est toi que je tutoie maintenant. Tu es mon nouveau Tu.

Ecoute. Jeanne m'a dit que le Monsieur qui a écrit cette sonatine était amoureux. Il l'avait écrite « pour quelqu'un ». Pour que quelqu'un l'entende. L'entends-tu ? Je sais que je ne joue pas très bien. Pas bien du tout, même. Mais n'oublie pas que je joue sans pédale : je suis trop petit. Et le tabouret est trop grand. Perché là-haut, l'équilibre de cette musique tient à peu de chose. Le silence de ce salon aussi. La trêve de l'Hôtel, cet ennemi, la hargne de Madame Plemeure. Tu as bien vu qu'elle ne m'aimait pas. Une piqûre de crayon et elle porte un pansement pendant trois

¹ Les chapitres précédents se trouvent sur <http://www.yvesnavarre.ch/htm/Evolene.htm> .

² Peut-être la sonatine n° 3 op. 137 de Robert Schumann. Pour des références bibliographiques des compositeurs cités, voir par exemple le *Larousse de la musique* (dictionnaire) ou Wikipédia sur le ouèb.

³ C'est également l'opinion qu'en a Paul Léautaud, l'écrivain et critique français, célèbre par son *Journal littéraire* et ses *Poètes d'aujourd'hui* 1900-1929 (coécrit avec Adolphe Van Bever).

jours. Moi, quand je me blesse je mets du mercure au chrome sur mes plaies et rien dessus. Une blessure, ça doit respirer. Ça, c'est Pierre qui me l'a dit. Et je crois que c'est un peu comme si c'était toi qui me l'avais dit.

Jeanne est entrée dans ma chambre. J'étais nu. Je jouais nu dans l'édredon. Elle s'est assise au bord du lit et m'a dit qu'elle voulait me parler. Je savais déjà ce qu'elle allait me dire. « J'attends un enfant. Ce sera un frère, ou bien une soeur, pour toi. Tu sais très bien qu'on ne peut pas savoir, avant. Mais on peut en parler, avant. » Elle sourit. Elle est très belle. C'est vraiment une très belle maman. Elle remplit bien son rôle. Et je comprends Pierre : bravo ! « Il naîtra au début du mois de janvier. Tu entends, je dis « il » naîtra. Je me suis un peu trahie. Je voudrais bien que ce soit un garçon. Tu lui apprendrais tout ce que tu sais déjà. Le dessin. Le piano. Ou bien rien du tout si tu penses qu'il doit tout apprendre tout seul. Comme toi. » Elle me caresse les cheveux, puis sa main glisse le long de mon visage, caresse mon épaule droite, effleure ma poitrine et mon ventre : Jeanne saisit mes mains. « Voilà, c'est tout. Nous en reparlerons si tu veux, quand tu voudras. » Elle sourit. « Voilà pourquoi je suis entrée dans ta chambre malgré ma promesse. Embrasse-moi. Veux-tu ? »

Ecoute. Désires-tu que je recommence ? Mieux, je jouerai mieux. Mon professeur de piano dit « interpréter », mais je n'en suis pas là. Tu me fais signe de continuer. Je choisis : « Potiron fait du ski », de René Bhâton⁴. Un morceau facile, mais je le connais bien. Tu vas voir ce que je sais faire techniquement. Voilà. Mes mains courent sur le clavier, je me penche A droite, vers l'aigu, puis à gauche, vers le grave : Potiron fait vraiment bien du ski. Quel titre ridicule ! Encore de la musique qui copie la vie. Ce n'est vraiment pas grand-chose, mais là, écoute, c'est très joli. Tu sais très bien que j'ai choisi le plus facile. Mais tu écoutes. Tu souris. Tout le monde sourit autour de moi. Comme si je faisais peur à tout le monde.

Je me souviens de l'odeur de ce salon abandonné après une journée de pluie et des années de guerre. Un salon qui brusquement s'est remis à vivre. On a ressorti les vieux décors. On a joué la pièce qui plaisait tant autrefois, et les jeux de société qui font passer le temps. Et que je n'aime pas. Parce que, justement, ils font passer le temps. Quand il pleut, il vaut mieux regarder la pluie, regarder les nuages, ouvrir la fenêtre et respirer. L'air est le même. Le ciel est le même. Il y a simplement un peu de timidité qui passe. Et c'est bon quelquefois, de ne plus voir ce que l'on a l'habitude de voir. Aujourd'hui, je n'ai pas changé. Le temps est passé : je suis seulement un peu moins lucide, beaucoup moins courageux.

Elie ne dit rien. Je me tiens tout droit sur mon tabouret. « Potiron » est un morceau très court. Il attend que je continue. Ecoute « la Lettre à Elise⁵ » mi-ré-mi-ré-mi-si-ré-do-la, do-mi-la-si, mi-sol-si-do-la, écoute. Encore quelque chose qui n'a pas besoin des mots pour dire « quelque chose ». Encore quelqu'un qui aimait quelqu'un. Et qui voulait lui dire ce « quelque chose » qui nous blesse le coeur et l'esprit quand on ne le dit pas. Et ces choses-là sont fragiles. Fragiles. Il faut les prendre comme elles sont. Les aimer telles quelles. Et il ne faut surtout pas se poser de

⁴ authentique, René Emmanuel Baton (5 septembre 1897-23 septembre 1940) dit Rhené-Baton, compositeur et chef d'orchestre français. Rectification de la place du guillemet final après *ski* et non après *Bhâton*. Il est décédé un jour avant la naissance d'Yves Navarre...

⁵ Bagatelle n°4 (für Elise) de Ludwig van Beethoven.

questions à leur sujet. C'est tout un art et une liberté de s'abandonner. Ecoute, c'est beau, tu ne trouves pas ?

L'odeur de ce salon, étouffante, poussiéreuse, une odeur qui vous ensevelirait si vous n'y preniez garde. J'eus un instant l'impression que ma musique et cette odeur jouaient ta mort à quitte ou double. Et la musique a gagné. Voici ton amitié. Tu m'embrasses le front. Tu t'es levé, tu as fait tourner le tabouret, tu as pris ma tête dans tes mains (mains longues, mains froides) et tu t'es penché vers moi pour me baiser le front. Et je le dis comme ça. Et je le vois comme ça. Et c'est comme ça que c'est arrivé. « Continue, veux-tu. » « Oui. Je veux. » Cette fois, tu vas t'asseoir très loin derrière moi, dans l'obscurité, dans un sofa, au fond d'un sofa. J'hésite. Je choisis. Et je rejoue la Sonatine. Do-ré ensemble : tout a commencé par une dissonance.

Dans leur chambre, Pierre montre les cahiers de Joseph X à Jeanne. « Que s'est-il passé ? » Pierre ne répond pas. Il va de la porte-fenêtre au lit, du lit à la table, puis il s'approche du miroir de l'armoire, se caresse le visage, les coupures du rasoir. « Je suis maladroit », murmure-t-il. « Pierre, que s'est-il passé ? » « Je vais me laisser pousser la barbe quelques jours. » « Que s'est-il passé, Pierre ? » Jeanne a posé les cahiers sur ses genoux. « Je n'ai pas compris. Ne me pose pas de question. » Jeanne est assise sur le rebord du lit. Elle n'ose plus bouger. Pas même ouvrir un cahier et regarder, lire. Surtout pas ouvrir un cahier. Interdit.

La Sonatine est terminée. David fait un demi-tour sur le tabouret. Elie ne bouge pas. Tout juste fait-il un léger mouvement de la main droite sur l'accoudoir du sofa. Continue, David. Continue.

Dans leur chambre. Pierre embrasse Jeanne. Les cahiers tombent par terre. Dans le couloir on entend un bruit sourd et confus : l'Hôtel se prépare pour le dîner. Pierre caresse Jeanne, déboutonne le corsage de laine bleue, écoute battre ce cœur... Un autre bruit plus précis envahit l'Hôtel. Un bruit de piano désaccordé sur lequel on s'applique. On s'émeut. « C'est David ! » Pierre et Jeanne l'ont pensé tous deux. En même temps. Ils s'embrassent.

Voici de nouveaux pensionnaires. Ils arrivent de nuit. Ils ont attendu que la pluie cesse. Ils parlent très fort, dans l'entrée de l'Hôtel. Madame Plemeure les congratule. On entend un fracas de voix. Elie se lève, va fermer la porte du salon. Pas complètement. Disons qu'il referme tout juste les deux battants. Et qu'il se tient tout droit, les deux battants de la porte refermés dans son dos, comme s'il voulait faire rempart aux intrus, aux autres. Je fais deux fausses notes. Je m'arrête et reprends trois mesures en arrière. Je me suis un peu penché sur ma main droite, je n'aime pas les trilles et les triolets. Cette Pièce pour piano de Fauré⁶ est pleine d'embûches. Et je ne la connais pas très bien. Mon poignet se casse: je peine. Je m'arrête. Non, ce n'est pas possible. Je reprends le tout au début après avoir respiré profondément.

Là-haut: c'est idiot, un couple qui s'étreint et qui pense à autre chose. L'enfant. « Il a fait des progrès. » Et ils le pensent en même temps. Gongggggggg ! L'heure du dîner.

La voici, la fausse fête. Les déguisements. Les maquillages. Les femmes ont des lèvres rouges et des robes noires, strictes mais noires, avec une fantaisie au corsage : une fleur mauve, un ruban. Et elles se sont coiffées. Jeanne s'est contentée de brosser ses longs cheveux noirs, dans le dos.

⁶ Gabriel Fauré. Il est difficile de retrouver la pièce en question. Toutes ou presque sont *semées d'embûches*.

Pierre la tient par la taille. Elie parle d'un concert auquel il vient d'assister et qu'on a même donné pour lui, tout seul. « En mon honneur », dit-il, et il tient devant lui David, très fort, par les épaules. David baisse les yeux. Il a envie de rire. Il rougit. Il est fier et il a honte. Il ne sait plus. Mains froides. Trop tard.

Pendant le dîner, une étrange conversation s'installe, obsédante. On voudrait l'éviter mais elle s'impose irrésistiblement. elle s'incruste. Décidément, il y a toujours quelqu'un en trop à notre table. Qui s'est mis à parler du soleil en premier? Qui ? Et c'est malgré Pierre, malgré Jeanne, malgré Elie que les confidences font rebondir les confidences. Ils parlent de culte du soleil, de « dépendance » du soleil. Tout cela est mystérieux. Ils n'osent même pas se l'avouer. « Ma vie, dit Pierre en souriant pour faire semblant de ne pas croire à ce qu'il va dire, est réglée sur deux respirations. La mienne, celle de mes poumons. Et celle du soleil qui se lève et qui se couche. Je vis beaucoup plus l'été. Je respire beaucoup plus l'été. Le véritable éveil est pour moi un ciel sans nuages. » Tout cela est dit sur un ton bonhomme. Un peu comme si chacun d'eux, tour à tour, imitait quelque radoteur de bas étage. Et pourtant, ils y croient. Je le sens. Je le sais. « L'année, explique Elie, est aussi une seule et unique, lente et très profonde respiration. Du jour le plus long au jour le plus court. Du 24 juin au 24 décembre, ce prétendu jour de Noël, naissance du Christ, qui n'est en fait que la date d'une fête païenne que le Moyen Age redoutait. Le Christ est né en fait le 6 janvier, le jour des Rois, c'est bien connu. Et rendons au soleil ce qui appartient au Soleil. Son jour de gloire, fin juin. Le terme d'une ascension. La récompense. La plénitude. Et son jour d'oubli, fin décembre. La fin d'une balade. Tout en bas. On frôle l'asphyxie. La I mort est une affaire de seconde. Vous dirai-je, quitte à me faire moquer de vous, que votre lettre me donnant rendez-vous à Evolène était datée du 24 juin. » Rires. Ils rient tous trois, et je ris avec eux. Mais je ne trouve pas ça drôle. Ce qui est vrai ne deviendrait donc drôle que lorsque la mort frôle quelqu'un. Et la mort frôle quelqu'un. Et la mort frôle toujours celui qui parle d'elle. Elie.

Jeanne attend un enfant. Elie va mourir. Pierre me donne toujours l'impression de penser à autre chose. D'aimer autre chose. Pierre n'est jamais avec personne. Pierre est toujours ailleurs. Rien ne le retient à rien. Un enfant s'agrippe à Jeanne. La mort tient Elie par les épaules. Quelque chose les retient à quelque chose. Le monde entier m'appartient ; j'ai compris. Il faut se tendre des pièges, ou bien se prendre dans des pièges, il faut s'attacher ou être attaché. Mais dans tous les cas, il ne faut pas prendre, mais dépendre. Sinon, on est seul. Il est seul, Pierre, mon père. Même lorsqu'il prend Elie dans ses bras et ferme les yeux. Elie vient d'arriver. Elie est là maintenant. Le piège est tendu. Elie parle : « Depuis un mois déjà, les jours raccourcissent. L'autre respiration, votre seconde respiration, Pierre, a de moins en moins d'amplitude. Et nous compensons cela par notre angoisse ou notre opiniâtreté à vivre, à voir, à découvrir. Ou bien à dessiner. » Elie me regarde. Silence amusé. Nous pouffons tous quatre de rire. Les pensionnaires de l'Hôtel, aux autres tables, nous regardent étonnés par tant de gaieté. Robes noires. Fleurs mauves et résédas de tissu. Des résidus. « Eh bien, avoue Jeanne, c'était notre quart d'heure de sincérité. Nous avons dit ce que nous avons sur le coeur. Et nous avons un soleil sur le coeur. » Jeanne pose sa main droite sur la main gauche d'Elie, à plat sur la table. « Ne nous faites pas croire, Elie, que vous allez nous quitter. Je vous dis franche ment ce que Pierre n'osera jamais vous dire : on ne se quitte jamais. La preuve, nous sommes là, ensemble, tous les quatre. Pour toujours. Un soir ensemble, ça dure déjà toujours. » Je crois que Jeanne a rougi un peu de tant d'audace. Et puis brusquement, elle s'est mise à parler comme tout le monde. Ce n'était plus la Jeanne-qui-suit mais une Jeanne-de-compagnie, côte à côte. Nous marchions côte à côte. Juillet. Hier : on redescend vers le village. On rentre déjà. Le Bois n'est pas loin mais nous approchons du Bois. Et après le Bois, il

faudra retenir sa respiration longtemps, la suspendre de plus en plus de temps. Elie supportera-t-il cette nouvelle épreuve. Je le regarde. Il me sourit. Sourires ! sourires ! Je n'aime pas l'hiver qui s'avance vers nous les pantoufles à la main.

Cette nuit, je m'accrocherai au soleil, je me cramponnerai à cette boule de feu quitte à me brûler les doigts et les yeux. Et je lui poserai des questions. « Je voudrais, monsieur le Soleil, que désormais tous les jours soient comme le 24 juin, chaque jour, comme ça, faites ça pour Elie, et il vivra. » Et le soleil me répondra quelque chose comme : « Ce serait trop ennuyeux. » Il secouera la tête. Et je retomberai dans mon lit.

Elie m'accompagne jusqu'à la porte de ma chambre. Mains dans les poches. cheveux au vent : ça y est, j'ai un copain. Un peu moins qu'un ami, un peu plus que rien. Ça y est, j'ai un ami, et c'est de l'or en barres. Montagne, ouvre-toi. Je connais mes classiques : Elie, s'il le faut, je te suivrai en Bas. Ou bien tu m'attendras avec Joseph X, c'est promis, n'est-ce pas ? Je ferai ce que j'aurai à faire, en haut. Et puis, je vous rejoindrai. Tu me diras si ce que tu devinait, d'en haut, existe vraiment en bas. La Terre, cette termitière de vie. Je serre les poings dans les poches de ma culotte. Poche gauche : il n'y a plus de canif, plus rien. Poche droite : je saisis le truc à faire des enfants. Je ne m'en servirai pas. Je ne veux pas faire des petits heureux comme moi. Et les mariages et les naissances provoquent les guerres : Séverine, Jeanne, je connais la chanson. Mains dans les poches, cheveux au vent : tu me raccompagnes jusqu'à la porte de ma chambre. Au vent, pourquoi au vent ? Je vais me coucher. Je vais vivre l'autre journée. J'ai rendez-vous avec le soleil. Un rendez-vous au sommet, conférence suprême. Et il sera question de toi. Mon compagnon, oui. Un peu plus qu'un copain, un peu moins qu'un ami. Je suis prêt à prendre tous les risques pour toi. Mais oui, mais oui mon ami : si tu pouvais entendre ce que je pense. Si tu savais tout ce que je pourrais faire pour toi. Tout ce que je ferai pour toi. Nous n'avons pas une minute à perdre. Pas une.

Retour en arrière: j'ai fait un signe à mes parents, et puis bonsoir. A quoi bon s'embrasser ? Les autres enfants embrassent leurs parents. Pas moi. Pas nous. Ça ne se fait pas. Les vrais baisers, il faut les garder pour les moments de vérité. Alors, tu t'es levé, et tu as proposé de raccompagner « jusqu'à ses appartements » le « héros de la balade d'avant-hier ». David. Moi. Nous avons ri de bon coeur. Tu jouais fort bien la comédie. J'ai un peu rougi. Des choses qui ne se commandent pas du tout. Tu parlais du « premier de cordée », il n'y avait pas de corde et pourtant nous étions attachés, solidaires les uns des autres. Et à ce moment-là, moment de chagrin, je voulais vous tuer. C'est le couteau qui me donnait de mauvaises idées. Et les mauvaises idées, ça se jette dans la vallée. Car les humains prennent la Terre pour une poubelle. Sous prétexte qu'ils sont malheureux. Amertume. Ils jettent plus bas, et ils regardent en haut. Ils s'offrent le luxe d'un regard pur. Ils se foutent de ceux qui viendront après. Leurs enfants. D'ailleurs, que sommes-nous à côté du glacier ? Oberlungen. Je retiendrai ce nom d'Oberlungen. Je comparerai tout à Oberlungen. désormais. Si tu savais tout ce que j'ai appris, aujourd'hui. Tu parlais « du dompteur de piano désaccordé », de ces notes égrenées qui paraît-il t'ont fait un peu pleurer. Tu te cachais donc dans l'ombre, au fond du salon. Tu sais très bien que je n'aime pas les larmes, et qu'elles sont interdites. Tu me donnes la main, dans l'escalier, et je la serre très fort. Je peux tout pour toi et je ne peux rien.

Rapt. Qui vole qui ? Et quand ? Et comment ? Si tu te fies à moi, je pourrai te sauver. Enfin, je ferai ce que je pourrai. L'important, c'est d'essayer. Tu t'arrêtes sur le premier palier. Tu as mal.

Tu vacilles. Un peu, juste un peu. Je te retiens. Un arbre va s'abattre sur moi. Ce n'est pas possible. « Allons ! » Tu murmures, « Ce n'est rien. » Je crois que tu me demandes même de ne rien dire à mes parents. Ça y est : nous partageons un secret.

Salut la nuit. Je n'ai pas besoin de pyjama. Je viens à toi tout nu. Je viens danser tout nu dans la clairière, mon édredon dans les bras. A chacun son nounours. Oreiller : tu es en moi, je suis en toi. Je ne sais plus très bien qui est qui. Nous ne formons qu'un. Et j'ai une belle et bonne nouvelle à vous annoncer : j'ai un ami. Il était temps. Et puis aussi, Jeanne attend un bébé. Ça y est : Pierre est définitivement coupé de tous. Et nous avons failli nous retrouver seuls. Toi et moi. Salut la nuit. Prends-moi tout nu. Nous allons parlementer avec le Général Soleil, ce fasciste qui ne comprendra rien. Il n'y a rien à faire avec lui. Il est comme il est. Il fait semblant de partir. Et puis il revient. Périodiquement. Cet ami, cet ennemi. Nous sommes bien faibles, n'est-ce pas ? Asservis. Dire que nous avons besoin de lui pour vivre, pour respirer !

« David, lève-toi, nous allons à Evolène. »

Voici le chemin : vous quittez le village par le bas, vous passez près du chantier de la route (bulldozers et ouvriers torse nu, casques bleus. Inauguration le 15 août. Que vont devenir les ânes ?). Vous longez la vallée pendant près de deux heures. La vallée se termine par un cul-de-sac après s'être légèrement tournée vers le sud. Voici des montagnes toutes neuves, des pics et des glaciers tout neufs : vous allez là où personne ne va. Vous avez l'impression d'explorer une terre inconnue. Vous grimpez. Vous traversez une forêt qui vibre au soleil. Un soleil tout neuf aussi, qui fait semblant de ne pas vous avoir rencontré ni parlé pendant la nuit. Vous allez. Vous montrez le chemin. Vous n'êtes jamais allé à Evolène, mais vous savez qu'Evolène, c'est là-haut, ce hameau.

Trois maisons. Une fontaine. Les maisons sont fermées. Les volets sont clos. Ils sont même cloués. La fontaine, elle, coule toujours. Autour du hameau, un petit cirque de montagnes, tout de suite, presque à portée de la main, à nu. Une coupe tendue vers le ciel : faites un vœu ! Nous sommes à Evolène. Un château qui n'aurait pas de remparts, des ponts-levis qui se sont écroulés dans la vallée. Et un bruit, un seul: celui de l'eau qui coule. Nous sommes arrivés. Je les observe. Ils se taisent, s'évitent du regard, ils ne s'éloignent pas trop les uns des autres. Ils sont arrivés ici avec des souvenirs différents. Complémentaires. Tout cela ferait un beau puzzle. Et si la vie lorsque vous l'interrogez vous disait la vérité, sa vérité : de question en question, vous découvririez que tout n'est que l'avant-propos d'un avant-propos, les pièces d'un même dessin qui s'imbriquent les unes dans les autres. Ce qu'ils appellent achèvement n'est en réalité qu'un perpétuel inachèvement. En Haut d'abord. En Bas ensuite. Le passé est urgent. Il vous pousse en avant si vous ne voulez pas vous contenter de vivre au présent. Bêtement. Assis. Robes noires et fleurs artificielles. Résédas. Les autres tables se taisent. Nous rions trop fort. Nous sommes. Qui parle, qui ? Regardez.

Une fontaine qui ne s'est jamais arrêté de couler. Trois maisons que les hommes ont fermées. Et trois personnes qui sont revenues, avec un enfant. A Evolène. Il fait beau. Ils sont fatigués. Heureux et fatigués. Ils reprennent leur souffle. Nous sommes au bout de la vallée. Au bout. Et ce qui est pour eux un pèlerinage est pour moi une découverte. Ainsi va la vie. Et je le dis comme ça. Qui parle, qui ? Mais ne vous posez plus cette question. Regardez.

Et plus je dessinerai, plus j'aurai à dessiner. Et plus je ferai de balades, plus il faudra me balader. Si je ne veux pas m'arrêter à l'oubli. Si je ne veux pas démissionner. Et ce livre, je le dédie aux personnages de ce livre. Vous comprenez maintenant ? Regardez.

Pierre retire son ruck-sack. Le pose à terre. Près de la fontaine. Il saisit une gourde, la remplit d'eau fraîche et s'approche de Jeanne. « Bois. Veux-tu ? » Et Jeanne au lieu de boire s'inonde le visage, entrouvre son corsage. Elle rit sans rire, sans faire de bruit. Il faut entendre la fontaine se réjouir de ce jeu amoureux. Puis Pierre imite Jeanne, retire sa chemise mouillée, remplit la gourde de nouveau et la tend à Elie qui s'approche de moi et m'offre l'eau. L'eau d'Evolène. Je retire mon ruck-sack (quatre repas dans du papier blanc, appareils photo, pull-overs pour le retour), le pose à côté de celui de Pierre (un petit ruck-sack et un grand : Pierre, je grandirai et je te rattraperai !). Cette fois, c'est Elie qui m'inonde. Nous pouvons rire très fort. Et nos rires se mêlent au fracas de la fontaine. Un glacier fond sur ma tête. Le temps peut passer, rien plus ne comptera que cet instant. Je ne bouge pas. Même ma culotte est mouillée. Mes chaussettes. Mes chaussures. Pierre a pris Jeanne dans ses bras. Ils nous regardent. Voilà.

La gourde est vide. Elie la pose sur le rebord de la fontaine. Elle tombe au fond de l'eau. Elie retrousse les manches de sa chemise, plonge les bras, saisit ce trésor noyé, hésite un instant : il la laisse au fond, se relève, et dans les paumes de ses deux mains jointes, il recueille l'eau, s'inonde le visage, deux fois, trois fois. Des gestes secs, cassants, brutaux. Comme s'il avait peur de l'eau. Jeanne déboutonne ma chemise. J'enlève mes galoches, les chaussettes, ma culotte courte et le slip de batiste, petit short blanc avec les quelques traces de pipi que je cache chaque jour en pliant mes vêtements. Et sous leur regard amusé, j'enjambe la fontaine. Je me plonge dans l'eau en poussant des cris de joie. Aigus. Pierre me prend en photo. C'était ça, Evolène. Un enfant nu dans une fontaine.

Là-haut.

Elie fredonne un air. Quelque chose comme une complainte nostalgique, un peu grinçante. Et il mime un violoniste caressant son violon. Il danse. Il porte un pantalon gris, trop large, une chemise blanche au col un peu jauni et de grosses chaussures de montagne en cuir usé, desséché, râpé par des années de balades, et des années d'attente. Curieuse sécheresse. Clown. Je suis sorti de la fontaine. Jeanne a posé son anorak sur mes épaules: un vrai manteau dans lequel je me promène tout nu. Elie danse et joue du violon. Puis il s'arrête et la main sur le front, il nous raconte l'Histoire du Soldat de Ramuz-Stravinsky, deux noms qui égratignent ma mémoire. Balafres. Elie, le Narrateur. De temps en temps, il a un trou de mémoire. Il se tourne vers Pierre qui d'un mot retend le fil du texte. Et il continue. Il continue. Pauvre soldat qui a échangé son violon contre quoi ? Jeanne me prend à part et m'explique qu'il y a longtemps, très longtemps, à Evolène, un été de cette Première Guerre (celle qui a tué Séverine, ou bien celle que Séverine a provoqué, je ne sais plus. La guerre ?), Elie et ses amis bellettriens avaient écrit cette Histoire, les mots, la musique. Et ils l'avaient jouée, là, devant cette fontaine. « Ils vivaient là, là et là », dit Jeanne en montrant les chalets abandonnés. Ecoute. Et moi j'entends tout, mais je ne saisis rien. J'ai peur. Elie-clown me fait peur. J'ai peur pour le Soldat et pour Elie. Elie pourtant n'est que le Narrateur. J'entends tout, je ne retiens rien, ou peu, si peu. Je me souviens d'une chose, d'une seule, sans doute le cri de cette Histoire « C'est difficile de ne rien avoir ». Et ça, je ne l'oublierai pas. Je ne l'oublierai jamais. C'est tellement facile d'oublier ça. « C'est tellement difficile de ne rien avoir. » C'est tellement facile pour un fils de riche d'écrire un livre terrible sur les riches. Elie

s'arrête de fredonner. Je ne sais plus très bien si le diable a gagné ou perdu. Si le Soldat est mort ou pas. Je sais seulement qu'il s'est battu pour son violon de rien du tout. Elie s'est arrêté. Pierre et Jeanne ont applaudi. Moi, je n'ai pas osé. Je me suis brusquement senti tout nu dans l'anorak de ma mère. Et c'est la voix de la fontaine qui a pris le dessus. Déjeunons.

Du pain blanc dans un papier blanc plié minutieusement, au carré. Chacun a ses petits paquets parfaits. Du pain frais et croustillant, des tartines moelleuses, douces. Le repas aussi participe au silence qui nous unit. A la douceur de cette rencontre voulue, gagnée. Au bout de la vallée. Et le soleil est de la fête : il est malin, il est roublard, il n'en manque pas une. Il est là. Il s'est assis à côté d'Elie. Et cet indifférent, ce traître, ne fera rien pour lui. Et il bouffe et il croque des corps nus, des bras nus, il se jette même dans l'échancrure du corsage de Jeanne, fait le tour de son ventre et vient se perdre dans mes cheveux. A la rentrée, on coupera, mes cheveux. J'irai pour la première fois au lycée. Lycée ? Et Pierre m'a dit que, là-bas, tous les enfants avaient les cheveux courts. Les autres. Il faudra donc que je sois comme les autres. Apparemment. Et il faudra que je les frappe s'ils veulent voir mes dessins, fouiller dans mon cartable ou voler mes crayons. Un coup de crayon pointu dans l'oeil. (Oeil crevé. Renvoi du lycée. Lycée ? Il faudra que je veille à être comme les autres. Nous déjeunons : c'est bon le pain blanc, c'est doux. Pierre nous sert de l'eau fraîche dans des quarts cabossés qui d'un coup d'oeil vous racontent toutes leurs histoires : ils ont été trimbalés, suspendus aux lanières des ruck-sacks, à l'extérieur. Ils se sont balancés pendant des heures et des heures, au rythme des pas. Et ils ont tout vu. Tout. Et en buvant, dans le métal et ses reflets je vois tant et tant de paysages. C'est bon, l'eau fraîche, quand on s'aime et qu'on ne dit rien.

Le Soldat, dans l'Histoire, meurt à la frontière de son pays. Il voulait revoir sa famille, son village, ses amis. Que se passera-t-il quand nous reviendrons en France? Que se passera-t-il quand nous passerons près du Bazar, au poste frontière, ce Bazar où Jeanne, à l'aller, s'empressa d'acheter tout de suite du chocolat, et un beau couteau suisse à treize lames. Du chocolat qui se croque, un couteau qui se jette. Quelles idées ! Que se passera-t-il quand les jours deviendront vraiment de plus en plus courts ? Je n'aime que les matins. Les départs. Le silence d'avant l'arrivée du soleil. Je n'aime pas les retours, les descentes : ils prétendent vous habituer à la mort, à la fin, au passage sous terre. A la punition. Une tombe n'est jamais que l'entrée d'un escalier souterrain. Je n'aime pas ça. Où est Joseph X aujourd'hui ? Je commence à vraiment l'oublier.

Elie parle de cette époque où son pays avait réuni des musiciens, des poètes, des écrivains et des acteurs. « Un troupeau, dit-il, sans berger et sans maître. Nous nous réclamions tous des Belles-Lettres. On se moquait de nous. Alors, nous venions ici. Nous revenions ici. » Il se tourne vers moi. « Ton grand-père, Joseph X, fut notre lauréat une année. Nous avons disposé une table, devant cette porte, nous étions tous assis autour de lui, par terre. Il avait un carnet, un tout petit carnet noir. Un laissez-passer de Ministère, disait-il en souriant. Tu te souviens, Pierre. J'étais là. Et toi, là. Et Joseph, comme un écolier, nous a lu des poèmes. Les siens. Il disait qu'il n'avait rien d'autre à dire. Et surtout rien à expliquer. Et tout ce qu'il disait, tout ce qu'il lisait, était simple, pur, compréhensible. » Elie croise les bras et fixe Pierre du regard longuement, sans rien dire. Puis il s'adresse à Pierre et précise : « Depuis, j'ai relu des poèmes de votre père. Et pour en saisir toute la beauté, il me fallait me souvenir de sa voix, de la manière dont il les lisait, à voix haute, ici, assis derrière une table, sous son chapeau de paille, les mains posées à plat de chaque côté du carnet. C'est étrange, mais c'est le seul moyen qu'il me restait d'entrer de nouveau dans cet univers étranger. Domaine exclusif, propriété splendide, et redoutable. Cette rencontre d'Evolène

fut pour lui une épreuve. Le vieil homme ne voulait pas qu'on viole le domicile de ses rêves. Comme il avait raison ! » Pierre se lève. Les mains dans les poches, il va s'asseoir sur le rebord de la fontaine. Il joue avec l'eau. Quel enfant ! Elie s'approche de Pierre. « Souvent, vous m'avez parlé de lui comme d'un parasite. Un personnage anachronique. Cet isolement, vous le condamnerez. Vous étiez jeune. Mais maintenant, le condamneriez-vous tout autant ? Vous vous isolez, vous aussi. Vous isolez Jeanne. Vous isolez David. Vous leur enseignez ce que vous avez appris et ce que vous aimez à contrecœur. » Je me sens un peu gêné. Je referme l'anorak sur moi. Je baisse la tête. Je joue avec les cailloux. « Et d'année en année, je relisais les poèmes de Joseph X, j'oubliais la voix de Joseph X, et la présence de cette poésie s'estompait. J'ai compris que la vraie vocation de cet art poétique qu'il avait choisi était l'oubli. C'était un vrai poète. Même l'imprimerie a brûlé pendant la guerre. Jamais aucun de ses poèmes n'aura été publié. Et je sais que désormais vous vous emploieriez à leur offrir leur vraie vie : l'oubli. Ce sera un peu votre revanche : Joseph avait raison. Le salut, de nos jours, est dans un jardin clos, du lierre et une pelouse. On n'ouvre le portail qu'à ceux qui sont d'accord avec vous. On se terre. Vous n'en vouliez à cette guerre que nous venons de traverser que parce qu'elle vous volait votre jardin et ceux qui l'habitaient. J'en voulais à cette guerre parce qu'elle me séparait de vous, de vous deux, de vous trois. Je n'en pouvais plus d'attendre. » Pierre est agacé. Je fais semblant de ne pas écouter. Jeanne s'est allongée, les mains croisées sur son ventre. « Un jour, ici, il y aura une station de ski. Une banque. Des téléphériques. Et des gens chics. Après les guerres, on parle toujours de civilisation de loisirs, d'explosion de créativité. » Elie se lève, s'approche de Pierre et lui donne une petite tape amicale à l'épaule. « Allons, je sais que je vous irrite. Vous n'aimez pas que je vous parle ainsi. Mais je devais vous dire maladroitement, comme ça, à bâtons rompus, que je ne suis pas très heureux de livrer à votre fils le monde que je lui livre. » Murmure. « Quand l'imprimerie a brûlé j'ai pensé que Joseph y avait mis le feu lui-même. J'ai fait un rêve à Beau-Rivage : Joseph sortait de la cave de l'imprimerie une torche à la main. Il me saluait courtoisement, soulevant d'un geste sec son chapeau de paille. Et il mettait le feu à la réserve de papier. Puis de nouveau il me saluait. Même topo pour le chapeau. Et il disparaissait dans les souterrains. »

J'avais raison. Joseph X est là. Encore là. Je me lève. Je fais semblant de jouer avec un caillou. Je le lance en l'air, il retombe dans ma main gauche. Je le lance de plus en plus haut. Et ainsi de suite. Je marche. L'anorak glisse par terre. Me voilà de nouveau tout nu. Je m'éloigne. J'entends les hommes rire. Jeanne se moque un peu d'eux. Une sorte de rire nerveux. Les grands font toujours ça après s'être parlé sérieusement. Ils blaguent. Ils font semblant, après, de ne plus croire à ce qu'ils viennent de se dire. La vérité est bien encombrante. Moi, je fais le tour des maisons. Inquiet, je frappe aux volets : toc, toc, toc, Joseph, es-tu là ? Bien sûr, encore une fois, tout ça, c'est entre moi et moi. Les grands ne comprendraient pas.

C'est simple : on se souvient des détails et on oublie l'essentiel. Enfin, ce qu'on estime être l'essentiel. L'Histoire du Soldat par exemple. Elie-le-pantin dans des pantalons trop grands pour lui, des pantalons flottants et une chemise flottante, grand corps maigre dans un sac de vêtements, cercueil de vêtements qui se tiendrait verticalement, épouvantail. C'est ça, mon nouvel ami. Mon premier ami qui parle. Qui embrasse. Et qui vous serre la main très fort, le soir, en vous raccompagnant à votre chambre. C'est moi qui l'ai séduit. Rapt. En le détournant, je le distrairai peut-être de ce chemin qui le mène tout droit à Beau-Rivage. Par-devant, un parc avec des bancs blancs, et par-derrière, des bateaux qui viennent chercher les morts, ces punis. Même pas des bateaux, des barques. Avec des rames. Et une dame aux dents d'or qui rame et rame, et vous

emporte. Et cela se passe toujours à l'heure où le Lac se couvre de brumes. Comme ça, on n'est pas trop triste. Et tout disparaît très vite. Au suivant. Moi demain ? Pierre, Jeanne, qui sait ? Tout cela m'a l'air bien fragile. Retour.

Dans les rues de Saas Fee, on a mis des banderoles aux façades des chalets, des bouquets de fleurs séchées au-dessus des portes. La fontaine, sur la place de l'Eglise, est ornée de rubans de toutes les couleurs. Quelqu'un a posé une couronne d'or sur la gueule du lion de bronze qui crache l'eau. Jet continu. Puissant.

Retour. Le village est paré pour un carnaval. « Demain, explique Elie, c'est la fête nationale de mon pays. Demain soir, il y aura des feux de bois partout, partout autour de nous. Tu verras. » Nous arrivons à l'Hôtel. « Demain, promet Elie, je t'enseignerai une chanson. Elle s'intitule : « Là-haut, sur la montagne, il y avait un beau chalet⁷ ... » » Evolène. J'en étais sûr. Mais pourquoi « il y avait » ? Tout cela est-il donc fini ? Je suis un peu inquiet, je l'avoue. Et la fatigue les rend tous trois fort distants. Moi, je ne suis pas fatigué. J'ai un peu mal aux pieds. C'est tout. Mais je pourrais repartir tout de suite. Toute la nuit. Dans la nuit. Avec Elie s'il pouvait encore m'accompagner. Je le regarde dans l'entrée de l'Hôtel. Madame Plemeure lui fait des politesses en lui demandant « comment ça s'est passé » si « c'est toujoursrrrrs aussi beau, là-haut ». Quelle grenouille, celle-là, avec sa robe verte des grands soirs ! Elle essaie de se rajeunir, il ne manquait plus que ça. Je regarde Elie. Il est pâle. Ses joues se sont creusées. Il demande un bain. Mais les bains sont retenus pour trois jours. « A moins que vous vouliez en prendre un demain matin, très tôt, avant les Anglaises. » Madame Plemeure, cette fois, parle français pour épater mes parents. C'est évident. Mais mes parents se moquent bien d'elle. Pierre a reçu une lettre de l'université : tous ses étudiants sont reçus. Il l'annonce avec un peu trop de fierté à Elie. Tout lui réussit, à celui-là. Jeanne, elle, demande qu'on lui apporte le dîner dans sa chambre. Elle m'embrasse. « Je suis fatiguée. Je te laisse avec eux, comme un grand. »

Chemise propre. Bout du nez propre. Culotte courte et blouson de drap bleu. J'ai mis des chaussures noires et des chaussettes blanches, mi-mollet. J'ai effacé les traces de mercure au chrome. J'attends Elie et Pierre en bas de l'escalier, assis comme un bon petit garçon sage, tout droit, les mains sur mes genoux. Les autres pensionnaires passent devant moi et me disent bonsoir. Moi, je ne dis rien et je fais semblant de ne pas les voir. J'attends. J'ai rendez-vous avec eux, pour un dîner entre hommes. On va enfin pouvoir parler.

Une table ronde au milieu de la salle à manger. Deux bougies qui donnent un air de fête. Madame Plemeure nous sert le dîner. Cérémonieusement. Elle tend à Pierre une carte des vins. Elle dit quelque chose en langue incompréhensible à Elie. « Nous allons, me code Elie, te faire goûter le vin de l'Aigle⁸. » Pierre sourit. « Tu auras droit à une gorgée, dans mon verre. » Je rougis. Il faudra tout de même que je m'arrête de rougir, un jour. « A moins que Pierre ne me l'interdise. Car ... si tu bois dans mon verre, tu sauras tout de suite tout ce que je pense. » Pierre allume une cigarette. C'est la première fois que je le vois fumer en présence d'Elie. « Je suis désolé, Elie, je sais que vous aimiez beaucoup fumer, mais je ne peux plus me retenir. » « Vous êtes bien nerveux, Pierre. » « Tous ces gens nous regardent. » « Eh bien, moquons-nous d'eux. Ainsi, cette

⁷ Les lecteurs suisses, admirateurs de l'Abbé Joseph Bovet (1879-1951) ou non, ont déjà rectifié d'eux-mêmes le *beau en vieux*.

⁸ Probablement du vin d'Aigle, dans le canton de Vaud.

dame à la table derrière vous fait semblant d'être importunée par la fumée de votre cigarette : alors, continuez. » Elie s'est légèrement penché vers nous pour nous dire cela sur un ton de complot. Je regarde la dame en question. Elle porte la serviette à ses lèvres. Elle ferme les yeux avec suavité. Je me mords les lèvres pour ne pas rire. Pierre se met à faire des ronds avec la fumée de la cigarette. Je me lève pour les attraper. Je me mets sur la pointe des pieds. Je renverse un verre vide au moment où Madame Plemeure fait irruption, une bouteille de vin d'Aigle à la main. Elle a posé une serviette blanche sur son bras gauche. Elle pose la bouteille sur la table, la fait tourner pour que nous voyions tous l'étiquette. Puis elle brandit un tire-bouchon sculpté en forme de tête de loup. Elle le saisit. Secrètement, j'ordonne au loup de la mordre. Pas d'effet. Le loup est sourd. Tous les loups sont sourds, c'est connu, à force de hurler à la mort. Je regarde la dame « de derrière ». Elle retire la serviette de sa bouche. Elle dit deux mots à son mari : elle a des dents en or. Cet Hôtel est plein de gens qui ont des dents en or. Quelle clientèle ! « A David l'honneur. » Elie me tend son verre. Je le tiens en l'air devant moi, bien au-dessus de ma tête. J'observe Pierre, Elie, puis Pierre de nouveau. « Bois. Mais une gorgée seulement. C'est pour nous que tu bois. » Et je rougis, encore. Encore. Je dois avoir les oreilles rouge vif. Et les pensionnaires, aux autres tables, m'observent. Je bois. Une gorgée. C'est du feu. Je viens d'avalier du feu. Pierre me donne un petit coup de poing à l'épaule droite en riant fort, très fort. Puis puff, puff, il fait des ronds de fumée en l'air. Elie reprend le verre que je tenais dans la main gauche. Après l'eau d'Evolène, voici le vin de l'Aigle. Je ne sais pas très bien ce que cela veut dire. J'ai même l'impression qu'on se moque un peu de moi. A tort ou à raison, peu importe : je porte cette impression en moi. Et elle me pèse. Et elle me pèsera toujours. Je ne m'en déferai jamais. Un drôle de ruck-sack qu'il me faudra traîner partout et que je ne pourrai jamais poser nulle part. La vie, c'est une balade, n'est-ce pas, c'est comme le soleil, ça monte et ça descend et ça remonte. Je ne connaîtrai que cette religion-là : la marche. Vaincre.

Au début, évidemment, on rougit un peu. Mais après, ça passe. Et si l'on est un vrai marcheur, on ne se défait jamais de cette timidité-là. Et il n'y a que les truqueurs de vérité pour trouver que la sincérité puisse être truquée. Aujourd'hui, je viens de vivre mon aujourd'hui, et le vivrai toute ma vie. Aujourd'hui, j'ai conduit mes parents et mes amis à Evolène, là-haut, sur la montagne. Je crois que je connais déjà un peu la chanson qu'il me faudra chanter demain. Et surtout, ne me posez plus de question. La prochaine fois que vous verrez le soleil et son ciel bleu, regardez-les. Prenez le temps de les regarder, ces amoureux. Elie se penche vers moi. « Allons, jouons. David, voici une question. Après, tu pourras en poser une autre à Pierre ou à moi. David ... comment vois-tu ton avenir ? » Madame Plemeure sert le potage. Elle a sorti la louche en argent des grands soirs. L'avenir ? La guerre ? Libération ? L'avenir, qu'est-ce que c'est donc ? Je réponds avec aplomb « Je ne vois rien ». A mon tour de poser une question, et je demande à Pierre : « Est-ce qu'on meurt, quand on meurt ? »

Pierre est surpris. Puis il sourit. Toujours le même sourire. Et il demande à Elie de répondre à sa place. Elie m'embrasse sur le front. Fini de jouer. Ils se mettent à parler des étudiants, de l'université, des unités de recherche. De diplômés. Je suis redevenu un enfant.

La chambre de David est rangée. Propre. Comme inhabitée. Jeanne caresse le lit de son enfant. Puis elle s'approche de la table et du bout du doigt caresse les crayons. Très lentement. Elle frissonne. C'est bien là une collection d'armes. Elle frissonne : les deux fenêtres sont ouvertes. Voici le royaume d'un fils. Elle n'est pas vraiment venue en cachette, par curiosité. Elle s'interroge sur cette visite, l'envie de voir une dernière fois comment « c'est fait » le monde d'un

enfant. Pourquoi, une dernière fois ? Quelque chose lui dit que son rôle est rempli. Qu'elle ne peut plus rien faire. Un enfant, quand on veut le garder longtemps, on ne lui demande pas de passer le premier, en balade, de montrer le chemin. Un enfant, quand on vit, on lui donne la vie à sept ans. Pas plus tôt. C'est l'affaire d'un été. Jeanne a l'impression qu'elle se cherche des excuses. Jeanne a l'impression de violer un autre monde. Elle a peur : cette chambre lui est étrangère. Déjà. Elle regarde les dessins, un à un : un Lac comme un oeil crevé, un Refuge avec des volets ouverts. David a écrit « le Refuge ». C'est le seul dessin qui ait une légende. Puis voici le chien, un arbre déraciné qui s'est accroché à un nuage, un monsieur sous un chapeau, un oiseau sur le rebord du chapeau. Joseph. Alors, Jeanne remet tout en place. David ne doit se douter de rien. Il est vulnérable, David, un peu frêle pour son âge. Mais quand il serre les poings, il fait peur. Il vous regarde droit dans les yeux. Enfant, lorsque Jeanne le baignait, elle prenait le bébé dans ses bras et elle le plongeait dans l'eau à peine tiède. David la regardait fixement, intensément. Un regard qui ne peut plus se détacher de la mémoire d'une mère. Jeanne eut l'impression un instant que ce regard l'espionnait. David aurait-il quitté la table pendant le dîner? Elle frémit, crut entendre un pas léger dans l'escalier. Elle se raidit et se tint toute droite au milieu de la chambre. Un instant. L'enfant allait la surprendre. Puis le bruit s'estompa. Elle se retrouva seule, chez lui. Le bonhomme. Jeanne était venue chercher un secret. Et il n'y avait pas de secret. Il n'y avait d'étrange dans cette chambre que l'ordre parfait qui y régnait. Jeanne s'en alla sur la pointe des pieds. Elle referma la porte lentement, espérant secrètement qu'au dernier moment un détail étrange la surprendrait et la guiderait dans cette crainte et cet espoir qu'elle osait à peine s'avouer: David est vrai. David est fou. Les mères ont toujours l'impression d'avoir donné le jour à un fils fou. Donner le jour !

A table : Pierre pense à la question de David. Etrange question. Jeu cruel. Pierre croise les bras sur la table. Il n'a plus faim. David parle de ses leçons de piano. Elie s'amuse à lui poser des questions faussement indiscrettes : l'âge de son professeur, la marque du piano, la hauteur du tabouret, le programme de la première audition des élèves au mois de mai, Salle Wagner dans les locaux de la Chambre de Commerce de la Ville. Et David servile, pointilleux, répond avec flegme à toutes les questions. « Bravo David, tu as gagné, maintenant, parlons sérieusement car je te taquinai. Que penses-tu faire plus tard ? » David regarde Pierre, l'interroge du regard et murmure distinctement : « Mais j'ai déjà répondu à cette question tout à l'heure. Par contre, vous, vous n'avez pas répondu à la mienne. » Silence.

Salut la nuit, autre nuit, nouvelle nuit. sans pyjama. C'est bon, le lit tout nu, les draps tout nus contre votre corps nu. Me voilà habillé de tout ce blanc et de tout ce doux. Ça ne durera pas longtemps, tout ça. Ça ne durera plus longtemps, je le sais, je le sens. Et toi, Joseph X, où es-tu? Que deviens-tu? Où dors-tu, cette nuit ? Dans les caves de l'Hôtel, à Oberlungen, au fond du Lac Bleu ou bien à Evolène ? Je t'ai appelé aujourd'hui, mais tu n'as pas répondu. J'ai l'impression qu'ils t'ont tué, pour de vrai. Disons qu'ils t'ont oublié, pour de vrai. Et c'est la pire des punitions. Tes compagnons ont dû te dire qu'il était temps de redescendre sous les vallées, sous les villes, toujours plus bas. Là où l'on n'est plus rien pour personne. Adieu. J'ai fait ce que j'ai pu. Je n'ai rien fait, mais j'ai voulu. Je t'ai appelé. Salut. Salut la nuit. Quelque chose comme un cahier noir qui se referme et que l'on n'ouvrira plus jamais. Ce soir, ils m'ont posé tant et tant de questions. C'était donc ça, un dîner entre grands. Et que voulaient dire les confidences d'Elie quand il expliquait que tes poèmes n'étaient rien sans le souvenir de ta voix ? Etais-tu donc vraiment arrivé à exprimer l'inexprimable, à saisir ce que la raison ne saisit que lorsqu'elle cesse de se réclamer des Académies et des Prix? La seule erreur de ta vie fut certainement d'avoir choisi pour

nom la lettre X. Un X majuscule. Dérision. Quand je t'ai appelé à Evolène, les autres te poussaient déjà vers le Bas. C'était trop tard. Je ne pouvais plus entendre ta voix. Et puisque tu n'es plus, je serai à ta place. C'est promis. Et les promesses d'enfant forment des cicatrices que le temps n'efface pas. Et je me glisse entre les draps blancs, entre les deux pages blanches d'un cahier sur lequel j'inscrirai mon premier poème: notre rêve poignardé. Par les autres.

31 juillet. Sept heures du matin. Quand Jeanne vient frapper à ma porte, je suis déjà prêt. Assis à ma table, bras croisés devant les feuilles blanches et mon matériel de dessin. Et je trouve les feuilles blanches plus belles que tout. Et je n'ai plus envie de brandir un crayon, de le lécher du bout de la langue pour que la couleur soit plus vive, de le guider sur le papier pour créer ou recréer un langage : le mien. Des poèmes et la voix du poète. Des dessins et le regard du dessinateur. Quel risque ! L'oubli est donc le prix qu'il faut payer. Il faut savoir le regarder parfois, bras croisés, en se disant qu'il vaut mieux peut-être ne plus rien faire du tout. C'est beau, une feuille blanche, le matin très tôt : le jour se lève et se pare d'un arc-en-ciel de rosées et de couleurs toutes plus fines et transparentes les unes que les autres, voiles dévoilant d'autres voiles, apparences corrigeant des transparences, formule magique de cette géologie de l'espace. « Je descends, Jeanne, je descends. » Un dernier coup d'oeil sur mon matériel de guerre : je ne dessinerai plus jamais. Je garderai mon langage pour moi. Je hausse les épaules. Je me tire la langue. Puis je pose le menton sur mes bras croisés et je regarde mes crayons de très près, prisonniers de la boîte métallique Caran d'Ache⁹, parfaitement serrés les uns contre les autres. Ils sont seulement plus ou moins taillés. Le Bleu Ciel par exemple est le plus petit de tous. Et pourtant, il devrait tous les dominer. Le Noir Carbone : je n'y ai jamais touché. Il culmine. C'est le sommet de cette boîte de crayons. Son Cervin¹⁰. On a rangé les chandeliers et le tralala des veilles de fête. On nous a redonné la table « de quatre » près de la fenêtre. Nous sommes encore les premiers au petit déjeuner. « Où as-tu voyagé cette nuit ? » me demande Elie, en cachette, avant que mes parents n'arrivent. Je lui réponds par un sourire narquois. « Moi, avoue-t-il, je ne rêve plus. Ou bien je rêve, mais je ne me souviens plus de rien. Ça me manque, tu sais. C'est pour ça que je te posais cette question. Tu me comprends, n'est-ce pas ? » Il déplie la serviette blanche, la pose sur ses genoux. Puis il écarte l'assiette blanche, le coquetier, le bol et le confiturier : il croise les bras, les pose sur la table, et pose son menton sur ses bras croisés. Comme moi tout à l'heure. Il est à ma hauteur, juste en face de moi. Il essaie de se mettre à ma hauteur. J'occupe la place des feuilles blanches et des crayons. Le temps aujourd'hui va s'arrêter.

Pierre nous annonce que le téléphérique fonctionnera à partir de neuf heures. On a fait des essais toute la nuit. Il fonctionnera de nouveau aujourd'hui pour la première fois depuis des années. Il explique à Jeanne et à Elie qu'il vaut mieux, exceptionnellement, l'emprunter. « Nous pourrions aller au Col de l'Homme. Nous verrons l'Italie. Nous redescendrons sur le Refuge. Et nous passerons la nuit de fête au Refuge. Il rouvre ses portes aujourd'hui, aussi. » Voilà. Pierre décide et nous suivons. Nous accrocherons les sacs de couchage aux ruck-sacks. Elie nous demandera de l'attendre devant une des boutiques du village. Il ressortira quelques minutes plus tard, un panier à la main. Un panier plein de paquets mystérieux et en riant il posera un calot sur ma tête, un calot de feutrine bleue, brodé de fleurs d'edelweiss et de petits drapeaux suisses. Photo.

⁹ Entreprise suisse. Son nom vient de celui que c'était choisi le célèbre caricaturiste Emmanuel Poiré (1858-1909). Le mot veut dire crayon en russe. Il s'agit d'une translittération poétique.

¹⁰ no comment.

Téléphérique: nous attendons très longtemps l'engin extraordinaire qui va nous emmener au-dessus des prés, des bois, et des ravins très hauts, sur un piton. Les câbles neufs, scintillants, sont comme deux flèches plantées dans la montagne. Jeanne est partagée entre la joie de ne plus avoir à marcher, et la peur du vide. Elle me dit : « Tu resteras près de moi, n'este pas ? » Alors, je lui tiens la main. Il fait très froid à l'ombre de la gare de départ. Nous assistons encore à deux, trois essais à vide. Une cabine monte, l'autre descend. Les minutes passent. Nous attendons derrière un portillon, assis sur un banc de fer. La main de Jeanne me serre de plus en plus fort. Elie et Pierre ne s'en rendent même pas compte. Ils parlent de théories et de thèses. Ils parlent d'un voyage en Russie et des ressources du Hoggar. Quel drôle de nom : il faudra que je regarde sur mon Atlas. Hoggar. Des montagnes ensevelies, et tout, tout, tout en dessous : les forêts, les torrents, les vallées et les glaciers. Et au-dessus, le désert. Tout plat. C'est plat, le désert, n'est-ce pas ? Le portillon s'ouvre. La cabine de gauche est arrivée. Nous pouvons y aller. Mon coeur bat vite. J'ai les jambes coupées. Je trébuche : Jeanne me retient. Et pourtant, c'est moi qui la tiens. Autour de nous, on s'agite, on donne des ordres. Pierre et Elie continuent de parler de manière détachée. Dans la cabine du téléphérique nous nous tenons, Jeanne et moi, tout près d'eux. Pierre pose la main sur mon calot : je n'ai plus peur. Du coup, je serre la main de Jeanne à deux mains. Je sais qu'elle n'a plus peur, elle aussi. Le téléphérique s'envole. Au début, un léger mouvement de balançoire. Et puis très vite, un mouvement continu nous attire vers le haut. Saas Fee s'éloigne de nous, nous nous éloignons de Saas Fee, nous dominons ce petit jeu de construction, l'église, la fontaine, les chalets, l'Hôtel avec sa cargaison de dames et d'enfants qui ne m'intéressent pas. Ouf ! Nous passons le premier pylône, de nouveau léger mouvement de balançoire. Saas Fee disparaît complètement : nous frôlons le faite des arbres du Bois puis de nouveau nous élevons. Il n'y aura pas de serpents aujourd'hui. Rochers, éboulis, second pylône: l'altitude me berce. La main de Jeanne se contracte dans mes deux mains. Jeanne ferme les yeux, troisième pylône : l'à-pic est vertigineux. Encore quelques secondes. La gare d'arrivée n'est plus très loin. La cabine ralentit. Se balance. S'immobilise. Cris de joie. Jeanne sort la première.

Cris de joie : dans la benne, nous étions les seuls étrangers. Harnachés. Ridicules dans nos costumes sans broderie, sans rien. Nous avons pris le téléphérique avec le Maire de Saas Fee. Elie a dit : « C'est le Maire, il était guide, autrefois, du temps de la visite de votre père. » Et le Maire était entouré de ses conseillers et de l'aubergiste, tous habillés de vert, un vert sombre et cru, tissus épais, broderies fines et pompons de toutes les couleurs. Nous avons l'air de quoi, nous, avec nos vêtements bleus et nos chemises blanches ? J'écoute les confidences d'Elie à Pierre. C'est une Inauguration.

Cris de joie. Jeanne se presse de quitter la gare terminale. Sur le balcon de bois, face aux pics, à la hauteur des pics, si près du soleil, son premier geste est de défaire ses longs cheveux noirs, de renverser son visage en arrière, de donner ces légères secousses de la tête qui font chuter les chevelures quand elles sont belles et souples et quand le vent du soleil, tout en haut, se met de la partie. Photo.

Le Col de l'Homme, c'est peu de chose. Une heure de marche à peine. Mais nous ne nous sommes jamais trouvés aussi haut dans le ciel. Presque en haut de tout. Je vois loin, très loin. Là, c'est la France. Là, c'est l'Autriche (le roi de Rome, je connais, et les haltes du général Dourakine fuyant sa cousine madame Papofski, n'importe quoi, mais je sais ce que je sais et je ne sais rien d'autre, pour le moment c'est ça l'Autriche: Dourakine et le roi de Rome) et voici l'Italie. L'horizon est le même de tous côtés. Qu'est-ce qu'un pays, une frontière ? Les nuages sont les mêmes, accrochés

comme des calots blancs aux cimes des montagnes. Et il y a des glaciers partout. Eblouissants. Elie cite les noms des massifs, des noms secs et durs comme la roche, des noms gris comme le granit, des noms qui n'éveillent rien. Un mystère total, tous ces noms en « orn » et en « ada ». Je n'en retiens aucun. J'écoute simplement l'ensemble, l'inventaire. Et je regarde tout ça, autour de moi, bouche bée. Je ne tire plus la langue. J'ai froid aux jambes et aux mains. A la main droite surtout : la poche est trouée. Je serre le poing. Je hausse un peu les épaules pour me réchauffer. Jeanne ferme son anorak. « Tu vois, me dit Elie en me prenant dans ses bras, d'ici nous voyons quatre pays. Quatre. Nous sommes très exactement au coeur de l'Europe. » A ce moment précis, je ne pense qu'à la blessure profonde qu'Elie porte dans son dos, au regard inquiet de Pierre qui à son tour me prend dans ses bras. Il me dit : « Regarde, c'est ce que je pouvais t'offrir de plus beau. » C'est la première fois que Pierre me prend dans ses bras. Et ce buste contre lequel je me colle et m'enlace est le buste de mon père. Et c'était encore plus beau que le paysage, tout cet amour entre nous deux, nous trois, nous quatre. Amour perdu: compte tes billes !

Le froid nous chasse comme des intrus. Le soleil au Col de l'Homme est glacial et hostile. Elie est pris de quintes de toux. Il s'arrête, nous prie de l'excuser. Nous demande de l'attendre. Assis sur un rocher, replié sur lui-même, il ouvre une petite trousse. Jeanne s'approche de lui, se met à genoux et lui fait une piqûre. Pierre accroche le panier d'Elie à son ruck-sack, change de bobine de film, vérifie l'intensité de la lumière. Photo. Midi. Nous redescendons. Pierre s'adresse à moi. « Le premier endroit abrité ensoleillé que tu trouveras, préviens-nous, appelle-nous. C'est là que nous déjeunerons. Allons. Pars devant, en éclaireur. Mais ne va pas trop vite. Si tu nous perds de vue, arrête-toi. » Il faut longer la face nord d'un pic, et plus je m'éloigne, plus la tête me tourne, le froid m'envahit. J'avance précautionneusement, vérifiant l'équilibre de chaque pas. Le sentier à flanc de montagne est large, le couloir d'effondrement est profond. En bas, tout en bas, voici de nouveau la gare terminale du téléphérique. Chaque fois qu'un gros rocher me protège, je m'arrête, et je les vois tous trois, derrière moi, de plus en plus loin de moi. Pierre donne la main à Jeanne, qui marche tête baissée du côté de la montagne. Elie les suit, puis les devance. Il se rapproche de moi. Je l'attends. « Eh bien, Hannibal. ce coin de soleil ? » « Il est là », dis-je en montrant du doigt ce point où le sentier contourne l'ombre et s'offre enfin à la lumière et au soleil. « Bravo. Allons, mon ami. » Et il me tend la main. Il ne me donne pas la main, il demande la mienne. Il ne réchauffe pas ma main, je réchauffe la sienne. Nous sommes L'autre couple qui descend la montagne. En premier. Pierre et moi, nous sommes les guides. J'ai peur pour Elie, cette piqûre, mais je ne pose pas de question. Elie a dit: « Le Refuge n'est plus très loin. »

Personne ne parle. Le déjeuner est prétexte à une halte. Pierre fait simplement remarquer que « j'ai bien choisi l'endroit. » Le soleil petit à petit nous réchauffe. Un chant lointain parvient à nous. « Ecoute, murmure Elie, c'est le chant que tu dois apprendre pour ce soir. » C'est tout. Nous écoutons. Un bruit cristallin et lointain de cloches et clochettes, le son profond d'un cor, puis deux, puis trois, qui se répondent, s'appellent et se répercutent en écho. La montagne chante. « Allons ! »

Au premier détour du sentier nous surplombons le Refuge, le Lac Bleu. Un Lac transparent, dont nous devinons le fond : du rocher, rien que du rocher. La terre entière s'est refermée. Je ne sais plus très bien si je me souviendrai de mes rêves, plus tard. Si je vivrai mes rêves, plus tard. Pierre reprend la main de Jeanne et moi celle d'Elie. Je viens de perdre quelque chose. Quelque chose. Et je viens d'entrer dans la vie. Demain, après-demain, nous reviendrons en France.

Le Refuge. Les volets sont ouverts. La porte est ouverte. Une servante de Madame Plemeure nettoie les vitres. Trois des villageois qui nous accompagnaient dans la benne préparent un bûcher au bord du lac. Ils ont traîné au bout d'une corde un arbre déraciné. Gigantesque. Crayon pointu qu'ils élaguent pour faire du petit bois. Tout chante aussi dans le Refuge, le bois, les tables, les chaises, et la cheminée. Tout chante et tout craque. Les lits superposés de la chambre où nous dormirons tous ensemble. Il y a huit lits. Je les compte. Et des couvertures que l'on a étendues au soleil avec des pierres dessus pour qu'elles ne s'envolent pas. Couvertures volantes. Edelweiss. « David, va les aider. » Je vais préparer le bûcher. Je casse des branches. Je m'égratigne. Crac. On me fait signe de ramasser de gros cailloux pour consolider la base du bûcher. La Fête commence. Le bûcher grandit. Les hommes chantent. Pierre s'approche de nous, clic, clac. Photo. J'ai chaud. Je trébuché. Mon genou gauche saigne encore. Je l'essuie du bout du doigt et je lèche. Ça saigne encore, tant pis. Je continue. Le sang dégouline le long de ma jambe. Ça me chatouille un peu. Je ris. Le sang se coagule, c'est fini. Sur le toit du Refuge, on a planté un drapeau à croix blanche qui claque au vent. Les hommes me remercient. Ils me tendent une gourde. Je bois : du feu. Une gorgée. Une seule. Et je rougis. Vraiment !

La nuit tombe très vite. Une ombre bleutée, une encre qui se noircit. Et le vent qui précipite le mouvement fait basculer le ciel. Je ferme les yeux : je vois le Col de l'Homme, point culminant de ma vie. Le dernier moment où nous fûmes ensemble. Seuls et ensemble.

On a fermé les fenêtres et la porte. Un feu de bois craque dans la cheminée. Il y a les hommes du village, la servante qui fait fondre du fromage dans une grande bassine, au-dessus du feu, et nous quatre. Ils chantent : Elie chante. Pierre serre Jeanne dans ses bras. Jeanne a posé sur ses épaules un large châle de laine bleue. Les hommes boivent. Pierre trinque avec eux. A moi de chanter « la » chanson. Je la fredonne, je ne connais que le premier couplet, je m'arrête. Ils applaudissent. Pierre soulève mon calot en guise de merci. Merci !

Des croûtons de pain sec au bout d'une fourchette. On se penche sur la marmite, chacun son tour on attend que la bouchée refroidisse juste un peu. Les hommes se lèvent : c'est l'heure. L'heure ?

Une allumette, une petite flamme qui monte et monte, et le bûcher en quelques minutes devient brasier. « Regarde », me dit Elie. Et tout autour de nous, dans le lointain, mille feux s'allument. Mille, je dis bien mille : des étoiles qui seraient tombées sur la terre pour un soir. Pour se reposer, pour faire la fête. « A chaque feu, précise Elie, il y a des hommes et des femmes et des enfants qui chantent, qui boivent, et qui dansent. Veux-tu danser avec moi ? » Elie me tend les bras. Je le prends par les mains et nous tournons ensemble autour du feu de joie. Pierre et Jeanne tapent dans leurs mains et nous donnent le rythme. La servante a défait ses cheveux elle aussi. Elle porte un tablier brodé de fleurs. Deux hommes l'invitent à danser. Ils nous rejoignent: nous formons une farandole autour du feu. Elie m'abandonne avec eux. Il est essoufflé. Mais chaque fois que nous passons près de lui, c'est son regard que je scrute. Il me regarde, moi, et moi seulement... Il me dit quelque chose que je ne comprendrai pas tout de suite. Mais plus tard, beaucoup plus tard. Quand il sera trop tard pour lui. Et peut-être pour moi aussi.

Où sont les pierres que j'envoyais sur le Refuge, avec lesquelles je frappais les volets clos ? Et ce geste, le referai-je un jour ? Et les autres, où sont-ils, ceux de derrière les volets, ceux d'en Bas qui croient toujours qu'on les délivrera ? C'est tellement facile d'oublier, de se contenter de boire et de danser. Même si la joie vous semble un peu amère, on vous tend une main, vous la saisissez. On

fredonne un air, vous chantez. Et pas de remords, surtout pas de remords. Avez-vous été heureux une fois dans votre vie, une ? Dites-moi ? Oui ? Non ? Le bonheur, c'est fait de rien du tout. Et c'est suspect quand on en parle. Murmures. Sur la première page du premier cahier, Joseph a inscrit : « L'homme n'a jamais fait d'invention plus facile que celle du ciel. Lichtenberg. Quatrième Cahier, 1789-1793. »

Bonsoir, Pierre. Bonsoir. Jeanne. Ils vont se coucher. Pierre nous fait signe. « Vous pouvez rester ensemble. » Etrange remarque : se croirait-il propriétaire de cette histoire? Nuages, nuages ! Quelle illusion ! Je hausse les épaules, mais il ne peut pas me voir. Je hausse les épaules car il ne peut plus me comprendre. Je commence à croire qu'il ne comprend rien. Je le vois tout petit et moi très grand, désormais. Elie s'approche de moi, le panier à la main. « Viens. » Et il me tend la main. Rapt.

Nous faisons le tour du Lac. Nous le contourons par la gauche. Avec mon ami Tu j'avais suivi l'itinéraire inverse. « Où est Tu ? » « Pardon ? » « Où est mon chien, tu sais, le chien qui était près de moi quand tu es arrivé ? » « Je ne peux rien te dire, David. » « Bon. » J'observe un silence, comme eux, comme les grands. « Bon. J'aurais mieux fait de ne pas poser la question. » « Et tu penses à lui maintenant ? » « Oui. » « Ne sois pas triste, tu vas voir. » De l'autre côté du Lac Noir, du Lac Nuit, du Lac Miroir-du-brasier, face à la nuit constellée d'étoiles et de feux de joie (Joseph, Joseph, quels sont les mots qui disent la beauté sans être apparemment beaux ?), Elie me prend dans ses bras, il me soulève, m'étreint. « Regarde et plus tard, chaque fois que tu te sentiras seul, pense à ce que tu vois là, maintenant. » Emphase. Ses bras se referment sur moi. « Je n'ai pas compris, Elie. » Il me hisse plus près de son visage. Mes genoux se heurtent à la boucle de sa ceinture. La plaie du genou gauche s'ouvre de nouveau. Le sang coule. Une goutte qui coule, qui coule le long de ma jambe. « Je n'ai pas compris. » Regarde ces feux, c'est tout. » Il me pose à terre. « Et maintenant, voici ce que j'ai apporté pour toi. » Des allumettes que l'on frotte et qui font des jets d'étincelles. Des feux de bengale verts, jaunes, bleus. Et des fusées qui déchirent la nuit de leurs cris. Ephémères. Juste une lumière qui s'allume et qui s'éteint. Fllllliippppp : j'applaudis. Du panier, Elie retire les artifices de la nuit. Mille feux, pour moi. Et Pierre et Jeanne ne sont même pas là pour regarder. Tant mieux. Tout ça, c'est entre Elie et moi. Le monde a changé.

Elie s'accroupit, gratte une allumette : la lumière jaillit, des faisceaux de lumière. Je saute en l'air. Je bats des mains. Je m'agrippe à son anorak. « A moi, à moi ! » Je veux allumer, moi aussi, tous ces feux. Elie proteste. Il fait le clown. Il affirme que c'est à lui de donner le spectacle. Il bondit sur un rocher, lance une fusée en l'air. Puis il revient vers le panier, plonge la main dedans, se remplit les poches. Moi, je le suis, j'essaie de le suivre en brandissant mes allumettes-étincelles. Ma boîte est vide. Il m'en redonne une pleine. Et le jeu continue, continue jusqu'à ce que le panier soit vide. Alors, Elie me serre très longuement contre lui, et me dit : « Merci, David, merci. » Le brasier faiblit. La servante ferme les volets du Refuge. On ne voit que les points de lumière des murs à chaque fenêtre. « Rentrons, ils nous attendent. »

Pierre et Jeanne ne sont pas couchés. Assis, courbés devant la cheminée, les coudes sur les genoux, les mains tendues vers le feu, côte à côte, ils parlent. Dès que la servante me voit entrer, elle voit mon genou et la traînée de sang. Elle se met à genoux devant moi et l'essuie avec un mouchoir qu'elle tire de son corsage. Elle a une belle poitrine. Je me sens gêné. Gêné par ce que je vois et par ce qu'elle fait. Pierre et Jeanne se retournent. Elie enlève son anorak. Les autres

hommes, assis sur une banquette latérale, font signe de se joindre à eux pour boire. La servante a noué son mouchoir autour de mon genou. Elle se relève et m'embrasse sur le front. Je rougis. Les hommes boivent. Jeanne les observe et sourit lorsqu'on lui tend un verre. Elle me tend les bras : c'est là que je m'endors.

Cette nuit-là, je n'ai pas rêvé. Pour la première fois. Un volet claque: je me réveille. Les autres dorment encore. Pierre s'est retourné vers le mur. Elie dort sur le dos, le visage rejeté en arrière, d'immenses paupières baissées sur des yeux qui me donnent l'impression de surgir de son visage. J'ai peur. Il est mort. Mais non, il respire. J'entends un léger sifflement. Il souffre. Il dort et il souffre.

Sur la pointe des pieds, je passe dans la grand-salle. Je ramasse des journaux, un fagot. J'essaie d'allumer le feu dans la cheminée avec une allumette-étincelles. Rien à faire. L'allumette fait du bruit. J'ai peur. J'ai froid. Chair de poule. Et si les autres se réveillaient avant que le feu ne craque dans la cheminée ? Je cherche de vraies allumettes. Elles sont sur le rebord de la cheminée. Une chaise : je grimpe. Tac, je tombe, je me rattrape sur un bras, je me relève. Scratch : le feu prend, le fagot se met à flamber. Il ne me reste plus qu'à aller chercher des bûches dehors. La porte grince. Le jour vient à peine de se lever. Le froid me fait bâiller. Le cadavre calciné du bûcher forme un point noir au bord du Lac, cratère de Bleu qui s'éveille, encrier du ciel. Une bûche, deux bûches, la troisième après quelques pas, roule à terre. Quand je reviens, Pierre s'est levé. Sur le pas de la porte de la chambre, il m'attend. Il me sourit. Un vrai sourire. Le premier.

Cette fois, c'est avec lui que je fais le tour du Lac. « Laissons les autres dormir, a-t-il murmuré en tendant mes vêtements. Viens avec moi. » Il marche devant moi, lentement, pesamment, les mains jointes derrière la nuque, les coudes tendus vers le ciel de chaque côté de son visage. A chaque pas, il respire profondément. « Fais comme moi, David. » Je fais comme lui. Je manque de tomber. Je remets mes mains derrière ma nuque. « Respire profondément » Je tousse. Il rit, me prend par les mains et me fait tourner autour de lui, à bout de bras, un tour, deux tours. Je le supplie d'arrêter. Il s'arrête, me prend dans ses bras, me jette en l'air, oh pas bien haut, je suis lourd. Il me rattrape et me serre contre lui. « Regarde ! » Un aigle vole au-dessus de nos têtes. Il longe la paroi des montagnes, donne quelques coups d'ailes, prend de l'altitude, puis de nouveau tournoie en vol plané. »Tu voudrais faire ce qu'il fait, n'est-ce pas ? « Oui. » Silence. « Moi aussi. » Pierre me pose à terre. La terre est dure. Il n'y a rien dessous. Plus rien. C'est sûr. Quand on est mort on est mort.

Nous nous éloignons. J'ai froid. J'ai faim. Je crois même que je frissonne un peu. « Alors, dit Pierre, rentrons en courant. » Et nous sautons de rocher en rocher. « Lève les bras, tu reprendras mieux ton équilibre. » Et je lève les bras. Et j'ai l'impression de voler. L'aigle disparaît en direction du Col de l'Homme. Quelques lueurs dans le ciel annoncent l'assaut lointain du soleil. Une nouvelle journée commence. La dernière. C'est fini, les vacances.

Je n'aime pas l'Ovomaltine. Jeanne a beau me dire que « c'est très important pour ma santé d'en boire », je préfère le café amer que boivent Elie et Pierre. Avec du pain blanc et du miel. Tableau : un petit garçon avec un calot sur la tête. Une servante qui se penche en apportant des tranches de pain grillé. On félicite celui qui s'est levé en premier pour rallumer le feu. On ne cite pas de nom. Tant mieux. Et puis encore une fois je n'aime pas l'Ovomaltine. Un aigle est passé. « Un aigle est passé ! » « Pardon ? » « Pierre et moi nous avons vu un aigle. » Elie fait semblant d'être

épaté. Il porte le bol de café à ses lèvres : ses mains tremblent. Il voit que j'ai surpris ce tremblement. Je baisse les yeux. Le nez dans mon café.

« Raconte-moi une histoire, Elie. » « C'est l'histoire d'un petit garçon qui va faire le tour du Lac avec un monsieur beaucoup plus vieux que lui. Ses parents le cherchent. On leur dit: on l'a vu passer avec un vieux monsieur qui avait les poches pleines de feux de Bengale. Les parents pensent que le petit garçon a été enlevé par le vieux monsieur. Mais en fait, c'est le petit garçon qui a enlevé le vieux monsieur. » « Je n'ai pas compris, Elie. » « Ça n'a aucune importance, David. J'ai raconté cette histoire pour tes parents. » Silence. « C'est dur de ne rien avoir » Ces derniers mots, il les dit le visage détendu, heureux. Pierre pose la main sur la main d'Elie sur la table près du pain blanc et du miel. Je demande une nouvelle tartine. J'ai faim. Très faim. Je veux grandir vite, très vite.

Anachronisme du bonheur. Exaltation. Vision faussée de toutes choses, événements, fantasmes évanouis : est-ce donc si dur de voir la vérité de face et la mort de dos ridicule, dans sa robe blanche essayant de cracher son dentier d'or, volé sur les Champs de Bataille ? La guerre ? Et lorsqu'il y a un Col, il s'appelle Col de l'Homme. Et lorsqu'il y a une Clinique antichambre de rien, elle s'appelle Beau-Rivage. Les humains ont de ces cruautés dont ils ne supportent pas la vision éblouissante, l'éclair fatal. Il arrive un moment, lorsqu'on dessine, où la main ne guide plus mais est guidée et où brusquement elle se met à dessiner la vérité. On dit alors, quand on ne veut pas voir, pas comprendre : « Qu'est-ce que ça représente ? » A quoi bon dessiner le dessin, parler du dessin qui se fait et s'achève et s'archive déjà ? Il faudrait gommer ce trait, n'est-ce pas ? A quoi bon passer aux aveux quand l'évidence d'avoir frôlé la vérité vous prend à la gorge et ne vous lâche pas ? En entrant dans le Refuge pour la première fois, mon premier réflexe avait été de chercher la porte de la cave. Il n'y en avait pas. Le Refuge était posé, rivé au rocher. Solidaire du rocher. Il n'y avait pas d'issue possible vers le Bas. La condamnation était donc totale. Et le guide qui venait de naître en moi, témoin de la naissance de l'enfant de Jeanne, petite chose grandissant dans le ventre de ma mère, témoin de la mort d'Elie, douleur lancinante le torturant, et ce guide, ce petit guide, devait admettre le refus du monde, ce rocher, la Terre, poing serré au mur de pierre. Pierre ! Et il faudra que je trotte là-dessus, avec mon cartable d'écolier et mes galoches de l'hiver. Et il faudra que je joue le jeu des autres. Que je me batte, comme les autres. Et celui qui ne casse pas la gueule, se fait casser la gueule. Il suffit de s'habituer à ne plus penser à rien d'autre qu'à se défendre. Il suffit de défendre son jardin, son lierre, sa pelouse et les oiseaux qui viendront se poser sur mon chapeau. Chapeau: bonjour, la vie sans amour. On aime une fois, le temps de quelques feux de Bengale. Le reste ne sera désormais que simulation, feinte adoration. Jouissance. Peut-être un peu de tendresse par-ci, par-là.

« Allons ! » Il est temps de redescendre au village. Nous connaissons le chemin. Je ne me retourne même pas pour regarder une dernière fois le Lac et le Refuge. Je vais. Etrange silence qui nous réunit. Et nous accompagne. Etrange compagnie de ce qui nous attend ce soir, demain, quand nous nous quitterons, quand nous repasserons la frontière. Les montagnes tournent autour de moi. Je crois que je pleure. Ou plutôt, je pleurniche. Je n'aime pas ça : une larme, deux larmes, les yeux me piquent. Alors, je hâte le pas. Je les devance. Je ne veux pas que l'on me voie. La traversée du Bois me devient douce, apaisante : elle cache ma fuite et ma peine. Une toute petite peine de rien du tout. Et les serpents ne me font même plus peur. Dans le fond, ils vivent leur vie, à leur manière. Ils se défendent quand on les attaque, eux aussi. Après le Bois : les prairies.

L'odeur lancinante d'herbe fauchée et de foin que le soleil fait chanter. « Allons ! » Je vais. Cette fois, ce n'est plus quelqu'un d'autre, mais moi-même qui me dis : « Allons. » Allons, David.

Dans Saas Fee, c'est la fête. Les autres enfants de l'Hôtel me voient arriver. Ils se précipitent vers moi. Il y a une course de sacs. Je dois y participer. Je n'ai même pas le temps de refuser. Ils m'entraînent. Me voilà ridicule, le corps entier perdu dans un sac à pommes de terre, en ligne, avec les autres, relevant la toile contre ma poitrine, serrant les rebords du sac sous mes bras. Autre lit. Autre nuit. Autre Refuge. Sac de couchage: absence de rêves. Sac de course de sacs : mensonge. Le malheur des uns est de pouvoir aimer. Le malheur des autres est de ne pas pouvoir aimer. Le bonheur, c'est de comprendre ça, et après de se débrouiller avec ses rêves poignardés.

Il faut que je gagne cette course pour me débarrasser des cris de ces enfants qui me défient. Départ : le Maire utilise un pistolet à bouchon. Je saute, je clopine, je me pousse en avant. Je pense à un dessin que j'avais vu, avec des kangourous. Et je gagne. (Jeanne aussi est un kangourou avec son bébé-relief.) Et je gagne des pétards et d'autres feux de Bengale. Je ne les allumerai pas. Je les abandonnerai dans le tiroir de la table de ma chambre. Et je gagne. C'est banal. Clic clac. Photo. Pierre a quand même pris une photo. Mais le coeur n'y est plus. Le mur n'y est plus pour personne. Il faut admettre que nous allons nous quitter. Chacun de nous a quelque chose à faire: un enfant, Beau-Rivage, et le reste. Et moi, que dois-je faire, moi ?

Une valise vide comme la gueule d'un monstre. Je plie mes vêtements précautionneusement. Jeanne a dit : « Nous partirons très tôt demain matin. Nous allons raccompagner Elie. Il faudra que tu sois très gentil avec lui. Tu me comprends, n'est-ce pas ? » Mais de quoi a-t-elle peur ? Me comprendra-t-elle jamais, elle ? Au fond de la valise, tout ce qui est en drap et en laine. Au coeur de la valise, tout ce qui se casse : les crayons et les règles. Au-dessus de la valise, le drap bleu des blousons et des culottes courtes. Et pour couronner le tout le linge de batiste, les slips, les chemises. La chambre est vide. Demain matin, au dernier moment, je ferai la toilette du chat, je refermerai la valise : crok, la gueule du monstre se refermera. Et je serai prêt. Prêt l'épreuve.

Le salon de l'Hôtel est plein de monde. On jacasse. On crie. « C'est dommage, me dit Elie, j'aurais bien aimé entendre de nouveau cette Sonatine. Mais ils ne sauront pas se taire. » Alors, je lui demande de me fredonner l'air de l'Histoire du Soldat. Et dans l'entrée de l'Hôtel, dans un décor de cretonnes à fleurs, d'horloges anglaises et de coucous suisses (à quoi bon voir l'heure tant et tant de fois à la fois ?), il mime le violoniste et d'une voix profonde, éraillée, intime, il me confie la plainte du violon, le rêve du soldat. « Qu'est-ce que c'est, Elie, ne rien avoir ? » Mais encore une fois, j'ai posé une question. Une question de trop. Et quand on pose des questions, on n'apprend rien. Rien.

Le dîner est morne et tendre à la fois. Une tendresse à fleur de peau. Précision des gestes de Pierre servant l'eau, servant le vin, présentant le pain. Demi-sourires échangés au moment où le regard de chacun s'esquive. Silences pleins de confidences. C'était beau, là-haut. Et nous ne l'oublierons jamais. Mais oui, mais oui, on peut le dire, même si on n'y croit pas.

Je deviendrai fou de musique. Première symphonie de Brahms: je penserai à Saas Fee. Nocturnes de Fauré : le Lac Bleu. Le dernier quintette de Schubert : ce dernier dîner. Second mouvement de ce quintette: Elie me prend dans ses bras, la vie, au moment précis où on vous la retire. Et la liste pourrait être longue, longue. Interminable. Je deviendrai peut-être un habitué des concerts du

monde entier. Et quand le concert aura beaucoup de succès, on me trouvera toujours un strapontin. Ce qu'on appelle en langage d'agence de théâtre un « orphelin », un « bon orphelin pour Monsieur David ». Rat de festivals : telle sera ma vocation, à la fin. Pour Evolène.

Après le dîner, Madame Plemeure convie les pensionnaires à se rendre au salon. Il y a, dit-elle, une surprise pour tout le monde, « for everybody ». Pierre se mord les lèvres. La bonne femme nous a regardés fixement en donnant cette précision. Nous devons y aller.

Le prestidigitateur a l'air d'un pantin. Il est grand et maigre, comme Elie. Il a de longues mains blanches et les joues creuses, comme Elie. Mais il s'est déguisé. Le revers de la veste de son costume de soie noire est brodé de strass : il retire sa pochette blanche et ce sont des mètres et des mètres de pochette qui sortent. Les enfants rient. Pas moi, quelle barbe, ça commence bien ! Le visage du prestidigitateur est plâtré de blanc et ses yeux cernés de gros traits noirs en forme d'accent circonflexe : les enfants ont peur. Pas moi. Assis sur une chaise trop haute, jambes ballantes, je balance mes pieds alternativement, les mains croisées sur ma braguette, le dos voûté, la langue au coin des lèvres, toute prête à faire un pied de nez si par hasard le pantin ennuyeux venait à m'attaquer. Madame Plemeure me fait signe de ne pas bouger. Je continue à balancer mes pieds : elle n'avait qu'à ne pas me mettre avec les enfants. Je me retourne : Jeanne, Elie et Pierre ont pris place dans le canapé du fond, tous trois, côte à côte, Elie au milieu, les jambes croisées, la tête droite, impassible. Jeanne a posé son visage sur l'épaule de mon ami. Pierre, légèrement de biais, les contemple. Brusquement le pantin me saisit par le bras, comme Monsieur Césari, en classe, quand je me mets à rêver. Debout, à côté de lui, il faut que je tienne son haut-de-forme. Que je le retourne. Que je mette la main dedans. « Et maintenant (il a une voix grasse et bourrue), et maintenant, Mesdames et Messieurs et vous tous, mes paitits enfants (il claque les doigts), voici Gaspar. » Il plonge la main dans le chapeau: un lapin. On applaudit. Je rougis. Je crois même que je hausse les épaules. Je vais reprendre ma place. Le pantin me retient de nouveau par le bras. « Mais non, ce n'est pas fini. Gaspar a une paitite amie. Tous les Gaspars du monde ont une paitite amie. Tiens, à toi. » Je plonge la main dans le chapeau que le pantin me tend. Et tout au fond, recroquevillé, je sens quelque chose de tout-doux, tout-doux. Je prends la bête à deux mains, un autre tout petit lapin blanc que je serre contre moi. J'éclate de rire. Applaudissements. Je suis pris au piège. Cette fois, Jeanne, Elie et Pierre applaudissent aussi. Je reprends ma place, sur ma chaise, le lapin sur mes genoux. Les autres enfants sont jaloux. Je leur fais signe de ne pas s'approcher.

Et voici le chien métronome qui aboie chaque fois que son maître-pantin s'arrête de jouer du piano. Et voici la colombe farceuse qui se pose sur la tête des menteurs. Et voici le verre de lait que l'on verse dans un papier journal. Et voici, et voici, et voici le tourbillon des confettis et des serpents, la distribution de cotillons. On me remet une coiffe de fée et une baguette. On ne me demande pas de choisir. On me pose ça sur la tête. J'aurais préféré un calot. Vérité. Je suis donc devenu une fée avec un lapin dans les bras. Jeanne devient torero, Elie porte un chapeau melon et Pierre est transformé en Napoléon. C'est le moment de la Tombola. Interminable Tombola. Il y a toujours des enveloppes à vendre. Mais d'où le pantin ennuyeux sort-il toutes ces enveloppes ? Pierre est agacé. D'un regard, il me fait signe de prendre patience. Je caresse la fiancée de Gaspar. On tire les numéros. Je ne regarde même pas les billets qui se trouvent dans les enveloppes qu'Elie m'a fait porter. Je caresse la bête et je m'envole. Je m'endors. Il fait chaud. Tout le monde crie. Le pantin ennuyeux annonce un numéro deux fois, trois fois, puis il s'approche de moi, prend mes enveloppes. Silence. Il regarde les billets. « Il a enkore gagné ! » Et il me remet une

bouteille de vin de l'Aigle offerte par la « direktion ». Cette bouteille, nous l'emporterons avec nous, en France, et nous ne la boirons jamais. Jamais. Elle restera toujours dans un placard, la bouteille que l'on ne boit pas. Ce vin qu'il ne faut plus boire. Une ciguë : Elie, Beau-Rivage, nous recevrons une lettre du directeur de la Clinique les derniers jours de décembre. Ce soir-là, Pierre s'enfermera tout seul dans sa chambre. Il aura beau fermer la porte, Jeanne et moi nous l'entendrons sangloter comme un enfant, battant son oreiller à coups de poings. Et nous ne pourrions plus rien faire. Plus rien du tout.

Le lendemain matin, nous quittons l'Hôtel très tôt. Les ânes portent nos bagages. Nous marchons derrière eux, en chaussures de ville. En tenue de ville. Qui parlera le premier ? Voici la vallée de nuages, propriété de Pierre. Adieu le soleil qui se lève. Nous n'avons pas eu le temps de le voir une dernière fois. Il galope pourtant, cavalier de l'Orient. Il porte peut-être un dernier message, un droit de grâce, qui sait ? Mais qui parlera le premier, rompant le fardeau de ce silence qui en dit trop, et trop ? Nous sombrons dans les nuages. C'est doux quelques minutes, puis nous sommes obligés de mettre nos imperméables. Il pleut. Une petite pluie fine et tiède. Une pluie tendre qui voudrait se faire pardonner. Le chemin du retour est si long ! On nous propose une halte. Pierre fait signe de continuer.

Voici la voiture qui sent le cuir endormi, le cendrier vide. Voici l'horloge du tableau de bord qui fait tic tac, tic tac : quelle patience, une horloge dans une voiture abandonnée. Vous revenez : et elle vous dit l'heure exacte. Pierre murmure : « Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons dormir ce soir à Pontarlier. » Parole en l'air. L'a-t-il vraiment pensé ? Paroles qui glissent. Ce n'est vraiment plus la peine de parler.

La route, ce serpent sous la pluie. Et les forêts qui se font de plus en plus denses et sombres. Et la pluie qui se fait de plus en plus drue. Je suis assis à l'avant de la voiture, à côté de Pierre. Jeanne est derrière moi. Elie, à côté d'elle, regarde Pierre dans le rétroviseur. De temps en temps, Pierre le regarde aussi. Ils se parlent sans se parler. Je voudrais tant savoir ce qu'ils se disent ! Je le devine. Je le vis. J'ai mal. Je n'ose pas me retourner. Je regarde la route qui nous conduit au gris et au sombre, au vert sombre des pâturages qui dominent le lac de la plaine, le grand lac gris sous un ciel gris. Tout me semble uniforme, inévitable. Plat. J'ai froid aux mains. Je les mets dans mes poches. Poche droite trouée, j'ai envie de pisser. Poste à essence. Pierre fait le plein. Jeanne paie. Pendant ce temps, je vais aux W.-C. J'oublie de reboutonner ma braguette. Je m'en apercevrai après avoir quitté Elie. J'en concevrai une honte vive, irrépressible, lancinante. J'y penserai toute la nuit, à Pontarlier, les yeux ouverts, fixant le plafond carré d'une chambre froide : je n'étais pas correct pour dire adieu à mon ami. Braguette ouverte.

Mon ami Elie. L'Hôtel de Pontarlier s'appelait « le Grand Relais ». Voici Beau-Rivage. Je n'aime pas le bruit des pneus de la voiture sur les graviers de l'allée qui mène au Hall d'Honneur. Beau-Rivage, un ancien Palace transformé en Hall de Mort¹¹. Des infirmières aux lèvres violettes, qui font semblant de traiter Elie avec courtoisie. Un Directeur qui fait claquer les portes. Le baiser froid sur le front d'un ami qui n'ose plus vous prendre dans ses bras. Elie me tend deux livres qu'il vient de tirer de la poche de son imperméable. « Quelle est donc cette fleur ? » « Quel est donc cet oiseau ? » Editions Fernand Nathan¹². « Tiens, dit-il, je les ai lus toute ma vie. Ils te serviront.

¹¹ Voir *Hôtel Styx*.

¹² Références exactes.

Allons, souris un peu. » « Merci, Elie, merci. » C'est au tour de Jeanne d'embrasser Elie. Et elle l'embrasse sur les lèvres. Un baiser délicat, furtif. Ils se regardent les yeux dans les yeux, et Pierre se tient tout près d'eux. Et c'est au tour de Pierre d'embrasser Elie. Et il l'embrasse sur les lèvres. Un baiser délicat, furtif. Ils se regardent les yeux dans les yeux, et Jeanne se tient tout près d'eux. Moi, mes deux livres sous le bras, j'observe. J'attends. Je voudrais fuir en courant, renverser les bancs blancs, piétiner les pelouses, faire basculer Beau-Rivage dans le Lac et crier aux Passeurs de ne plus passer avec leurs barques de malheur. J'ai vu la mort de près. Il pleuvait. La mort portait des blouses blanches. La mort avait des lèvres violettes et ne souriait pas. Je ne peux pas vous dire si elle avait oui ou non des dents en or. Césari : « David, vous rêvez encore. Vous serez collé, jeudi, quatre heures. »

Nous remontons dans la voiture. Les pneus se mettent à refaire leur vilain bruit crissant sur les graviers. Pierre me dit de manière impérative : « Ne te retourne pas, David, ne te retourne pas. » Sept ans. Sept ans et un jour. J'aurai toujours sept ans et un jour. Toujours le même jour.

« A quel moment commence-t-on vraiment un voyage ou une amitié ou une aventure amoureuse ? Ce sont ces débuts qui sont si passionnants et si incompris ! Il vient un moment où nous nous apercevons que nous sommes partis - déjà. »

Katherine Mansfield, décembre 1921. *Journal*.

« La mère rit et lui caressa une joue. « Eh bien, à partir de maintenant je te traiterai en homme... Ça va ? Et maintenant, dors... il est très tard. » Elle s'inclina et l'embrassa. La lumière s'éteignit et Agostino l'entendit entrer dans son lit.

Comme un homme, il ne put s'empêcher de penser avant de s'endormir. Mais il n'était pas un homme ; et de longues années malheureuses passeraient avant qu'il le soit. »

Alberto Moravia. *Agostino*.

« ... Il fallut rentrer en étude. Cette fin de récréation ne ressemblait pas à toutes les autres ; la vie était toute changée ; chacun de nous sentait en soi-même son espérance, et s'étonnait de la trouver si lourde et si belle. »

Valery Larbaud. *Fermina Marquez*.